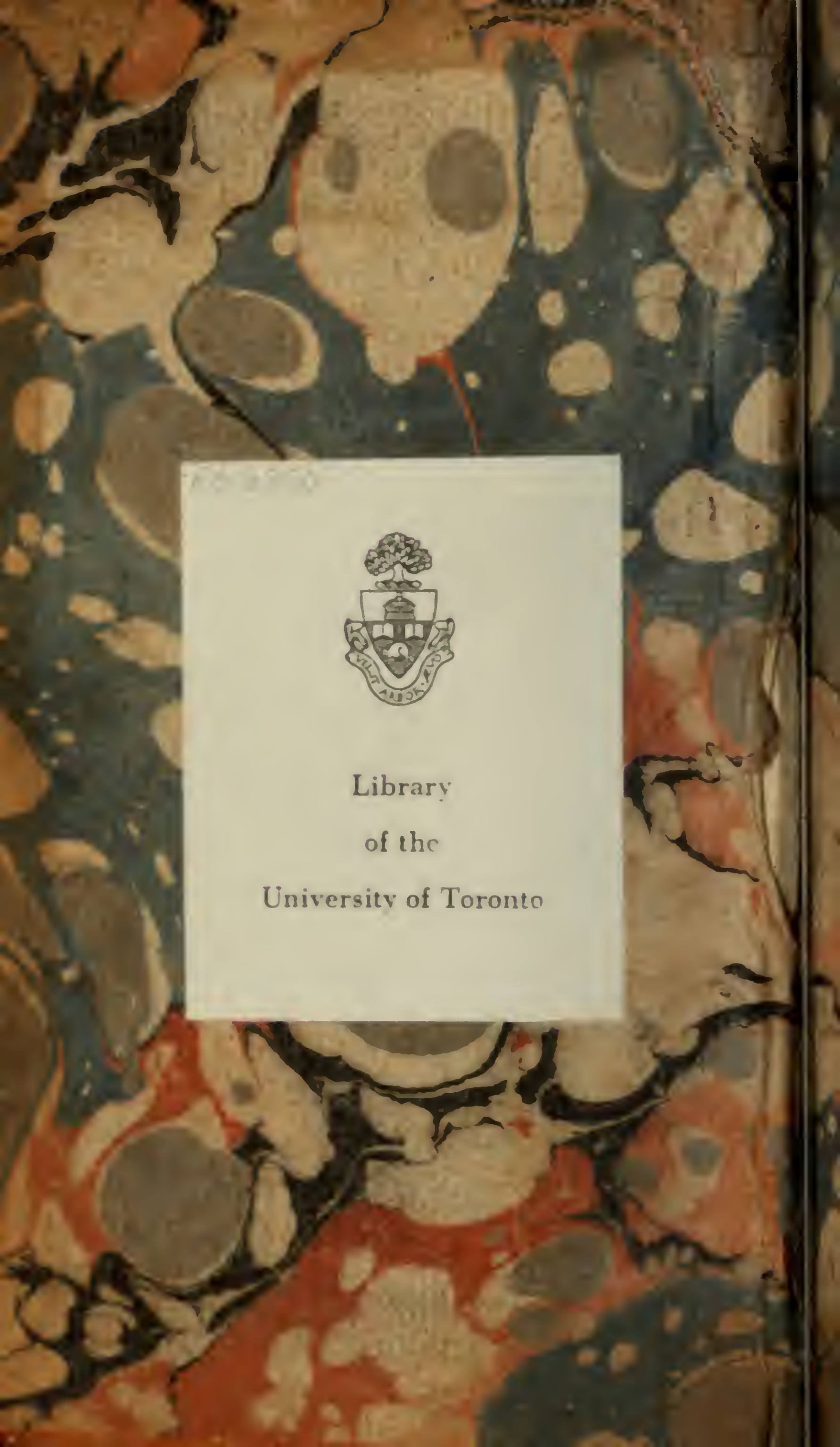



VELUT ARBOR AEVO



CLARISSE
HARLOWE.

Traduction nouvelle & seule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson; *avec figures d'après* M. Chodowiecki *de Berlin.*

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

—— Humanos mores nosse volenti
Sufficit una Domus.

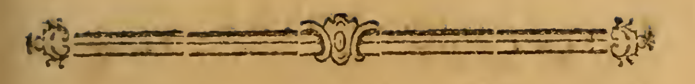
TOME ONZIEME.



A GENEVE,

Chez PAUL BARDE, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXXVIII.



HISTOIRE DE CLARISSE HARLOWE.

(¶) LETTRE CDXLIII.

M. LOVELACE continue son récit.

Mardi l'après-midi, 29 Août.

DANS cette partie de notre conversation, je remontai jusqu'au jour que je fus obligé de partir pour me rendre auprès de Milord dans sa dangereuse maladie, que quelques-uns crurent la dernière. Je dis au Colonel, quelles lettres pressantes j'avois écrites à un ami particulier, pour l'engager à persuader Clarisse de ne pas laisser échapper un jour qui avoit été proposé pour la célébration de notre mariage, et je parlai des lettres que je lui avois adressées à elle-même dans la même vue. (*) J'étois allé cherché dans mon cabinet toutes les lettres et copies qui pouvoient avoir rapport à cette affaire.

(*) Voyez Lettres CCLXXXII, CCLXXXIII et CCLXXXIX.

Je lui lus différens passages des copies de ces lettres que tu te rappelles qui sont très-propres à me faire honneur, et je lui dis que j'étois fâché de n'avoir pas tiré des copies de celles que j'avois écrites à mon ami à cette occasion ; qu'il auroit vu combien j'étois sincère dans les déclarations que je lui faisois, quoiqu'elle n'eût fait aucunes réponses. Et tu peux te rappeler, qu'une de ces lettres expliquoit pourquoi je désirois qu'elle restât dans le lieu où je l'avois laissée. (*)

Ensuite je lui rendis compte de la visite de Lady Sara et de Lady Betty à Milord et à moi, dont l'objet étoit de m'engager à lui rendre justice ; de mon empressement à déférer à leurs désirs ; de la haute opinion qu'elles avoient de son mérite ; de la visite rendue à Miss Howe par mes deux cousines Montaigu, au nom de toute la famille, pour l'engager à solliciter son amie en ma faveur ; de mon entretien avec Miss Howe dans une assemblée particulière ; des assurances conformes que je lui répétai, en la conjurant de m'appuyer de son pouvoir sur l'esprit de son amie.

Je lui lus alors la copie de la lettre écrite à Miss Howe par Miss Charlotte

(*) Voyez Lettre CCLXXXII.

Montaigu, en date du 1 Août (*), et qui sollicitoit son alliance au nom de toute notre famille, quoique cette lettre fût si fort à mon désavantage.

Ces lettres lui firent juger que la belle cousine portoit trop loin son ressentiment contre moi.

Tu vois, Belford, qu'il ne s'agit que de montrer et commenter la moitié d'une histoire, en supprimant l'autre, pour rendre bonne une mauvaise cause. Que j'aurois fait un excellent avocat! Et quelle pauvre figure cette charmante personne auroit fait avec toute son innocence dans une cour de justice, contre un homme qui avoit tant de choses à dire, tant de preuves à produire pour sa défense?

Je dis un mot de l'offre généreuse d'une pension annuelle que Milord et ses sœurs avoient faite à la belle cousine, dans l'inquiétude où ils étoient, qu'elle n'eût à souffrir par l'inflexible dureté de ses parens.

Le Colonel applaudit hautement à cette générosité; et il eut la bonté de déplorer la malheureuse mésintelligence qui s'étoit mise entre les deux familles, et qui avoit rendu celle des Harlowes moins empressée d'accepter l'alliance d'une famille aussi honorable que l'étoit la nôtre d'après ces traits obligeans.

(*) Voyez Lettre CCCLXXXIV.

Je lui dis que mon ami, (je parlois de toi,) dont elle vouloit bien recevoir les visites, qui avoit toujours été l'admirateur de ses vertus, et qui m'avoit de temps en temps donné à son occasion des avis que je voudrois avoir suivis, m'ayant assuré qu'une visite de ma part lui seroit fort désagréable, j'avois résolu d'essayer encore quel seroit l'effet d'une lettre, et qu'en conséquence je lui avois écrit le 7 Août.

En voici la copie, Colonel. J'étois alors fort mal avec Milord et les dames de ma famille. Lisez-la vous-même. (*)

Cette lettre lui plut beaucoup. C'est votre cœur, M. Lovelace, qui a dicté cette lettre. Elle est pleine de repentir et de sincérité. Votre requête est raisonnable, de n'être pardonné qu'autant que vous paroîtrez le mériter après un temps d'épreuve, dont vous laissez à sa disposition de fixer le terme. Hé! dites-moi, Monsieur, a-t-elle fait réponse à cette lettre?

Oui, Monsieur, elle en a fait une; mais avec *répugnance*, et seulement après que je lui eus fait déclarer par mon ami, que si je ne pouvois obtenir de réponse d'elle, j'irois à la ville me jeter à ses pieds.

(*) Voyez Lettre CCCXCVII.

Je souhaiterois de la voir, Monsieur; ou d'en entendre ce que vous jugerez à propos de m'en lire.

Je cherchai dans mes papiers; la voici, Monsieur, je ne fais aucune difficulté de la remettre entre vos mains.

Cela est très-obligeant, M. Lovelace.

Il la lut. — Ma charmante cousine! — Quelle violence dans ses ressentimens! Et cependant que ses souhaits sont charitables! — Grand Dieu! quelle sublime créature!.... Mais c'est là votre chagrin, M. Lovelace, comme c'est le mien, je n'en doute pas....

Je l'interrompis vivement; et lui jurai que c'étoit en effet mon plus cruel chagrin.

Cela doit être, reprit-il, et je n'en suis pas étonné; je vous dirai tout-à-l'heure, continua-t-il, combien elle souffre de la part de ses parens, par une suite de rapports faux et odieux. Mais, Monsieur, voudriez-vous me permettre de prendre avec moi ces deux lettres? Je vous promets d'en faire usage pour votre avantage à tous deux.

Je lui dis que je les lui confiois très-volontiers, et il me sut bon gré, (comme il le devoit,) de cette complaisance. Il les mit dans son portefeuille, avec promesse de me les remettre sous peu de jours.

Je lui contai ensuite, que d'après le refus de sa part, j'avois pris sur moi

d'aller à Londres dans l'espérance de la voir et de la toucher en ma faveur ; que malgré le soin que j'avois eu, de ne pas la prévenir de mon dessein, elle avoit eu quelque avis de mon arrivée, et qu'elle s'étoit arrangée pour ne se pas trouver sur mon chemin ; qu'à la fin, lorsqu'elle sut que j'étois pleinement déterminé à tout événement pour parvenir à la voir, avant de quitter la ville, (ce que je ferai, ajoutai-je, s'il ne me reste aucun moyen de la fléchir) elle m'écrivit alors la lettre dont j'avois parlé, en me priant de suspendre ma visite, et cela par une raison qui me confond d'étonnement, parce que je ne peux en pénétre le but ni le sens ; cependant je n'ai jamais vu qu'elle se soit dispensée de sa parole : car elle avoit toujours pour maxime, qu'il n'étoit pas permis de commettre un mal pour un bien qui pourroit en résulter. Et cependant par cette lettre, sans autre but que d'éviter de me voir, (pur caprice qu'elle veut satisfaire,) elle m'a fait partir de la ville, faisant fond sur l'assurance qu'elle m'avoit donnée.

Le Col. Cela est en effet très-surprenant. Mais je ne peux croire que ma cousine, uniquement pour le but dont vous parlez, ou même pour toute autre vue, fût capable, d'après le caractère que j'entends lui donner, de s'abaisser à employer pareil artifice.

Lov. Voilà ce qui me remplit d'étonnement ; et cependant, voyez ici : — Voilà la lettre qu'elle m'a écrite. Vous voyez, Monsieur, c'est son écriture.

Le Col. Je la reconnois bien. Et c'est une charmante écriture.

Lov. Vous remarquez, Colonel, que toutes ses espérances de réconciliation avec ses parens reposent sur vous. Vous êtes son cher et précieux ami ! Elle a toujours parlé de vous avec le plus grand plaisir.

Le Col. Plût à Dieu que je fusse revenu en Angleterre avant qu'elle eût quitté le château d'Harlowe, tout cela ne seroit pas arrivé. Pas un des partis, que j'ai ouï dire, qui s'étoient proposés pour elle, ne l'auroit eue. Ni vous, M. Lovelace, à moins que je n'eusse vu en vous l'homme que tous ceux qui vous connoissent, doivent souhaiter que vous fussiez. Mais si vous aviez rempli ce vœu, il n'est pas un homme sur la terre que j'eusse préféré à vous pour époux de cette fille si parfaite.

Milord et moi, nous joignîmes nos vœux au sien ; et d'honneur, le vœu étoit bien sincère de ma part.

Le Colonel relut deux fois la lettre, et puis me la rendit. Tout cela est une énigme, dit-il, où je ne peux rien comprendre. Car, hélas ! ses parens sont

aussi éloignés que jamais de toute réconciliation.

Milord. Je ne l'aurois pas cru. Mais ne jugez-vous pas qu'il y a dans cette lettre quelque chose de très-favorable pour mon neveu ? quelque chose qui ressembleroit assez à une disposition de se rendre à la fin à nos instances.

Le Col. Que je meure si j'y entends rien. Cette lettre est bien différente de la précédente !..... Y avez-vous fait réponse, M. Lovelace ?

Lov. Réponse, Colonel ! sans doute. Et une réponse pleine de transports ! Je lui disois, que par obéissance à ses volontés, j'allois retourner chez Milord. Je lui disois que je consentirois à toutes les démarches qu'elle m'ordonneroit, et qui pourroient tendre à procurer cette heureuse réconciliation. Je lui disois que toute mon étude seroit désormais, jusqu'à la fin de ma vie, de mériter une si rare bonté. — Mais je ne puis m'empêcher de dire, que je ne suis pas peu surpris et même choqué, si elle n'a eu d'autre vue dans cette lettre, que de me renvoyer à la campagne sans la voir.

Le Col. Ce ne peut pas être cela, soyez-en certain, Monsieur ; il doit y avoir plus que cela : car si c'étoit-là tout le but de cette lettre, elle doit penser que vous ne tarderiez pas à être détrompé ; et qu'alors vous ne manqueriez

probablement pas d'en revenir à votre premier dessein ; à moins de supposer à la vérité, qu'elle comptoit me voir dans l'intervalle, sachant que j'étois arrivé. Mais j'avoue que je ne saurois expliquer ce mystère. Je dirai seulement qu'elle me fait beaucoup d'honneur, si c'est moi qu'elle appelle *son précieux ami qu'elle a toujours chéri et respecté*. Oui, sans doute, je l'ai toujours aimée ; et si je meurs sans me marier, ou sans enfans, je veux lui faire autant de bien que lui en a fait son grand-père ; et j'y suis d'autant plus porté, que je crains qu'il n'entre trop d'envie et d'égoïsme dans les ressentimens que son frère et sa sœur tâchent d'entretenir dans le cœur de son père et de sa mère contre elle. Mais je saurai mieux à quoi m'en tenir là-dessus lorsque mon cousin sera revenu d'Edimbourg, et il est attendu d'un jour à l'autre.

Mais permettez-moi une question, M. Lovelace ; quel est le nom de votre ami, dont ma cousine reçoit si facilement les visites ? n'est-ce pas M. Belford ?

Lov. C'est lui, Monsieur ; et M. Belford est un homme d'honneur, et un grand admirateur de votre belle cousine.

Ai-je dit la vérité sur le premier point, Belford ? quant au second, j'en ai de si fortes preuves, qu'il me feroit douter du premier ; car sans toi, elle n'auroit

pas su se dérober à la visite que je me proposois de lui rendre.

Le Col. Etes-vous bien sûr, Monsieur, que M. Belford soit un homme d'honneur ?

Lov. Je peux vous en répondre et vous le jurer, Colonel : quelle est votre raison pour me faire cette question ?

Le Col. Point d'autre que celle-ci. Qu'on a député un jeune pédant, ardent entremetteur, pour faire des informations sur la vie et la société de ma cousine. Et le croiriez-vous ? les fréquentes visites de votre ami ont été interprêtées malignement, et d'une façon très-déshonorante pour la réputation de Miss Clarisse. — Lisez cette lettre, M. Lovelace ; il n'y a pas de ligne qui ne vous révolte.

Cette maudite lettre est, il n'en faut pas douter, du jeune lévite que tu m'as dépeint, Belford, faisant des questions à Mde. Smith, sur la réputation et les connoissances de Miss Harlowe. (*)

Je crois que j'ai bien mis un quart-d'heure à cette lecture ; car toute longue qu'est cette lettre par elle-même, je l'ai bien allongée six fois plus par les imprécations dont j'ai chargé chaque ligne de ce pédant écrivain. Milord l'a aussi allongée, en joignant ses malédictions aux miennes. Et toi, Belford, tu pourras

(*) Voyez Lettre CCCXCIX.

très-justement la maudire après nous. — Vous devez voir, reprit le Colonel, quand j'eus fini de lire, que ce Monsieur a poussé loin le zèle de sa malveillance : car tout ce qu'il dit ne sont que des ouï-dire, et ces ouï-dire des conjectures calomnieuses sans faits ni preuves, ni aucune apparence de preuve qui les appuye; si bien qu'un œil sans prévention, au simple vu de cette lettre, condamnera aussitôt l'écrivain, comme j'ai fait, et absoudra ma cousine. Mais tel est l'esprit qui gouverne le reste de mes proches, qu'ils livrent aveuglement leur créance à toutes les insinuations les plus odieuses de cet écrit, et qu'il a valu à la chère créature les lettres les plus dures.

On a avidement saisi toutes les idées de ce pédant, et l'on a proposé à ma cousine un voyage dans une de nos colonies, comme le seul moyen d'éviter M. Belford et vous. Je n'ai pas vu ces lettres; mais on s'est fait gloire de me répéter une partie de leur contenu, qui doit avoir percé le cœur de cette chère infortunée. Et ces cruautés jointes à ses premières souffrances !.... Quels reproches n'avez-vous pas à vous faire, M. Lovelace ?

Lov. Eh qui diable pouvoit prévoir de pareilles suites ? Qui auroit pu s'imaginer qu'il pourroit se trouver des parens aussi implacables ? Un frère et une sœur si envieux ? Et permettez-moi d'ajouter,

une femme aussi immuablement buttée contre les seuls moyens qu'il y ait de tout pacifier. — Et que peut-on faire aujourd'hui ?

Milord. J'ai de grandes espérances que le Colonel pourra encore venir à bout de fléchir sa cousine. Et d'après sa dernière lettre, j'ai dans ma tête qu'elle a quelque idée de pardonner tout le passé. Croyez-vous, Colonel, que s'il n'est pas question de quelque chose qui ressemble à une réconciliation qui s'arrange à présent, sa lettre ne puisse pas signifier, que si nous pouvions réussir à faire accepter cette réconciliation à ses parens, elle seroit disposée à se réconcilier avec M. Lovelace.

Le Col. Un pareil artifice conviendroit mieux à la subtilité italienne qu'à la simplicité anglaise. Milord a vu l'Italie, sans doute ?

Lov. Milord a lu Boccace, peut-être, et c'est la même chose pour l'idée qu'il nous donne ; on peut l'emprunter de quelqu'un des contes de cet auteur. Mais Miss Clarisse Harlowe est au-dessus de tout artifice. Elle a sûrement quelque idée cachée, que je ne puis pénétrer.

Le Col. Enfin Milord, toute ce que je puis dire, c'est que je saurai tirer quelque parti des lettres que M. Lovelace m'a fait l'amitié de me confier : et après que j'aurai eu quelque entretien avec mon

cousin James, qu'on attend à tout moment, et lorsque j'aurai expédié deux ou trois affaires qui me pressent, j'irai saluer ma chère cousine, je serai alors plus en état de mieux juger des choses. En attendant je veux lui écrire : j'ai déjà envoyé m'informer de sa santé, et je sais qu'elle a besoin de consolation.

Lov. Si vous voulez, Colonel, me laisser l'abominable lettre de ce Brand, pour un jour ou deux, vous m'obligerez.

Le Col. Volontiers. Mais souvenez-vous, M. Lovelace, que cet homme est un ecclésiastique, et un homme sans malice, à ce qu'on dit; autrement j'aurois déjà eu une entrevue avec lui. Et les novices de collége, qui croient tout savoir dans leur retraite et que toute la science est renfermée dans les livres, font triste figure quand ils se produisent dans le monde au milieu de l'un et de l'aute sexe.

Milord. Brand! Brand! C'est un fier *Brandon*, un vrai boute-feu, je le crois sur mon honneur!

Ainsi finit cette fière conférence.

Il faut t'avouer, Belford, que j'aime beaucoup le Colonel Morden, c'est un brave homme, un homme généreux, et qui connoît le monde. Et puis son mépris pour les gens d'église, est une marque qu'il est de nos gens. Nous nous sommes quittés très-poliment. Et Milord a été

fort aise de nous voir séparés, et aussi content que moi du Colonel. Après qu'il a été sorti, Milord m'a rappelé son souhait qu'il fût arrivé à temps pour sauver sa belle Clarisse ; si sa présence eût pu y contribuer.

Je le voudrois comme lui : car sur ma vie, Belford, je deviens de jour en jour plus inquiet sur son état : mais j'espère qu'elle n'est pas aussi mal qu'on me le dit.

J'ai fait transcrire par Charlotte la lettre de ce *Brandon*, comme le nomme Milord, et je t'enverrai la copie, je suis sûr que tout ton flegme ne tiendra pas contre sa lecture, et que tu seras enflammé de vengeance.

Je ne sais trop que te conseiller, et si tu dois la montrer à Clarisse. Peut-être cependant, qu'elle sera dans le cas d'en tirer plus de satisfaction que de sujet de chagrin, par le sentiment qu'elle a de son innocence : elle verra peut-être avec quelque plaisir que le traitement qu'elle reçoit de ses parens, est autant dû aux faux rapports qu'à leur caractère implacable. Une ame de sa trempe, seroit bien aise, j'en suis sûr, de trouver quelque ombre de raison pour expliquer les lettres révoltantes que le Colonel dit qu'on lui a envoyées, et la proposition qu'ils lui ont faites de passer dans une de nos colonies : que le ciel les confonde tous ! — Mais si je commence une fois à mau-

dire, je n'en finirai jamais. — D'ailleurs cette connoissance pourroit la mettre à portée de trouver une occasion de se défendre, et de les faire rougir de leur monstrueuse crédulité; mais je laisse cette question à décider à ta lourde prudence. — Ce qui me déchire l'ame, c'est que la malignité et la calomnie osent seulement soupçonner la pure possibilité, qu'aucun mortel puisse partager les faveurs d'une femme, que je crois que je pourrois à présent adorer avec la vénération qui n'est due qu'à la divinité.

Charlotte et sa sœur n'ont pu s'empêcher de pleurer à la lecture de cette vile calomnie. Quand, quand finiront donc, a dit Miss Patty en levant les mains, les souffrances de cette douce et charmante créature? Ah cousin Lovelace!

C'est ainsi qu'on rejette sur moi tout le blâme des fautes de tout le monde: quand son brutal de père la maudit, c'est moi la cause. C'est moi qui lui attire les reproches et les duretés de sa mère: si ses stupides oncles sont implacables, c'est ma faute: c'est ma faute si son frère la hait; si sa sœur est tourmentée de dépit et de jalousie, tout cela vient de moi: et la lettre de ce misérable Brand, c'est encore moi qui en suis l'auteur. — O Belford, quel odieux scélérat que ton ami Lovelace!

Quoi ! revenu sans une lettre ! Ce coquin de Will revient sans lettre ! et ce misérable me dit encore qu'il a entendu dire que vous aviez été occupé à m'écrire ces deux derniers jours !

Que l'enfer te damne, toi qui dois connoître toute mon impatience, et la raison que j'ai d'en avoir !

Envoyer exprès un homme à cheval, comme j'ai fait ! mon imagination attachée au ventre de l'animal, et galoppant avec lui. — Il est à présent à tel lieu, à présent à tel autre ; voilà qu'il entre dans Londres : Il doit être à cette heure chez Belford !

A présent qu'il a la lettre, allons, du fouet, de l'éperon ; avance. — Il a gagné le bourg ; mais qu'on ne s'y arrête pas pour rafraîchir : — voilà encore ce village de passé. Il dévance la course du vent. Je le vois : l'homme et le cheval nagent dans l'écume et dans la sueur. — Et c'est en effet dans cet état qu'il vient d'entrer dans la cour du château. Le bruit de ses pas sur le pavé, m'a fait voler au bas de l'escalier.

La lettre, Will ! la lettre, maraut ! la lettre donc, coquin !

Point de lettre, Monsieur : — alors jetant un œil égaré autour de moi, les poings violemment serrés ensemble, et

grimaçant des dents comme un maniaque; que la foudre t'écrase, misérable, et celui qui t'a envoyé sans une lettre! fuis promptement de ma vue, ou je te ferai voir en l'air ta stupide cervelle. J'arrachai un pistolet de son fourreau et le malheureux se jeta à bas de son cheval en écume, et s'enfuit au plus vîte, pour éviter le sort que j'aurois voulu de toute mon ame te faire subir à toi-même, si je t'avois eu à ma portée.

Mais pour être doux comme un agneau avec un tyran, qui me tient à sa merci, et qui peut déchirer et torturer mon ame à son gré, dis-moi, que peux-tu prétendre en me renvoyant mon valet sans une lettre? — Je vais t'envoyer encore à la pointe du jour un autre exprès à cheval, chercher ce que tu as écrit, et je t'enjoins, sur ton vœu de fidélité, de ne pas me le renvoyer les mains vides.

P. S. Charlotte, dans un accès de délicatesse, est fâchée que je vous envoie l'incluse; son écriture ne devroit pas tomber dans les mains d'un garçon.

Voilà qui doit t'encourager, Belford! C'est un assez bon signe, que tu l'aurois si tu voulois; et cependant je ne l'aurois pas cru, avant qu'elle m'eût donné cette preuve démonstrative qu'elle a un œil de côté tourné vers toi. A la vérité, je lui ai souvent dit en badinant, que je verrois à faire réussir cette affaire;

mais jamais je n'en eus l'intention, parce que Charlotte est vraiment une jolie fille, et un morceau délicat; et tu es si épais, si grossier de ta personne, que je lui voudrois autant un rhinocéros pour mari que toi. Mais les pauvres chères petites; il faut qu'elles attendent que leur heure soit venue! Elles ne veulent pas de celui-ci; elles ne veulent pas de celui-là, depuis dix sept jusqu'à vingt-cinq. Mais une fois à cet âge, craignant, comme dit le proverbe, *que Dieu ne les ait oubliées*, et trouvant déjà que leur fraîcheur se fane, elles sont bien-aises de s'emparer du premier qui se présente, et de vérifier la fable du curé et des poires. (*) (b)

(*) Fable anglaise, dont la moralité est la même que celle de la fille de 30 ans de notre la Fontaine.



(¶) LETTRE CDXLIV.

M. BRAND à M. JULES HARLOWE.

(Incluse dans la précédente.)

Mon digne Monsieur, mon bon ami et honoré patron,

J'ARRIVAI hier à Londres, et mon voyage n'a pas été trop désagréable, vu la chaleur de la saison, et la poussière des grands chemins. Je suis descendu à l'auberge du taureau, près de la porte d'Holborn, et j'ai gagné aussitôt Covent-garden. Je n'ai pas été long-temps à découvrir la maison où loge la malheureuse Lady. Et dans la salle de la boutique (*), j'eus une assez longue conversation avec son hôtesse, Mde. Smith; mais je l'ai trouvée si *hautement préoccupée en sa faveur*, que je vis bien que ce seroit mal répondre à vos vues, que de borner à elle mes informations, d'ailleurs étant obligé d'accompagner mon patron, que je trouve à mon grand chagrin.

(*Miserum est alineâ vivere quadrâ.*
On est bien malheureux de dépendre d'autrui pour vivre.

(*) Voyez Lettre CCCLXXXIX.

Qui exige une grande assiduité auprès de lui, et qui devient *un tout autre* homme qu'il n'étoit au collége : car, Monsieur, *inter nos*, (entre nous) *les honneurs changent les mœurs*. Pour toutes *les susdites raisons*, j'ai pensé que ce seroit mieux remplir en tout le but de la commission dont vous m'avez honoré, que d'engager dans cette recherche exacte l'épouse d'un *ami particulier* qui demeure vis-à-vis la maison où elle loge, et qui est une femme de réputation et de sagesse, et la *mère de plusieurs enfans*, et une femme qui *connoît bien le monde*.

Je me suis donc adressé à elle ; je lui ai fait un précis succinct de l'aventure, et je l'ai priée de s'informer très-particulièrement de la *conduite* de la malheureuse jeune dame ; *de sa façon de vivre actuelle*, de ses moyens de *subsistance* ; des *personnes* qui la voyent ; de ses *occupations* et autres choses semblables. Ce sont-là, Monsieur, vous le savez, les points dont vous avez souhaité être informé.

J'ai donc été revoir aujourd'hui la susdite honnête dame ; et à *ma* grande peine, parce que je sais que c'en sera une grande pour *vous* et pour toute votre digne famille ; je suis forcé de dire que je trouve que les choses ne sentent pas *aussi bon* que je l'aurois espéré. Car, hélas, Monsieur, le rapport de cette

dame n'est pas aussi *favorable* à la réputation de Miss, que je le désirerois, *moi*, que *vous* le désireriez, et que le désireroient *tous ses parens*. Mais c'est assez l'ordinaire qu'un *faux pas* en entraîne toujours *un autre*, et quelquefois un pire, et aussi *de pis en pis*, jusqu'à ce que la pauvre ame toute engluée, (expression bien juste du théologien Quarle,) soit entièrement empêtrée, et, (si l'infinie *miséricorde* ne vient pas à son secours,) *perdue* pour jamais.

Il paroît néanmoins, Monsieur, que sa santé est dans un *fort mauvais état*. C'est sur quoi s'accordent les deux femmes, c'est-à-dire, Mde. Smith, son hôtesse, et l'épouse de mon ami. Cependant elle va souvent en chaise aux *prières*, à ce qu'on dit; mais la femme de mon ami m'a observé que rien n'étoit plus commun dans Londres, que de donner cette assiduité à l'église et aux prières du matin, pour *prétexte*, et *pour courir des rendez-vous particuliers*. Quelle chose déplorable, que de voir convertir en *poison pernicieux* ce qui étoit destiné à servir de *nourriture salutaire* à la *pauvre ame!* Mais comme l'observe M. Daniel de Foe, (un homme d'esprit, quoiqu'un dissident;) mais c'étoit aussi un ancien proverbe; je crois seulement que Foe est le premier qui l'ait mis en vers.

Dieu n'a pas un temple
Où Satan n'ait aussi sa chapelle.

Cependant pour rendre justice à la demoiselle, elle rentre au logis toujours seule, puisqu'elle va et revient dans une *chaise*, ou *chaise à porteurs*, comme on l'appelle. Mais il y a un Monsieur d'une *assez mauvaise réputation*, (un *intime* de M. Lovelace,) qui la visite *constamment*, ainsi que les hôtes de la maison, qu'il *régale* et qu'il *traite*, et dont il est, comme de raison, *fort vanté*.

Je me suis donc donné la peine, (car j'aime à être *exact* dans toutes les *commissions* dont je me charge,) de faire des informations *particulières* sur ce *gentilhomme*, comme on le qualifie, (quoique moi, je ne reconnoisse d'autre noblesse que celle des actions;) car, comme dit Juvenal :

Nobilitas sola est atque unica virtus.
La seule vraie noblesse est la vertu.

Et j'ai fait ces recherches avant de me mettre à vous écrire.

Son nom est Belford. Il a un patrimoine de plus de mille livres sterlings par an; et il est actuellement en deuil d'un oncle qui lui a laissé une fortune considérable. — Il a la plus noire des

réputations,

réputations, quant aux *femmes*, (car je me suis *particulièrement enquis* de cet article,) et il est le confident *spécial* de M. Lovelace, avec lequel il a une *correspondance réglée*, et on l'a vu souvent (tête à tête,) avec Miss *à la fenêtre*, sans indécence à la vérité; mais l'épouse de mon ami juge que tout n'est pas *comme il devroit être*. En effet, il me paroît bien étrange que Miss, s'il est vrai qu'elle soit une *aussi grande pénitente* qu'on la représente, et si elle a tant *d'aversion* pour M. Lovelace, admette son *confident* secret dans son *appartement*, et qu'elle ne voye point *d'autre société* que lui.

J'apprends de Mde. Smith que M. Hickman a été la voir, il y a quelque temps, de la part de Miss Howe; et je sais *d'autre part*, (vous voyez, Monsieur, avec quelle diligence j'ai exécuté les *commissions* que vous m'avez données,) qu'il n'avoit pas d'abord une *trop belle opinion* de ce Belford; quoiqu'ils ayent été vus un matin *déjeûner* ensemble, par le voisin qui loge vis-à-vis; et qu'on ait vu une autre fois ce Belford attendre M. Hickman à sa sortie de chez elle. Il paroîtroit par-là que ce M. Belford étoit grandement jaloux de gagner *les bonnes grâces* de ce M. Hickman; sans doute pour l'engager à faire à Miss Howe un *rapport favorable* de *l'intimité* que lui per-

mettoit sa malheureuse amie, qui dans l'état *de mauvaise santé* où elle est, peut bien n'avoir aucune *mauvaise vue*, en recevant ses visites, (car c'est lui, à ce qu'il paroît, qui lui a amené ou au moins recommandé le médecin et l'apothicaire qui la voyent. Mais je pense, tout bien considéré, que cela *n'a pas bon air.*

Je suis bien fâché, Monsieur, de ne pouvoir pas vous rendre un compte plus avantageux de la *prudence* de la jeune fille; mais que voulez-vous !

> *Uvaque conspectâ livorem ducit ab uvâ.*
> Un raisin gâté gâte son voisin.

Comme le remarque Juvenal.

Une chose dont j'ai peur, c'est que Miss pourroit bien être dans *le besoin*, et que ce Belford, (qui, de l'aveu de Mde. Smith, lui a *offert de l'argent*, qu'elle a, *cette fois-là*, refusé,) ne puisse se prévaloir de son *besoin;* et le poëte à fort bien observé que :

> *Ægre formosam poteris servare puellam :*
> *Nunc prece, nunc pretio, forma petita ruit.*
> Une belle est bien difficile à garder.
> Celle qui résiste aux prières, succombe devant l'or d'un amant.

Et ce Belford, (qui est un homme entreprenant, et qui en a bien l'air à ce

qu'on dit,) pourroit bien vérifier cette sentence d'Horace, (dont vous connoissez si bien les écrits; personne ne les connoît mieux :).

Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.

Intrépide et prête à tout souffrir;
La race humaine s'irrite par la défense, et le précipite dans le crime.

Pardon, Monsieur, pour ce que je vais écrire; mais si vous pouviez gagner sur le reste de la famille, de se joindre au plan, dont *vous*, Monsieur, et sa *vertueuse sœur* Miss Arabelle, et l'archidiacre et moi, parlions un jour, c'est-à-dire, de persuader à la jeune Lady, de partir le plus honorablement possible, pour quelqu'une de nos colonies; cela pourroit non-seulement sauver *sa réputation*, mais encore *la réputation et l'honneur* de toute la *famille*, et épargner encore pour la suite bien des *peines*; car c'est mon humble opinion, qu'aucun de vous n'aura guères de joie ni de satisfaction, tant que cette jeune personne, (*autrefois* innocente,) sera assez près de vous, pour que vous en entendiez parler si souvent. Et cet éloignement feroit *perdre ses traces* à ce *Belford* et à ce *Lovelace*, et préviendroit peut-être autant de *maux* que de *scandale*. Vous voudrez bien me pardonner,

Monsieur, cette *franchise* de ma part. Ovide est mon excuse.

— *Adulator nullus amicus erit :*

Ne cherchez jamais un ami dans un flatteur.

Et je n'ai d'autre vue que de vous prouver *mon zèle et pour les intérêts* et le bonheur de *toute votre digne famille*, (à laquelle j'ai nombre d'obligations,) et particulièrement de vous montrer, Monsieur, combien je suis,

Votre dévoué et humble serviteur,

ELIE BRAND.

Mercredi, 9 Août.

P. S. Je vous donnerai de *nouvelles lumières* à mon retour, qui sera dans peu de jours ; et je vous dirai qui sont mes *auteurs* ; mais ces informations vous prouveront que j'ai mis beaucoup d'ardeur et de célérité, (vu le peu de temps,) dans la tâche que vous m'avez imposée.

Vous voudrez bien excuser la longueur de ma lettre ; car je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, ce qu'exige le style d'une lettre, *en narration de faits rassemblés, et en dialogue de conversation* telle qu'est la mienne. Chacun a son

talent. Le style épistolaire est le mien, j'ose le dire ; aussi ma *correspondance* étoit fort ambitionnée à l'université, tant par les *novices* que par les *docteurs*, avant même que j'eusse acquis le grade de *docteur* moi-même. Je ne me serois pas permis cet éloge de moi, si ce n'étoit pour faire l'apologie de la *longueur* de ma lettre. Car personne n'écrit plus *laconiquement* et plus *substantiellement*, lorsque le sujet ne requiert que les formes ordinaires ; mais en voulant faire l'apologie de ma *prolixité*, je ne fais qu'en mériter davantage le *reproche* ; pourtant si c'est un *défaut* ici, ce que je ne crois pas, vu le sujet ; mais j'ai dit cela en d'autres termes ; aussi, Monsieur, si vous excusez mon *post-scriptum*, je suis sûr que vous ne reprocherez aucun défaut à ma lettre.

Encore un mot, par rapport à *l'érudition* que vous aimez tant, soit que j'en *fasse naître* l'occasion, soit que je *m'étende* sur celle que le sujet présente. — Le docteur Lewen un jour, en *votre* présence, (comme vous devez, *mon cher patron*, vous le rappeler,) dans une espèce de dispute *assez vive et assez subtile* entre *lui* et *moi*, se donna les airs de censurer le style de *parenthèses*, comme je l'appelle. C'étoit assurément un savant homme, un homme d'un grand sens, et qui faisoit l'ornement de *notre*

état. Mais je n'en dirai pas moins que c'est un style que j'aime infiniment. Et le bon Docteur n'étoit plus alors de la *première jeunesse*, ni dans l'âge, par conséquent, où une *imagination riche et féconde* presse les idées en foule dans la tête de l'écrivain ; de manière qu'on a souvent besoin de parenthèses, (et cela autant pour la *briéveté* que pour la *clarté*,) afin d'épargner au lecteur la peine de lire *plus d'une fois* le même passage. Chaque homme a son talent, comme je l'ai déjà dit. Nous sommes tous si enclins à ériger nos *goûts particuliers en règle générale*, que je m'étonnai *moins* de la *roideur et de l'entêtement* du Docteur sur ce point. Il *rioit de moi* ; vous pouvez vous le rappeler, Monsieur : et moi je ne sais pas si j'avois tort ou raison ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que *je riois de lui* aussi. Et *vous*, mon digne *patron*, (comme j'eus la satisfaction de remarquer,) vous paroissiez être de *mon parti*. N'étoit-il pas étrange aussi que ce *vieux docteur* et *moi*, nous fussions si opposés de sentiment, lorsque le *but* de tous les *deux*, (je veux dire la perspicuité ou la clarté,) étoit absolument le même ? Mais que voulez-vous ?

Errare est hominis, sed non persistere.
Il est de l'homme de se tromper, mais non de persister dans son erreur.

Je ne crois pas avoir rien de plus à ajouter, jusqu'à ce que j'aie l'honneur de vous voir en *personne*, sinon que je suis, comme je l'ai dit ci-dessus, etc. etc.

EL. B. (‖)

(¶) LETTRE CDXLV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi soir, 30 *Août*.

IL n'est pas malheureux que nos deux valets se soient rencontrés à Hannah (*), et qu'ils ayent pu faire un échange réciproque de leurs lettres, et avoir le temps de retourner de bonne heure dans le jour chacun vers leur maître.

Tu as bon air de vanter ton talent à gouverner tes domestiques, et de te charger de corriger nos poëtes dans les caractères qu'ils donnent à cette classe du peuple; (*) lorsque, comme un furieux, tu as le courage de leur briser les dents, et la tentation de leur brûler la cervelle, parce qu'ils ne te portent pas ce qu'il n'est pas en leur pouvoir d'obtenir. (Tu as raison d'observer que

(*) Moulin à vent près de Slough.
(†) Voyez Lettre CDXXIII.

tu aurois fait (*) un avocat accompli. L'ensemble de ton dialogue avec le Colonel, fournit une preuve convaincante que toute cause a son but et son mauvais côté. Mais que doit dire sa conscience à un homme qui blanchit ainsi sa cause, et qui noircit celle d'autrui, tandis qu'en jetant ainsi de la poudre aux yeux de ses juges, il sent cependant au fond de l'ame son propre crime?

Le Colonel, je le vois, est loin d'être un homme sans reproche; mais comme il n'a jamais cherché à satisfaire ses penchans vicieux, aux dépens de sa foi, il a du moins une excuse que tu n'as pas. Mais en considérant sa conduite, et la nôtre à tous, je suis en état de reconnoître à présent, en détestant quelques-unes de mes actions, que de prendre avantage de la bonne opinion qu'une jeune personne a de nous pour l'outrage, et peut-être la perdre sans ressource, est la plus lâche des méchancetés qu'on puisse commettre.

D'homme à homme nous ne serions pas embarrassés de qualifier de pareils procédés par leur vrai nom. Mais le crime n'est-il pas doublé et triplé, lorsqu'on se prévaut de l'inexpérience et de l'innocence d'une jeune créature, que nous prétendons aimer plus qu'aucune autre

(*) Voyez Lettre CDXLIII.

de son sexe, et lorsque nous consacrons les fausses déclarations par les vœux les plus sacrés, et les protestations les plus solemnelles d'un honneur inviolable que nous puissions inventer ? Je vois que ce gentilhomme est l'antagoniste le plus fait pour toi, que tu puisses rencontrer, à tous égards. C'est un autre caractère impétueux comme le tien, vindicatif et toujours prêt à prendre flamme, et ne différant d'avec toi que dans un seul point ; c'est que la cause qu'il défend, est celle de la justice. Mais fais mon compliment à l'honnête et brutal Mowbray, qui, avant de savoir de quoi il s'agit, offre son épée en ta faveur, contre un homme qu'il n'avoit jamais vu auparavant, et qui s'étoit chargé de la défense du parti outragé.

Aussitôt que j'eus parcouru tes lettres, et lu la copie de celle de cet incendiaire de *Brand*, qui m'a découvert à quelle cause il falloit attribuer en grande partie les dernières cruautés de l'implacable famille des Harlowes, je montai dans une voiture de place et je courus chez Smith, quoiqu'il n'y eût guères qu'une heure que j'en étois sorti, et que j'eusse pris congé de Clarisse pour le reste de la soirée.

Je fis descendre Mde. Lowich, et je la priai d'abord d'apprendre à la jeune dame, qui étoit occupée dans son cabi-

net, que j'avois reçu des lettres de Berks; où l'on m'apprenoit que l'entrevue du colonel Morden et de M. Lovelace s'étoit passée sans aucunes suites fâcheuses; que le Colonel se proposoit de lui écrire incessamment, et prenoit en attendant son parti avec chaleur vis-à-vis de sa famille; que j'espérois que des nouvelles si agréables contribueroient à lui procurer une nuit tranquille, et que je viendrois la saluer le lendemain matin, à son retour des prières, et lui donnerois les détails.

Elle me fit dire qu'elle seroit charmée de me voir le lendemain matin, et qu'elle m'avoit une extrême obligation des bonnes nouvelles que je lui apprenois.

Alors, dans l'arrière-salle, je lus à Mde. Lowick et à Mde. Smith la copie de la lettre de Brand, et je leur demandai si elles pouvoient deviner qui avoit ainsi instruit cet homme. Elles ne furent pas long-temps à chercher. Mde. Smith avoit vu ce même Brand qui avoit causé avec elle, comme je te l'ai dit ci devant, sortir de la boutique d'un marchand de modes, qui est en face de leur maison; et ce marchand de modes, dit-elle, avoit tout récemment fait beaucoup de questions sur la jeune dame.

Je n'eus pas besoin d'un plus grand éclaircissement; après leur avoir recommandé de ne rien dire à la jeune dame de la lettre qu'elles venoient de lire, je

traverserai la rue, et j'allai demander à parler à la maîtresse du logis, qui vint aussitôt.

Elle me fit entrer avec elle dans le parloir. Là je la priai de me dire si elle connoissoit un jeune ecclésiastique de campagne, nommé *Brand ?*

Elle hésita d'abord, me voyant un peu ému ; mais enfin elle avoua que ce Monsieur ne lui étoit pas inconnu. Dans le moment arriva son mari, qui me parut avoir quelque emploi dans l'excise, (*) et qui avoit assez bonne façon ; il m'avoua connoître très-bien M. Brand. — J'ai, lui dis-je, la copie d'une lettre de ce Brand, où il s'est donné de grandes libertés sur ma réputation et sur celle de la Demoiselle la plus irréprochable qu'il y ait au monde, et cela fondé sur des informations qu'il prétend tenir de vous, Madame. Alors je leur lus quelques passages de la lettre ; et je demandai à cette femme quelles étoient ses preuves pour donner de pareilles impressions sur notre compte.

Ils ne savoient que répondre. A la fin ils dirent, qu'il leur avoit conté la manière indigne dont cette jeune Demoiselle s'étoit évadée de la maison paternelle ; combien ses parens étoient riches et distingués ; combien il étoit accueilli

(*) Sorte d'impôt.

de la famille, et qu'ils l'avoient spécialement chargé de prendre des renseignemens de sa conduite, ses sociétés, etc. Ils dirent qu'à la vérité ils connoissoient fort peu la jeune dame; mais que, (malédiction sur leur critique!) il étoit assez naturel de penser qu'une jeune fille, qui s'étoit laissé ainsi séduire, et qui avoit hasardé une pareille démarche, ne s'arrêteroit pas là; que les lieux les plus sacrés ne servoient que trop souvent de manteau au vice; que M. Brand avoit été informé, (peut-être par quelqu'un de mes ennemis,) que j'étois un homme fort peu régulier dans mes mœurs, et un *intime*, suivant son expression, de l'homme qui l'avoit déshonorée et perdue; et que leur cousine Barker, tailleuse pour femme, qui logeoit à un étage au-dessus, et qui à leur désir descendit et confirma leur dire, m'avoit souvent de sa fenêtre vu dans la chambre de la jeune dame avec elle, et parlant avec beaucoup de chaleur ensemble; que M. Brand ne pouvant expliquer la raison qui la portoit à recevoir mes visites, sachant d'ailleurs que je n'étois pour elle qu'une nouvelle connoissance, et un ancien ami de M. Lovelace, s'étoit cru obligé d'exposer les faits devant la famille.

Telle fut la substance de leur histoire. —Oh! comme je maudis la maligne censure de ce damnable triumvirat! Un prê-

tre de campagne, une marchande de modes et une couturière! Les deux dernières surtout, qui ne sont pas plus dévouées par état à *parer la personne* que portées par la médisance et la calomnie à *détruire la réputation* de ceux sur qui il leur prend fantaisie d'exercer leurs talens.

Les deux femmes se donnèrent beaucoup de tourmens pour me persuader qu'elles étoient personnellement des femmes d'honneur et de probité; — et c'est par cette raison là, leur répondis-je, que vous n'êtes que trop enclines, je le crains bien, à censurer les personnes qui ne se piquoient pas d'être aussi scrupuleuses qu'elles.... Car, j'avois toujours vu par expérience que l'esprit de censure, les petites vues et le défaut de charité ne dominoient que trop les gens qui vouloient se donner pour plus pieux et plus vertueux que leur prochain.

Elles répondirent qu'elles n'étoient pas dans ce cas-là; que depuis elles s'étoient informées du caractère et de la conduite de la jeune dame, et qu'elles seroient bien désespérées qu'on pût faire aucun usage contre elle, de ce qu'elles avoient pu dire à son désavantage; que comme elles avoient su de Mde. Smith, qu'elle n'avoit probablement pas encore long-temps à vivre; elles seroient bien fâchées qu'elle quittât le monde, victime en rien d'aucun propos de leur bouche ou d'aucune mauvaise

opinion de leur part, quoiqu'elle fût une étrangère pour elles. — Le mari offrit d'écrire, si je le voulois, à M. Brand, pour la justification de la jeune dame; et les deux femmes ajoutèrent qu'elles seroient charmées de lui faire visite, pour lui demander pardon de ce qu'elles avoient pu dire qui fût dans le cas de lui déplaire; parce qu'elles étoient bien convaincues à présent qu'il n'y avoit pas dans le monde une seconde demoiselle qui fût son égale.

Je leur dis que le moins qu'elles pourroient dire là-dessus à cette jeune dame, seroit le mieux, dans les circonstances présentes.

Que c'étoit une créature céleste, et qui ne cherchoit que les occasions de pouvoir excuser l'inflexible cruauté de ses parens pour elle. Que pour cette raison je lui toucherois quelque chose des soupçons si gratuits et si peu charitables qui avoient donné naissance à une si infâme calomnie. Mais que j'acceptois très-fort, que M. Walton, (c'est le nom du mari,) écrivît le plutôt possible à son ami Brand, comme il l'avoit offert.... et là-dessus je les quittai.

A l'égard de ce que tu me dis de ta charmante cousine, fais-moi savoir si tu as quelques vues sérieuses. Je n'ai pas la vanité de me croire digne d'une aussi aimable Lady que l'est Miss Montaigu;

et je ne me soucierois pas de m'exposer à son dédain et à ta dérision. Mais si j'étois assuré de n'avoir à craindre ni l'un ni l'autre, je te déclarerois bientôt que je ne plaindrois ni assiduités ni peines, pour obtenir une part dans les bonnes grâces d'une aussi charmante personne.

Mais je te connois trop bien pour faire aucun fond sur ce que tu peux me dire à cet égard. Tu aimes à exposer tes amis à la risée des dames, et tu imagines, d'après la vanité de ton cœur, (que sur ce point je traiterois de petitesse d'esprit,) que tu brilles davantage à côté des ombres que tu crées. C'est ainsi que je t'ai vu te jouer une fois du farouche Mowbray, et le compromettre avec Miss Hatton, tant que la pauvre dupe ne savoit plus comment avancer ni reculer. (L)



(¶) LETTRE CDXLVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi à 11 heures, 31 Août.

JE quitte dans le moment la chère dame, que j'ai laissée dans un calme parfait.

Elle m'a remercié des nouvelles que je lui avois promises la veille. Je lui ai lu les endroits de tes lettres que je pouvois lui lire. Et j'ai pensé que c'étoit une bonne pierre-de-touche pour distinguer la crême fouettée et les vaines paroles de ce qu'il y avoit de solide, en voyant ce qu'on pouvoit lire, et ce qu'il falloit taire à une femme d'un jugement aussi exquis. Les trois quarts de six de tes lettres qui me paroissoient ingénieuses et amusantes en les lisant seul, me parurent, quand je voulus lui en faire la lecture, un détestable galimathias, et me donnèrent une fort mince idée de tes talens et de mon propre discernement.

Elle fut loin de se réjouir, comme j'avois fait, de la surprise et du chagrin que te causa sa lettre, lorsque l'explication trompa ta vaine attente.

Elle dit qu'elle n'avoit eu en vue qu'une innocente allégorie, qui pouvoit vous servir d'instruction et d'avertissement, lorsque vous en saisiriez le sens ; en même-temps qu'elle répondoit alors à ses vues. C'étoit une idée qui lui étoit échappée dans un moment de trouble. Elle craignoit bien qu'elle ne fût pas tout-à-fait irréprochable ; mais elle espéroit que la fin excuseroit au moins le moyen, si elle ne le justifioit pas. Et elle montra alors la plus vive appréhension que vous ne vous missiez en tête de l'obséder encore, lorsque le temps qui lui restoit, dit-elle, étoit si court, et qu'elle avoit tant besoin de tous ses momens, répétant ce qu'elle avoit déjà dit, que lorsqu'elle écrivit cette lettre, elle étoit si mal qu'elle ne croyoit pas être encore en vie aujourd'hui ; si elle l'avoit cru, elle auroit cherché un autre expédient, qui auroit mieux répondu à ses intentions. Elle vouloit faire entendre un changement de demeure, loin de notre connoissance à tous deux.

Mais elle étoit enchantée que la conférence entre le Colonel Morden et vous, après deux ou trois sorties aussi violentes, que celles dont je lui donnai connoissance, eût fini à l'amiable ; et elle dit qu'elle comptoit absolument sur la promesse que je lui avois donnée, de faire tous mes efforts pour prévenir de plus grands malheurs à son occasion.

Elle a été charmée aussi de la justice que vous avez rendu à son caractère devant son cousin.

Elle étoit bien aise d'apprendre qu'il eût d'elle une opinion si favorable, et qu'il se proposât de lui écrire.

Je me tourmentois fort inutilement dans l'embarras de lui annoncer que j'avois une copie de la lettre de Brand; fort inutilement, ai-je dit: car elle l'a pris comme vous l'aviez préjugé; elle n'y vit qu'une excuse qu'elle souhaitoit trouver à la dureté de ses parens. Elle me pria de la lui laisser lire elle-même: car, dit-elle, quelqu'en soit le contenu, il ne peut à présent me causer aucun trouble.

Je lui donnai la lettre; elle la lut elle-même; une larme couloit de temps en temps, et quelquefois un soupir interrompoit sa lecture.

Elle me rendit la lettre avec un calme et une tranquillité surprenans, quand on songe aux calomnies dont cette lettre est remplie.

Il fut un temps, dit-elle, et ce temps n'est pas encore bien éloigné, où une pareille lettre m'auroit fait une peine extrême; mais j'espère que je suis actuellement au-dessus de tous ces vains chagrins; et je peux me reposer sur vos bons offices et sur l'amitié de Miss Howe, de la justice qui sera rendue à ma mé-

moire dans ma famille. Il y a un bon et un mauvais côté, qu'on peut envisager dans tout ce qui nous arrive. Si l'esprit de l'homme veut se tourmenter pour s'attacher au pis dans chaque événement fâcheux, jamais il ne sera un moment sans chagrins. Cette lettre, quoiqu'elle attaque si vivement ma réputation, me cause plus de plaisir que de peine; parce que je peux en inférer, que si mes parens n'avoient pas été préoccupés par de faux rapports de ces personnes imprudentes, et d'un zèle mal-entendu qui ne manquent jamais de se trouver auprès des riches, et de flatter leurs passions, ils n'auroient jamais pu persister dans cette immuable résolution contre moi. Mais je vois à présent qu'ils sont suffisamment justifiés de toute imputation d'un cœur inexorable : car tant que je parois à leurs yeux sous le jour d'une vile hypocrite, qui affecte un vrai repentir tandis que je me livre à une conduite déréglée; comment pourrois-je attendre ou leur pardon, ou leur bénédiction ?

Mais, Madame, lui dis-je, vous verrez par la date de cette lettre, qui est du 9 Août, qu'elle ne peut servir d'excuse à leurs duretés bien antérieures.

Il m'importe beaucoup, répliqua-t-elle, pour mes désirs actuels, concernant l'office dont vous avez la bonté de vous charger, que vous n'ayez pas de mes

parens une mauvaise opinion qui vous anime contr'eux. Je dois vous avouer, que je me suis sentie quelquefois portée moi-même à les trouver non-seulement sévères, mais même cruels. Toute personne qui souffre, est partiale dans sa cause et pour son mérite. Comme elle connoît son cœur, s'il est sincère, elle est portée à murmurer, quand elle se voit traitée durement; mais comment l'empêcher, si elle a le malheur de ne pouvoir être jugée innocente par ceux qui ont droit de prononcer sur sa conduite d'après leur propre jugement? D'ailleurs, Monsieur, comment savez-vous que mes parens ne sont pas environnés de langues officieuses qui, sans mauvaise intention, leur font des rapports faux, et sont dans le cas où M. Brand paroît être? Mais quoi qu'il en soit, il ne faut pas douter qu'il n'y ait encore une multitude de personnes aussi innocentes que je puis l'être, qui sont victimes de soupçons aussi peu vraisemblables que ceux sur lesquels M. Brand fonde son jugement. Votre intimité, Monsieur, avec M. Lovelace; et, me permettrez-vous de le dire? un caractère qu'il semble que vous ayez été moins soigneux d'établir avantageusement que vous ne le serez peut-être par la suite, et vos fréquentes visites chez moi, pourroient être regardées comme des circonstances fort équivoques dans ma conduite.

Tout ce que je pouvois faire, c'étoit de l'admirer en silence.

Mais vous voyez, Monsieur, continua-t-elle, combien il est nécessaire que les jeunes personnes choisissent leur société; et combien il importe en même temps aux jeunes gens d'être attentifs sur leur réputation; ne fût-ce que pour l'intérêt des personnes de notre sexe auprès desquelles ils n'ont que des vues honorables; et autrement elles peuvent souffrir dans leur réputation d'avoir été vues dans la compagnie de jeunes gens qui négligent trop la leur.

Quant à M. Brand, continua-t-elle, il ne mérite que de la pitié, et je vous enjoins, M. Belford, de ne nourrir contre lui aucun ressentiment qui puisse nuire ou à sa personne, ou à sa fortune. Que son état et la pureté de ses intentions l'excusent à vos yeux. Il sera assez mortifié, quand il verra chacun de ceux qui me tiennent aujourd'hui dans leur disgrace, absoudre ma mémoire de tout crime volontaire, et se réunir tous pour me plaindre.

Voilà, Lovelace, voilà la femme dont tu as abrégé la vie dans sa fleur! Que d'occasions tu as eues de l'admirer et de sentir son prix inestimable; et cependant tes aveugles sens se sont tellement attachés à ne chercher qu'une femme ordinaire dans sa charmante personne, que

tu n'as pas su voir l'ange qui brille avec tant d'éclat dans son ame ! En vérité je me suis toujours cru tête à-tête avec un ange en personne, toutes les fois que j'ai eu le bonheur de jouir de sa conversation. Et je suis sûr qu'en l'écoutant parler, il me seroit impossible de songer le moins du monde à son sexe, fût-elle aussi belle, aussi fleurie des roses vermeilles de la santé, que je l'ai vue autrefois.

Jeudi, à 3 heures, 31 Août.

En retournant voir la jeune dame, je l'ai trouvée presque aussi souffrante de sa joie, que je l'ai vue quelquefois souffrir de son chagrin. Elle venoit de recevoir une lettre fort tendre de son cousin Morden, qu'elle a eu la bonté de me communiquer. Comme elle avoit déjà commencé sa réponse, je l'ai priée de me permettre de retourner la voir dans la soirée, afin de ne pas l'interrompre alors.

La lettre du Colonel est des plus tendres. ****

M. Belford en donne ici de mémoire la substance ; mais on va lire la lettre même au N°. *qui suit.*

Ensuite il ajoute :

Mais, hélas ! il est trop tard ! Le décret est certainement porté. — Le monde est indigne de la posséder. (ǁ)

LETTRE CDXLVII.

M. MORDEN à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mardi, 29 Août.

MA CHERE COUSINE,

(¶) PERMETTEZ-MOI de prendre part aux infortunes qui jettent une malheureuse division entre vous et votre famille, et de vous offrir mon assistance, pour ramener les choses au plus favorable état qu'on puisse encore espérer.

Vous êtes tombée dans de fort indignes mains. Ce que j'apprends me fait juger que ma lettre de Florence est arrivée trop tard pour le fruit que j'en avois attendu. Ma douleur en est extrême, et je ne m'afflige pas moins d'avoir différé si long-temps mon retour.

Je ne serois pas resté depuis mon arrivée en Angleterre quinze jours entiers, sans avoir l'honneur d'aller vous saluer, ou du moins sans me procurer celui de vous écrire, si je n'avois pas employé tout ce temps à vous servir, dans l'espérance de vous rendre ma visite ou ma lettre encore plus agréables; — comme

j'ai droit de m'en flatter, d'après la sincère et constante affection que je vous ai toujours portée, et l'estime dont vous m'avez toujours honoré.

Je ne m'attendois guères qu'il me fallût tant de jours pour remplir mes vues obligeantes, lorsqu'il y avoit un amour si ardent d'un côté, et qu'il y a toujours de l'autre, j'en suis pleinement convaincu, un mérite si sublime et si parfait. (b)

J'ai vu hier M. Lovelace et Milord M.... Il semble inutile de vous dire combien toute leur famille désire l'honneur de votre alliance, et quelle est l'ardeur de leur ingrat neveu pour vous faire toutes les réparations qui sont en son pouvoir. Je crois, ma chère cousine, que vous n'avez rien de mieux à faire que de lui faire l'honneur de recevoir sa main. Il rend une justice éclatante à votre vertu ; et le ton dont il se condamne lui-même, me persuade que vous pouvez lui pardonner avec honneur, d'autant plus que vous paroissez déterminée contre le parti d'une poursuite légale. Il est évident pour moi, que le pardon que vous lui accorderez facilitera beaucoup la réconliation générale : car votre famille ne peut s'imaginer qu'il songe sérieusement à vous rendre justice, ou que vous fussiez obstinée à le rejeter, si vous pensiez qu'il

est

est de bonne foi. Cependant, chère cousine, cette affaire peut avoir quelque face qui m'est encore inconnue. Si cette conjecture est juste, et si vous consentez à m'instruire, je vous promets tout ce que vous pouvez attendre d'un cœur naturellement vif et ardent.

Mon intention est de voir successivement tous mes cousins, et j'espère venir à bout de rétablir la paix. Les esprits fiers qui reconnoissent qu'ils ont poussé le ressentiment trop loin, n'attendent qu'un prétexte pour se rendre avec honneur; (¶) et la tendresse ne s'éteint jamais dans le cœur des parens, pour un enfant qu'ils ont une fois aimé.

Mais si je les trouve inflexibles, je pars aussitôt et me rends auprès de vous sans délai: car je languis de vous revoir, après une si longue absence. (‖)

En attendant, je vous prie de m'informer, en peu de mots, si vous avez quelque doute sur la bonne foi de M. Lovelace. Pour moi, je le crois sincère, si j'en juge par la conversation que j'eus hier avec lui en présence de Milord M.... Vous aurez la bonté de m'adresser votre réponse chez votre oncle M. Antonin Harlowe.

Jusqu'à l'heureux moment où je me rendrai peut-être utile à votre réconciliation avec votre père, votre frère et vos oncles; permettez, ma chère cousine,

que je tienne la place de quatre personnes qui vous touchent de si près, avec celle de votre, etc.

WILLm. MORDEN.

LETTRE CDXLVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à M. MORDEN.

Jeudi, 31 Août.

RECEVEZ, mon cher Monsieur, mes plus ardentes félicitations sur votre retour dans votre pays natal. Je l'ai appris avec une satisfaction extrême; mais la confusion et la crainte m'ont également empêchée de vous prévenir par une lettre, avant les témoignages d'affection par lesquels vous avez la bonté de m'encourager.

Qu'il est consolant pour mon cœur blessé de voir que vous n'ayez pas été entraîné par ce flot de ressentimens et de disgraces, sous lequel je suis malheureusement submergée, et que, tandis que mes plus proches parens ne daignent pas même examiner la vérité des lâches rapports qu'on leur fait contre moi, vous ayez pris la peine de vérifier par vous-même

mon innocence, et d'en croire les témoignages qu'on vous en a rendus.

Je n'ai pas le moindre sujet de douter que M. Lovelace ne soit sincère dans ses offres de mariage, et que tous ses proches ne souhaitent ardemment de me les voir accepter. J'ai reçu de nobles preuves de leur estime, lorsqu'ils ont craint que le courroux de mon père ne m'eût laissée dans l'embarras pour les besoins de la vie, et cela même depuis mon refus absolu de me rendre à leurs pressantes sollicitations et aux vives instances de leur parent. Ne blâmez pas, cher cousin, le parti auquel je me suis attachée. Je n'avois pas donné sujet à M. Lovelace, de me regarder comme une créature foible et sans principes. Si je lui avois donné sur moi cet avantage, un homme de son caractère auroit pu se croire autorisé par les siens, à se prévaloir de la foiblesse qu'il m'auroit inspirée; et dans cette supposition, le sentiment de ma propre foiblesse m'auroit excitée à composer avec sa méchanceté.

Oui, je peux lui pardonner; mais c'est par la persuasion où je suis que ses crimes me rendent supérieure à lui. Croyez-vous, Monsieur, que je puisse donner ma main et mes vœux à un homme que je crois au-dessous de moi, et mettre le sceau, par ce don, à ses bassesses préméditées? Non, Monsieur, j'ose dire

que votre cousine Clarisse, dût-elle, en n'épousant pas cet homme, passer la plus longue vie dans l'infortune et la misère, dans le mépris et l'abandon de tous ses amis, n'attache point assez de prix aux commodités de la vie, ni à la vie même, pour acheter les unes et pour conserver l'autre par un engagement de cette nature ; un engagement qui deviendroit une récompense pour le *violateur* aussi long-temps *qu'elle seroit fidelle à son devoir*.

Ce n'est pas l'orgueil, c'est la force de mes principes qui m'inspire ce langage. Quoi, Monsieur ! lorsque la vertu, lorsque la pudeur sont la couronne et la gloire d'une femme, surtout d'une épouse, votre cousine s'aviliroit à accepter un homme qui n'a pu commettre un attentat sur elle que dans l'espérance présomptueuse de la trouver assez foible pour recevoir sa main aussitôt qu'il se trouveroit trompé dans l'odieuse opinion qu'il avoit conçue de son caractère ? Il n'a pas eu sujet jusqu'ici de me croire foible ; et je ne lui donnerai pas aujourd'hui une preuve si éclatante de foiblesse, sur un point où je ne pourrois être *foible* sans crime.

Quelque jour, Monsieur, vous serez peut-être informé de toute mon histoire. Mais alors, je vous demande en grâce, de ne pas penser à la vengeance. L'au-

teur de mon infortune n'auroit pas mérité ce nom, sans un étrange concours de malheureuses causes. Comme les loix n'auront aucune action sur lui, lorsque je ne serai plus, la seule pensée de toute autre vengeance m'effraye. Et dans ce cas, en supposant l'avantage du côté de mes amis, de quelle utilité sa mort seroit-elle pour ma mémoire? Si quelqu'un d'eux, au contraire, venoit à périr dans ma défense, quelle aggravation pour ma faute!

Que le ciel vous comble de biens, mon cher cousin; et s'il vous bénit autant que vous m'avez consolée, en m'apprenant que vous m'aimez encore, et que j'ai un cher et très-proche parent dans le monde qui est capable de me plaindre et de me pardonner, vous n'aurez rien à désirer.

C'est la prière de votre affectionnée et à jamais reconnoissante,

CL. HARLOWE.

LETTRE CDXLIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi, 31 Août, en réponse à ses lettres N. 17 et 31.

JE ne puis te dissimuler que je suis blessé jusqu'au fond du cœur, par cette interprétation que Miss Harlowe donne à sa lettre. C'est une ruse à ne jamais pardonner. Elle ! un naturel si doux, si simple ! une pénitente, une fille innocente et pieuse, et tout ce qu'elle voudra, être capable de tromper, ayant un pied dans sa tombe !

Il est évident qu'elle a composé cette lettre avec réflexion, dans le dessein de surprendre et de tromper. Et si elle est capable de tant d'artifice dans la crise où elle est, elle n'a pas moins besoin de l'indulgence du ciel, que moi de la sienne. Avec tout son jargon de charité tant répété ; si elle n'est pas plus assurée du pardon du ciel, que je ne le suis d'obtenir le sien, et si elle considère les choses dans le vrai jour où elle doit les voir, elle aura à passer encore des momens un peu plus noirs qu'elle ne s'y attend. Milord lui-même, qui, pour parler

son langage, n'a pas inventé la poudre, y trouve de l'artifice, et le juge indigne d'elle; quoique mes cousines Montaigu entreprennent de la justifier. Et je n'en suis pas surpris; ce maudit sexe est si partial! Je les hais; oui, je les déteste toutes. Elles ne conviendront jamais de rien à leur préjudice, dès que notre sexe y est intéressé; et pourquoi? Parce qu'en censurant la tromperie dans une autre femme, elles condamneroient leur propre cœur.

Elle doit m'écrire lorsqu'elle sera dans le ciel. N'est-ce pas là le sens? Le diable emporte de telles allégories; et qu'il t'emporte toi-même, pour avoir donné le nom d'*innocent artifice* à cette absurdité!

J'insiste et je prétends que si dans une situation telle que la sienne, une femme de son caractère est autorisée à ces trompeuses allusions, un homme en pleine vigueur d'esprit et de corps, tel que je suis moi-même, peut croire tous ses stratagêmes et tous ses attentats contr'elle bien excusés. Grâce à mon étoile, ma conscience à présent peut demeurer tranquille sur ce point. Oui, Belford, sur ma vie, elle le peut; et personne de ceux qui peuvent l'absoudre, n'ont droit de me blâmer; mais aux yeux de certaines gens, je le sais, tout ce qu'elle peut faire est toujours bien, et tout ce que je fais toujours mal. Et pourquoi?

Parce qu'elle a toujours eu soin de séduire, en qualité de femme, le monde aveugle et stupide dans ses jugemens; tandis que moi j'ai méprisé en homme, et défié ses censures.

Cependant tu peux l'assurer de ma part, que je ne la troublerai point par mes visites, puisqu'elle est disposée à les trouver si choquantes; et j'espère qu'elle regardera cette promesse comme un acte de générosité, qu'elle ne devoit pas trop espérer, après m'avoir joué si témérairement. Qu'elle sache aussi que si je suis capable de quelque service pour son repos ou pour son honneur, j'exécuterai ses ordres au premier signe, quelque honte ou quelque mal qui puisse m'en arriver. Ma vue, dans ces sacrifices, est de rassurer son imagination, contre toutes sortes de craintes, et qu'il n'y ait rien qui puisse lui faire ombrage. Si sa maudite famille étoit capable de remplir son devoir d'aussi bonne grâce, je répondrois de sa guérison sur ma vie. Mais qui pourroit, ayant comme moi, l'esprit rempli de toutes les idées plaisantes qu'éveille ta ridicule pénitence, s'empêcher de rire à tes dépens! Oh, je t'en prie, Belford, finis tes risibles *aspirations*, si tu ne veux pas déshonorer l'ange que tu prétends imiter. Lorsque j'ai lu dans une de tes lettres (*)

(*) Voyez Lettre CDXL.

que tu la considères effectivement comme un ange envoyé du ciel, pour t'attirer après elle; que je meure, si pendant plus d'une heure, je ne t'ai eu présent à l'esprit dans l'attitude de la dame Elisabeth Carteret sur sa tombe de Westminster. Si tu ne l'as jamais observée, fais le voyage exprès, et tu verras une grosse figure de marbre, la tête haute et la main levée, pour saisir celle d'un petit *ange cupidon*; un pied levé aussi, apparemment pour monter, suivant le dessin du sculpteur; mais le tout si pesamment exécuté, que la figure sans bas ni chaussure, tandis que le reste du corps est habillé d'une draperie, paroît avoir les yeux sur un coupeur de bois; tandis que l'autre, comme rivée à sa terre native, paroît embourbée, comme toi, (c'est le mot,) à un point qu'il est impossible qu'elle s'en détache jamais, sans compter que la figure de l'ange n'ayant qu'un quart de la grosseur de l'autre, avec des aîles qui ne sont guères plus grandes que celles d'un papillon, on est embarrassé à juger si la petite figure ne sera pas entraînée vers la terre, plutôt que d'enlever la grosse jusqu'à un ciel où l'on suppose qu'elle aspire, et qui n'est pas assez grand pour contenir le grand orteil de l'une et de l'autre.

Tu me diras peut-être, que dans cette comparaison le grain du marbre et la belle taille de la dame te font trop d'honneur,

à toi, qui n'as que l'air d'un bois dégrossi; et qu'au contraire ma charmante, qui est véritablement un ange, (au vilain tour près qu'elle vient de me jouer,) est très-désavantageusement représentée par le petit cupidon bouffi. J'en conviens avec toi. Mais tes aspirations m'ont assez frappé pour me faire trouver ta ressemblance et celle de Miss Harlowe dans les deux figures de ce misérable monument: car tu dois considérer que toute prête qu'elle peut être à monter au ciel son véritable élément, il est impossible, mon cher ami, qu'elle entraîne après elle un personnage aussi lourd que toi, chargé d'ailleurs de tant d'iniquités.

Mais pour reprendre le ton sérieux, je suis bien aise de vous dire, M. Belford, que si ma divine Clarisse est aussi mal que vous me l'écrivez, il vous conviendroit, (et ici je ne plaisante pas,) dans des circonstances si touchantes, d'être un peu moins caustique dans vos réflexions. Car cette affaire, à vous parler naturellement, commence à me jeter le cœur et l'esprit dans un cruel désordre. Je suis si impatient d'apprendre plus souvent de ses nouvelles, qu'il me prend envie de profiter de l'idée, donnée par le hasard de la rencontre de nos deux courriers à Slough, de m'approcher de Londres, et d'aller passer quelques jours à Uxbridge, chez notre ami Doleman,

dont la femme et la sœur m'ont tant pressé, conjointement avec lui, d'aller passer avec eux une semaine ou deux. Je n'aurai besoin que de deux heures pour me rendre auprès d'elle, s'il arrive quelque changement qui la dispose à souffrir ma visite. Dans une terrible supposition, (que je prie le Dieu du ciel et de la terre d'éloigner pour long-temps!) il seroit digne de sa piété et de sa charité reconnues, de m'accorder de ses lèvres chéries le pardon qu'elle ne m'a pas refusé par écrit. Puisqu'elle désire ma réforme, elle ne sait pas tous les bons effets que pourroit produire sur moi cette entrevue.

Je me détermine donc à partir demain avant-midi, sur les onze heures au plus tard. Mon courrier me trouvera chez Doleman à son retour, et m'apportera, j'espère, une lettre de vous. J'aurai aussi Joël avec moi, afin de pouvoir envoyer plus souvent, s'il est besoin. Si j'étois plus proche, ou dans Londres même, il me seroit impossible de m'interdire le plaisir de la voir. Mais si le plus affreux des malheurs..... et d'après vos continuelles allarmes, je ne sais que penser. (Ciel! encore une fois détourne cet horrible coup! Qu'il est naturel de recourir au ciel, lorsqu'on n'a plus de secours à tirer de soi-même.) *Alors*, cher ami, gardez-vous me de l'apprendre en mots

terribles et clairs. Marquez-moi seulement que vous me conseillez de faire un tour à Paris. C'en sera assez pour m'enfoncer le poignard dans le cœur.

※

J'approuve tellement votre générosité pour la sœur du pauvre Belton, que j'ai engagé Mowbray à renoncer à son legs, comme je renonce au mien. Quand je serai à la ville, je réponds que Tourville nous imitera. Et nous achèterons tous de notre argent chacun un anneau, pour le porter en souvenir de notre honnête ami, et remplir ainsi ses volontés et les nôtres.

Mon courrier marche tout le reste de la nuit. Si vous voulez lui sauver la vie, je vous recommande, Belford, de ne pas le renvoyer les mains vides.



LETTRE CDL.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi au soir, 31 Août.

En finissant ma dernière lettre, je me flattois, à l'occasion de celle de M. Morden, que la première visite que je rendrois à *l'étonnante* Miss Harlowe, m'apprendroit quelques circonstances aussi agréables qu'on peut en espérer dans l'état de langueur où elle est. Mais il en est arrivé tout autrement, quoiqu'elle n'en juge pas comme moi; et de ma vie je n'ai été si frappé que dans l'occasion dont j'ai le récit à vous faire.

Lorsque je suis entré chez elle, vers 7 heures du soir, elle m'a dit que depuis que je l'avois quittée, le plaisir que lui avoit fait la lettre de son cousin, avoit excité et ranimé ses esprits, jusqu'à lui faire admirer le changement qu'elle éprouvoit en elle; mais qu'ensuite, s'étant livrée à de fâcheuses comparaisons, elle avoit trouvé fort dur que ses plus proches parens n'eussent pas suivi avec elle les méthodes par lesquelles M. Morden avoit commencé; c'est-à-dire, qu'ils n'eussent pas cherché à se procurer des infor-

mations, et qu'ils ne l'eussent point entendue, avant que de la condamner.

A peine avoit-elle fini cette réflexion, qu'entendant sur l'escalier le bruit de quelques hommes qui paroissoient transporter un grand coffre, elle a tressailli, et son visage s'est couvert de rougeur. Elle m'a regardé d'un air inquiet; les imprudens! a-t-elle dit. Ils apportent là *quelque chose* deux heures trop tôt. Ne soyez pas surpris, Monsieur; c'est un soin que j'ai voulu vous épargner.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, Mde. Smith est entrée en s'écriant: Ah, Madame! qu'avez-vous fait? Mde. Lowick, qui s'est présentée aussitôt, a fait la même exclamation; et moi, ayant su de ces deux femmes, tandis qu'elle s'avançoit vers la porte, que c'étoit un cercueil qu'on lui apportoit; juste ciel! me suis-je écrié aussi: Madame, qu'avez-vous fait? — O Lovelace, que n'étois-tu témoin de cette scène! Toi, qui es la cause de toutes ces horreurs, je suis sûr que tu n'aurois pas été moins touché que moi, qui n'ai, grâces au ciel, à répondre d'aucun crime envers elle.

Après avoir ordonné aux porteurs, de placer leur fardeau dans sa chambre de lit, avec une tranquille intrépidité qui ne s'est point démentie, elle est revenue vers nous. Ils avoient ordre, nous a-t-elle dit, d'un air aussi calme, d'at-

tendre la nuit pour l'apporter. Excusez-moi, M. Belford; et vous, Mde. Lowick, ne vous chagrinez point. Ne vous chagrinez point, Mde. Smith. Il n'y a rien ici qui doive vous surprendre que *l'insolite nouveauté* de la chose. Pourquoi serions-nous plus choqués de cette vue que de celle des tombes de nos prédécesseurs que nous voyons tous les jours à l'église, et dont nous *espérons* que les cendres seront un jour mêlées avec les nôtres?

Nous sommes tous restés muets; les femmes avec leurs tabliers sur les yeux. Elle a repris: pourquoi cette tristesse à l'occasion de rien? Si je mérite quelque blâme, c'est pour avoir marqué peut-être un soin excessif de cette partie terrestre. Mais j'aime à régler, autant que je le puis, tout ce qui me regarde moi-même, je l'ai toujours fait. Mes affaires essentielles sont si avancées qu'il me reste du loisir pour des choses moins importantes. On peut descendre aux légers détails, quand les objets essentiels n'en souffrent point. Peut-être aurois-je eu ce devoir à remplir dans un temps où j'en aurois été moins capable. Je n'ai ni mère, ni sœur, ni Mde. Norton, ni Miss Howe auprès de moi. Il vous faudroit avoir ce spectacle dans peu de jours, si ce n'étoit pas aujourd'hui, et peut-être quelqu'un de vous en auroit-il eu l'embarras. Qu'im-

porte pour vous une différence de quelques jours, lorsqu'il me cause moins de peines que de plaisir. Ces préparatifs ne rendront pas ma mort plus prompte. L'usage n'est-il pas de faire un testament, quand on a quelque chose à laisser? et si l'on n'est pas effrayée de l'idée de son testament, pourquoi le seroit on de la vue d'un cercueil? Mes chères amies, (en s'adressant aux deux femmes,) j'ai pesé toutes ces reflexions. Seroit-il possible que depuis plusieurs semaines, avec un objet tel que moi devant les yeux, vous ne vous fussiez pas entretenues des mêmes idées?

Que de raison dans ce langage! il marquoit qu'elle y avoit pensé long temps. Cependant nous n'en avons pas été moins révoltés de la vue d'un cercueil apporté sous nos yeux, en présence de l'aimable personne, qui vraisemblablement ne tarderoit guère à le remplir.

(¶) Nous étions tous en silence : les femmes pleuroient, et moi dans un stupide étonnement. Elle ne vouloit pas, a-t-elle dit, m'en faire la proposition; mais elle seroit bien aise, puisqu'on l'avoit apporté plutôt qu'elle ne le vouloit, que ses deux bonnes amies voulussent entrer dans sa chambre avec elle, pour le voir de plus près, en les assurant que ce spectacle leur paroîtroit moins choquant, lorsqu'il leur seroit un peu plus familier.

N'est-on pas dans l'usage de porter un coursier ombrageux sur l'objet qui l'a effrayé, pour le familiariser avec sa vue, et le guérir de sa peur ? Vous verrez que ce sera la même chose. Venez, mes bonnes amies, je vais vous y conduire. — Je lui ai représenté qu'elle avoit tort, grand tort ; qu'elle ne devoit pas absolument avoir un pareil objet devant les yeux, et j'ai pris congé d'elle. Les femmes l'ont suivie. Sexe étrange ! Rien ne les arrête, et n'est capable de les effrayer, lorsque la curiosité les presse, et qu'elles ont la nouveauté pour amorce.

Je suis descendu. J'ai pris une chaise et suis rentré chez moi dans une agitation et un trouble extrêmes. Cependant, en réfléchissant bien sur ses raisons, je ne vois pas trop pourquoi être tant affecté, si ce n'est, comme elle l'a dit elle-même, de la *nouveauté* de la chose.

Tandis que j'attendois ma chaise, Mde. Smith est descendue, et m'a dit qu'il y avoit des inscriptions et des devises sur le couvercle. Juste ciel ! Un cercueil est-il donc un objet fait pour recevoir les jeux de l'imagination ? Mais les ames sublimes ne peuvent s'empêcher d'être extraordinaires dans leurs actions. (b)

(¶) LETTRE CDLI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi matin, 1 Septembre.

IL est étonnant que moi, qui suis un homme, j'aie été affecté comme je l'ai été à la vue de l'objet que fait le sujet de ma lettre précédente, moi, qui à la mort de mon oncle, et tout récemment à celle du pauvre Belton, ai eu le même objet sous les yeux, et même la direction de ce triste office; tandis qu'elle, qui n'est qu'une femme, et une femme d'une complexion si foible et si sensible, elle, qui doit le *remplir* de son corps, (et peut-être sitôt, hélas!) donne tranquillement ses ordres pour le commander, préside à tout, trace des devises qu'elle explique avec une indifférence!... Ce sont les deux femmes qui me l'ont dit, et à qui elle en avoit donné l'explication hier au soir, après que je l'eus quittée.

Je me sentois vraiment fort mal, quand je rentrai chez moi, et je n'ai pas reposé de la nuit. Tu étois l'objet de mon exécration, comme elle l'étoit de mon admiration, tout le temps que j'ai été éveillé; et quand je venois à sommeiller, je ne rêvois que sables qui me marquoient la

fuite des heures; que têtes de morts, pioches, fossoyeurs et l'éternité; et ses devises, telles que me les avoit rendues Mde. Smith, me rouloient dans la tête.

Cependant, ne pouvant plus tenir contre le désir de retourner chez Smith, j'y suis allé sur les sept heures. Clarisse venoit de sortir. J'ai appris qu'elle avoit mieux dormi que moi, quoique cet objet si lugubre fût au pied de sa fenêtre, et assez près de la ruelle de son lit.

Mde. Lowick étoit sortie avec elle. Mde. Smith et sa garde, Mde. Shelburne, firent tant que je montai avec elles dans son appartement, pour y aller voir les devises. Mde. Lowick m'a montré après une copie du plan sur lequel on avoit travaillé. Et je vais te donner une esquisse des emblêmes. La principale devise, qui est fort proprement gravée sur une plaque de fer-blanc, est un serpent à couronne, la queue dans la gueule, et formant un cercle, emblême de l'éternité. En dedans du cercle est cette inscription:

CLARISSE HARLOWE.

X AVRIL.

(L'AN......)

AGE XIX.

Pour ornement, sur l'extérieur une horloge de sable avec des aîles, et dans le fond une urne.....

Au-dessous du sable, sur une autre plaque, on lit cette inscription :

Ici les méchans cessent de vexer. Ici ceux qui sont fatigués, se reposent. Job. III. 17.

Au-dessus de l'urne, près du fond :

Retourne au lieu de ton repos, ô mon ame : car le Seigneur t'a récompensée. Oui tu as affranchi mon ame de la mort, mes yeux des larmes, et mes pieds de la chute. Ps. CXVI. 78.

Au-dessus de ce texte est la tête d'un lys rompu, et qui vient d'être détaché de sa tige, avec cette inscription entre la principale plaque et le lys :

Les jours de l'homme sont comme l'herbe.... il fleurit comme la fleur des champs ; aussitôt que le vent souffle sur elle, elle est emportée, et le lieu où elle fut, ne la connoîtra plus. Ps. CIII. 15 et 16.

Elle s'excusa auprès des femmes, d'avoir mis dans un sujet si sérieux plus d'imagination qu'il ne semble en comporter, sur la grande jeunesse et sur l'habitude où elle étoit, de broder des dessins à l'aiguille sur les ouvrages de son sexe.

La raison qu'elle donna, pour avoir choisi la date du X. *Avril*, c'est qu'elle ne pouvoit savoir son dernier jour, et que celui-là étoit le jour fatal où elle avoit quitté la maison de son père.

Elle paya le mémoire de l'ouvrier après que je fus sorti, avec autant de gaieté, qu'elle en pouvoit avoir lorsqu'elle acheta les robes qu'elle a vendues pour acquérir ce *nouveau palais* : car c'est le nom qu'elle lui donnoit, se reprochant le luxe qu'elle y avoit mis, et disant, qu'il étoit aisé de voir par son exemple, que la vanité ne quittoit les pauvres mortels qu'au dernier soupir ; mais qu'elle ne savoit pas si, lorsqu'il seroit *rempli*, son père ne permettroit pas qu'il fût conduit et déposé auprès de ses ancêtres ; auquel cas elle étoit bien aise de paroître de façon à ne pas leur faire déshonneur.

Il est couvert d'un beau drap noir, doublé de satin blanc ; qui bientôt, disoit-elle, seroit terni par une poussière plus vile que celle dont il pourroit se couvrir.

On avoit apporté en même-temps le drap funéraire. Je crois bien que les deux femmes eurent la curiosité de le voir, si elle l'a déployé.... Et peut-être que tu aurois été bien aise d'être présent alors, et que tu l'aurois admiré aussi.

Mde. Lowick m'a dit, qu'elle prit la liberté de la blâmer, et qu'elle lui conseilla d'éloigner cet objet ; du moins de l'ôter de sa vue et de sa chambre à coucher ; mais qu'elle fut si affectée de la noble réponse qu'elle lui fit, qu'elle est elle-même entrée dedans dans un moment où Clarisse la laissa seule.

Cette vue, répondit-elle, peut être choquante pour des personnes en santé : ces préparatifs, et l'indifférence que je montre en les faisant, peuvent paroître une affectation. Mais pour moi, qui ai été si lentement, et par degrés comme sevrée de ce monde, et qui ai tant de raisons de ne pas l'aimer, je dirai que j'aime à m'arrêter sur les pensées de la mort, que je m'y livre avec plaisir, et pour parler vrai, j'y trouve de la volupté. Car, croyez-moi, (en fixant cette funèbre retraite,) croyez que le sentiment que j'éprouve en ce moment, est la vérité de cette réflexion : qu'il y a dans la pensée de la mort et du bonheur que j'espère qui la suivra, une telle supériorité d'importance et de poids, qu'elle anéantit en quelque sorte tout autre soin et toute autre pensée. Croyez-moi, mes bonnes amies, elle seule fait ce qu'aucune autre chose ne peut faire. C'est elle qui m'enseigne à imiter l'exemple de mon divin maître ; qui me donne le courage de pardonner les outrages que j'ai reçus, et qui efface de mon ame le souvenir de mes maux passés.

Souffre maintenant, Lovelace, que je te fasse une question. Crois-tu que lorsque le temps viendra, où il te faudra t'embarquer sur l'océan sans bornes de l'éternité, tu sois plus en état que le pauvre Belton, de jouer ton rôle avec

un héroïsme aussi vrai que celui qu'a montré, et que montre tous les jours cette jeune femme si douce, et tendre comme une fleur ?

Oh non ! cela est impossible. Et pourquoi cela est-il impossible ? La raison est évidente. C'est qu'en tournant ses regards sur le passé, elle n'y voit aucunes fautes volontaires à se reprocher ; et son ame est fortifiée par les consolations qui découlent de cette droiture religieuse, qui a été le guide de toutes ses actions, et qui lui a toujours fait préférer le rôle de victime à celui d'aggresseur.

Tu as lu que c'étoit là ce qui soutenoit le courage du divin Socrate. Lorsqu'on le conduisoit à la mort, sa femme se désespéroit, en voyant qu'il mouroit innocent : eh ! quoi donc, insensée, lui dit-il, aimerois-tu mieux que je mourusse coupable ? (b)



LETTRE CDLII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 1 Septembre.

QUE ta gaieté m'étonne, au milieu de tant de scènes affligeantes, et tes plaisanteries sur ce que tu nommes *mes aspirations !* Tes talens et ta légèreté pris ensemble, le monde n'a rien produit de semblable à toi. Mais sûrement ce que tu viens de lire, et ce que je t'envoie ici, doit te toucher, ou rien n'en sera jamais capable qu'au jour où ton heure sera venue : et c'est alors que tes réflexions seront terribles. Cependant je suis charmé que tu me donnes le pouvoir d'assurer Miss Harlowe que tu ne penses point à la troubler ; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'après avoir ruiné sa fortune et toutes ses espérances dans le monde, tu veux bien enfin lui faire la grâce de la laisser mourir en paix.

Le présent que tu fais à la sœur de Belton, et ton dessein d'engager Tourville et Mowbray à imiter ton exemple, sont, je dois le dire à ton honneur, des actions dignes du généreux bienfaiteur de ton *bouton de rose* ; dignes d'un grand nombre d'autres traits louables en matière pécuniaire,

pécuniaire, sur lesquelles je te rends volontiers témoignage; quoique ton *bouton de rose* soit le seul exemple d'une jolie femme à qui tu aies rendu service avec le même désintéressement. En vérité, Lovelace, je prends plaisir à te louer, et tu sais que j'en ai toujours saisi l'occasion; jusqu'au point que, ne trouvant rien dans ta conduite qui méritât mes éloges, j'ai applaudi souvent à la bonne grâce dont je te voyois faire des actions qui méritoient le gibet.

A présent que tu t'es rapproché, je t'écrirai souvent, si l'occasion le demande. Mais je crains de n'être pas long-temps à t'apprendre la nouvelle que tu redoutes. Mde. Smith m'envoie prier de me rendre chez elle, et me fait dire qu'elle doute si je trouverai la jeune dame en vie à mon arrivée.



A 2 heures après-midi.

Je ne veux pas fermer ma lettre, sans vous tirer d'une incertitude qui doit augmenter beaucoup votre impatience. Car j'ai eu lieu de remarquer en cent occasions, que cet état d'incertitude où vous aimez à jeter les autres, est pour vous le plus horrible tourment qu'on puisse vous faire éprouver. Il en est de même, j'imagine, avec tous les esprits entreprenans et violens.

Je vous apprendrai donc que j'ai fait attendre exprès votre courrier. Miss Harlowe avoit perdu deux fois toute connoissance, et le médecin qu'on avoit fait appeler à la seconde avec M. Goddard, craignant qu'une troisième foiblesse ne l'emportât, avoit jugé qu'en qualité d'exécuteur, je devois être averti. Elle étoit tranquille lorsque je suis arrivé. Le médecin lui a fait promettre devant moi de ne plus penser à sortir de sa chambre dans un état si foible. Suivant le rapport de Mde. Lovick, qui l'accompagne toujours à l'église, la difficulté de sa respiration, l'excès de sa foiblesse, et la ferveur de ses prières, donnoient à sa frêle machine des secousses contraires entre l'ame qui aspiroit à s'élancer vers le ciel, et le corps affaissé vers la terre.

Voilà ce que je vous dirai pour le moment.

Je ne retiendrai Will que pour me donner le temps de vous redemander mes dernières lettres, et celle-ci dont je n'ai pu trouver le moyen de garder des copies depuis mon retour d'Epsom. Votre mémoire est si heureuse qu'une seule lecture vous suffit ordinairement. Et quel autre que nous-mêmes peut faire connoître nos caractères, si vous étiez d'humeur de laisser voir à quelqu'un ce qui se passe entre nous ? Si vous faites difficulté de m'obliger sur ce point, je serai

tenté de retarder le départ de tout ce que j'aurai désormais à vout écrire, jusqu'à ce que j'aie le temps d'en prendre copie. (*)

Un messager arrive à ce moment avec une lettre de Miss Howe ; et demande quelques lignes de réponse. Mais comme Miss Harlowe vient de se retirer pour reposer, il faudra le rappeler dans quelques momens.

(¶) LETTRE CDLIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Bridge, 1 Septembre à minuit.

JE te renvoie tes paquets avec cette lettre. Il faudra la première fois que nous nous verrons que tu me dises franchement et sans détour, la raison de ton impatience pour les revoir dans tes mains : et nous nous expliquerons aussi sur le contenu de ta dernière dépêche, et sur quelques-unes de tes réflexions que je trouve un peu dures et indignes d'un ami.

(*) On doit observer que l'inquiétude de M. Belford venoit du désir de répondre aux intentions de Miss Harlowe, en conservant les matériaux nécessaires pour justifier sa mémoire.

En attendant, quoique tu fasses, fais que cette admirable créature ne nous quitte pas ! fais-lui sentir combien ses préparatifs sont criminels : comme si elle croyoit pouvoir sortir de ce monde quand il lui plaira. Avec ce principe, elle se persuadera elle-même, quand tout sera prêt autour d'elle, qu'elle n'a plus autre chose à faire, qu'à aller se coucher, et s'endormir pour toujours : et dans une imagination aussi vive que la sienne, le jeu quelque jour pourroit aller jusqu'à la réalité.

Oui j'appelle *jeu* tout ce qui s'est passé entre elle et moi ; un vrai badinage poussé jusqu'à *mourir*. — Car son triomphe sur moi depuis le commencement jusqu'à la fin, n'a-t-il pas été infiniment plus grand que tout ce que je lui ai fait souffrir ? J'en donnerois une preuve plus claire que le jour si le respect sacré que j'ai pour sa pureté, oui pour la pureté de sa personne autant que de son ame, me le permettoit. Dis donc à la chère créature qu'elle ne doit pas mettre de malice dans sa piété : on peut jusques dans la vertu, et dans la sainteté même pécher par excès aussi bien que par défaut : peut-être ne songe-t-elle pas à cela. — Oh ! que ne m'a-t-elle permis mes visites, comme elle souffre si obligeamment les tiennes ! — La chère ame aimoit la bonne humeur. Je me rappelle le temps où

elle savoit rire d'une saillie, d'un bon mot dit à propos. Et je te dirai qu'un sourire sur les lèvres, ou une brillante étincelle dans les yeux auroient nécessairement communiqué la gaieté à un cœur aussi sincère que le sien, et toujours d'intelligence avec ses organes.

Dis au docteur que je lui abandonne toute ma fortune, et celle que je possède et celle que j'attends, s'il peut seulement prolonger sa vie d'un an encore. Une seule année, Belford ! Mais il perdra toute sa réputation dans mon esprit, et je le traiterai comme Belton a traité son docteur, s'il ne peut faire cela pour moi, sur un sujet si jeune. A peine dix-neuf ans, Belford ! non à dix-neuf ans on ne peut mourir de chagrin en si peu de temps, si ce docteur en mérite le nom ; avec une constitution aussi brillante, aussi fleurie qu'étoit la sienne il n'y a pas trois mois encore.

Mais quel besoin a-t-il de sa permission pour écrire à ses parens? Ne pouvoit-il pas le faire sans lui en donner connoissance? c'étoit un des meilleurs moyens qu'on pût imaginer, pour en attirer quelqu'un auprès d'elle, puisqu'elle désire tant les voir. Du moins, cela les auroit engagés à lui envoyer sa favorite Norton. Mais cette maudite engeance avec leur gravité, sont de grands héros en vaine parade. Ils vous étoufferont de leurs

drogues empoisonnées, dont ils font commerce en gros, sans vous faire une seule question, et ils ont l'assurance de vous dire froidement que telle est leur ordonnance. S'agit-il de vous faire quelque bien, il faut des formalités, il faut qu'ils aient votre consentement.

Comme le caractère de la chère dame s'élève et s'agrandit dans chaque ligne de tes lettres! Mais c'est aux occasions extraordinaires où le hasard l'a placée, qu'elle doit cet éclat radieux dont elle nous éblouit. Sans ces circonstances, comment ses nobles sentimens, sa rare prudence, sa générosité à pardonner, son expansive bienveillance, et sa tranquille égalité d'ame à la vue du plus choquant des objets, qui la placent dans un jour bien supérieur à tout son sexe, et même aux philosophes de l'antiquité, auroient-ils pu se manifester?

Tu vas sans doute t'imaginer que je me fais une sorte de mérite de lui avoir procuré les occasions de signaler ses vertus. Tu te trompes : pour m'en empêcher il suffit qu'il faille partager le mérite avec son implacable famille, qui seroit bien en droit d'en réclamer les deux tiers, pour le moins. Et mon ame dédaigne tout partarge en rien avec une pareille famille.

Ce que j'en dis n'est pas pour répondre à tes reproches, et à ton étonnement,

que j'aie pu être si peu édifié de tant de perfections; dont tu supposes que j'ai été si long-temps le témoin journalier. — Tout admirable qu'elle étoit dans tout ce qu'elle disoit, dans tout ce qu'elle faisoit, l'occasion n'avoit pas alors mûri, et produit au-dehors ces sublimes perfections qui m'étonnent et me confondent aujourd'hui.

Voilà ce qui fait que je l'admire plus que jamais, et que mon amour pour elle, je puis le dire, a moins sa personne que son ame pour objet, et cela à un degré dont je ne me serois jamais cru capable pour une femme.

Voilà aussi ce qui me persuade, que je pourrois, s'il plaisoit aux destins de l'épargner et d'en faire ma femme, l'aimer avec une pureté qui, en assurant son bonheur dans cette vie, pourroit procurer le mien dans l'autre : — et par une conséquence nécessaire, je serai le plus misérable de tous les hommes, s'il faut que je sois privé d'elle. Tu me reproches amèrement ma légèreté : apparemment piqué de la comparaison du monument de Westminster. J'aurai l'ingénuité de t'avouer, que, comme tu ne vois pas mon cœur, il peut y avoir dans chacune de mes lettres des passages, qui, vu les tristes circonstances, méritent les plus aigres réprimandes. Mais en vérité, Belford, tu es un mortel si tragi-comique,

avec tes lourdes aspirations vers le ciel, et tes horloges de sable, et tes visions effrayantes, que, comme dit Prior, le sujet le plus sérieux dégénère en farce dans tes mains; et il est impossible de se contenir dans les bornes de la décence et de la gravité en lisant ce que tu écris.

Mais pour réprimer ma gaicté, car elle tient à ma constitution, et elle alloit encore m'emporter, je te répéterai, et je dois te répéter sans cesse, que je suis excessivement affecté des circonstances et de l'état que tu me décris. Si cette fille incomparable alloit quitter actuellement le monde, je n'y jouirois plus jamais d'une seule heure de plaisir, quand je vivrois autant que Mathusalem. Et c'est à ce profond chagrin même, que je dois ma légèreté. Car je lutte, je combats, et je m'efforce d'étouffer mes cruelles réflexions à mesure qu'elles naissent; et quand je ne peux les surmonter, je suis forcé, comme je te l'ai dit plus d'une fois, d'essayer de me faire rire, pour m'empêcher de pleurer : car il faut que je fasse l'un ou l'autre. Et n'est-ce pas porter la philosophie à son dernier degré que de pouvoir triompher des transports dont mon ame est quelquefois agitée, et d'être capable au fort même de l'orage, de pousser des éclats de rire?

Votre Senèque, votre Epictète, et tout le reste de votre troupe stoïque, n'a

jamais pu s'élever jusqu'à cet effort avec toute leur apathie et leurs sottises. Ils pouvoient défendre à leurs visages les grimaces de la douleur ; et supporter en apparence assez patiemment les souffrancs du corps, et c'étoit-là tout : mais pour les tourmens, les déchiremens intérieurs de l'ame, ils n'eussent pu les surmonter au point d'éclater de rire, quoiqu'ils sussent rire des folies d'autrui : ils donnoient de graves leçons, mais d'un air grave et sérieux. C'étoit à toi, Lovelace, qu'étoit réservé ce triomphe, ce *nec plus ultra* de la philosophie, de rire et montrer de la joie au milieu des plus cruelles tortures de l'ame, lorsque les fibres du cœur sont prêtes à se rompre de la violence de ses maux. J'avoue qu'une partie de cet honneur appartient à la constitution physique ; je conviens aussi que je suis dans l'âge de la vie fait pour le rire et la gaieté. Car quelle terrible angoisse doit être celle qui a la force de faire souffrir une heure entière un homme de 26 ou 27 ans, dans la plus ardente chaleur du sang et des esprits, d'une complexion d'ailleurs naturellement joyeuse, et qui peut chanter, danser, exercer sa plume, prendre et donner du plaisir sous toutes ces formes ? Mais aussi mon chagrin, comme ma joie, est plus vif et plus poignant que celui des autres hommes. Il ressemble à la description que

me faisoit un jour Dolly Welby des douleurs de l'enfantement : sans les intervalles de relâche qui les séparent, et s'il n'y avoit pas de gradations et de repos, il n'y auroit pas moyen de les soutenir.

Après tout, étant si près de la chère personne, et puisqu'elle est si mal, je crois que je ne puis pas me dispenser de lui faire au moins une visite. Néanmoins si je la croyois si près.... quel mot employer, qui ne révolte pas mon ame! et qu'elle dût être trop émue d'une visite de ma part, je n'y songerois plus. — Cependant comment supporter la réflexion, que la dernière fois qu'elle m'a quitté, au milieu du triomphe si éclatant de son innocence sur mon crime prémédité, qu'il devoit suffire pour la réconcilier avec la vie, et s'élever au-dessus de tout sentiment de ses outrages si noblement soutenus, elle m'ait quitté alors, en emportant une blessure aussi incurable dans son cœur; et que cette fois étoit la dernière que je devois jamais la revoir? Comment, comment supporter cette réflexion?

Ah, Belford! comme ma conscience me déchire; jusqu'aux traits que tu me lances, tout obtus, tout émoussés qu'ils sont, sont aiguisés pour elle, et me pé-

nètrent le cœur ! Dans ce moment, je donnerois le monde entier pour écarter de moi ce cruel accusateur, et le déconcerter par quelque éclair de ma gaieté ordinaire. — Je suis dégoûté, las de moi-même, excédé du souvenir de mes vils stratagêmes, et de ce vain et passager transport de joie qui a attiré sur moi ces éternels et accablans remords ! Que ne donnerois-je pas pour ne m'être pas rendu coupable d'une si lâche perfidie, d'une si barbare ingratitude envers la plus parfaite des créatures qui soit sortie des mains de Dieu !

J'aurois bien envie, à ce qu'il me semble, de finir par quelques lignes de folie ; mais cela ne sera pas ! Je te déclare donc, dusses-tu t'en réjouir, que je suis misérable au-dessus de toute expression. (b)



(¶) LETTRE CDLIV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi matin, 2 Septembre.

On vient de me remettre ta lettre, qui m'a fait quelque plaisir. Je vois à présent qu'il te reste un peu d'humanité. Plût au ciel, autant pour les intérêts de la chère dame que pour le tien, que tu eusses pu fouiller un peu plutôt dans les replis oubliés et ténébreux de ton ame, pour en tirer ce qu'il pouvoit y en avoir !

Clarisse est vivante ; elle est calme, et toutes les nobles facultés de son ame jouissent de leur clarté et de leur vigueur. Mais ses *dix-neuf ans* ne la sauveront pas. Elle dit que dorénavant elle se bornera aux devoirs qu'elle peut remplir dans sa chambre, et aux visites du ministre de la paroisse ; et qu'elle ne se hasardera plus à sortir. Et en vérité, j'ai bien peur qu'elle ne soit jamais en état de monter ou descendre deux degrés de son escalier.

Je souffre intérieurement d'avoir cette nouvelle à t'annoncer. Mais ce seroit une folie de te flatter.

Quant à ton dessein de la voir, je suis persuadé que le plus léger soupçon

de ta visite seroit capable, dans l'état où elle est, d'abréger encore de quelques heures le reste de ses jours.

Une chose qui paroît avoir contribué au calme dont elle jouit, c'est que, alarmée par les foiblesses qui lui étoient survenues, elle a entièrement achevé, signé et scellé son testament ; ce qu'elle avoit toujours différé de faire jusqu'à présent, disoit-elle, dans l'attente de quelques bonnes nouvelles du château d'Harlowe, qui auroient pu l'engager à y faire quelques changemens.

Ce ne fut que sur les quatre heures après-midi, qu'on lui remit hier la lettre de Miss Howe ; heure à laquelle le messager revint demander une réponse. Elle le reçut dans la salle à manger, malgré l'état de foiblesse où elle étoit ; elle auroit voulu écrire quelques lignes de réponse à Miss Howe, et satisfaire le désir de son amie ; mais n'étant pas en état de tenir une plume, elle a chargé le messager de lui dire, qu'elle espéroit se trouver assez bien pour lui écrire une longue lettre par la poste du lendemain, et que pour le moment il pouvoit partir.

Samedi, à 6 heures du soir.

Je suis retourné la voir, et je l'ai trouvée écrivant à Miss Howe. Elle m'a fait un fort triste compliment, en me

disant qu'elle ne me montroit pas la lettre de Miss Howe, parce que je ne tarderois pas à l'avoir avec tous ses papiers à ma disposition.

Elle m'a seulement appris que Miss Howe avoit eu la prudence d'éclairer et de prévenir le colonel Morden sur bien des choses qui auroient pu occasionner du louche et de la mésintelligence entre lui et moi ; et que de même, pour l'amour de la paix, elle avoit adouci quelques-unes de vos actions, en leur donnant une interprétation plus favorable qu'elles ne le méritoient.

Elle a ajouté que son cousin Morden défendoit avec chaleur sa cause auprès de ses parens ; et une bonne nouvelle que contenoit la lettre de Miss Howe : c'est que son père abandonnoit certains points, qui appartenant à elle de droit, rendroient ma fonction d'exécuteur testamentaire plus facile dans quelques articles qui, sans cela, auroient pu me donner quelque embarras.

Elle avoua qu'elle avoit été obligée d'interrompre sa lettre, tant elle s'étoit trouvée foible.

Will dit qu'il sera chez vous ce soir. — J'enverrai demain dans la matinée, savoir de ses nouvelles ; et si son état n'est pas plus fâcheux, je monterai à cheval, pour aller à Edgware, et je reviendrai dans l'après-dîner. (h)

LETTRE CDLV.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mardi au soir, 29 Août.

ENFIN, ma très-hère amie, nous voilà de retour; et j'avois le projet de passer par Londres, pour vous embrasser; mais un accident..... Ma mère est tombée malade. Hélas, ma chère, elle est fort mal! — Et vous, qui êtes très-mal aussi, — je le vois bien par votre lettre du 25. — Que deviendrois-je, si j'avois le malheur de perdre deux si chères et si tendres amies! Une fièvre des plus violentes a hier saisi ma mère en chemin. — L'accès a redoublé à notre arrivée, et les médecins paroissent inquiets de sa situation.

(¶) Si elle alloit mourir, comme toutes mes vivacités avec elle reviendroient me tourmenter! — Ah! pourquoi, pourquoi faut-il que je lui aie jamais fait aucune peine? Elle dit qu'elle n'a trouvé en moi que respect et obéissance! Elle oublie généreusement toutes mes fautes, et ne se souvient plus que des complaisances que j'ai eu le bonheur d'avoir pour elle. Et c'est-là ce qui me déchire le cœur. (☞)

Je vois, je vois, ma chère, que vous n'êtes pas mieux qu'elle, et je ne puis souffrir cette idée. Faites un effort, ma chère Clarisse ; faites un effort pour l'amour de moi, s'il peut dépendre de vous, et ne tardez pas à me marquer que vous êtes mieux. Que le porteur m'apporte une ligne. Ah ! qu'il ne revienne pas sans une ligne de vous. Si je vous perds, amie plus chère que n'auroit jamais pu l'être une sœur, et si je perds ma mère, je me défierai de moi pour guide, et je renoncerai pour jamais au mariage.

(¶) Eh ! pourquoi me marier? Flatteurs, rampans dans la soumission, dans la bassesse, tandis qu'ils nous font la cour ! O, ma chère, les hommes sont aujourd'hui une race de vils reptiles quand ils sont amans, et des tyrans féroces quand ils sont mariés. Voyez dans ce Lovelace, tout ce qu'on peut désirer de grâces dans la figure, d'avantages du côté de la naissance et de la fortune ; mais dans le cœur, un vrai démon. — Voyez dans Hickman. — En vérité, ma chère, je ne saurois dire ce que les gens peuvent voir dans cet Hickman, pour être toujours à me prêcher en sa faveur. Et doit-on s'attendre que moi, qui ai eu tant de peine à souffrir un maître dans une mère, j'en accepte un dans un mari ? et dans un homme encore qui n'a pas

plus d'esprit, ni plus de sens que moi : lui être mon mentor ! Sans doute, il voudra l'être, je le crois ; mais par l'insolence de sa volonté plus que par la supériorité de ses lumières. Il est inutile d'y songer. Je ne puis me résoudre à devenir la femme d'aucun des hommes que je connois, à présent ; et si je vous en parle, c'est parce que je prévois, à la vue du danger où est ma mère, que vous me presserez de me jeter au plus vîte sous un autre genre de protection, si j'avois le malheur d'être privée de la sienne. (b) Mais laissons-là ces idées et tout autre sujet aussi : car je suis obligée de me rendre auprès du lit de ma mère qui ne peut être un moment sans me voir.

Mercredi, 30 Août.

Grâce au ciel, ma mère est beaucoup mieux ! Elle a passé une fort bonne nuit. La fiévre a cédé aux remèdes. Je reprends la plume avec un esprit plus tranquille et plus libre, dans l'espérance qu'il vous est arrivé aussi quelque changement favorable. Si cette faveur est accordée à mes prières, il est encore du bonheur pour moi.

Je vous écris avec d'autant plus d'ardeur, que j'ai l'occasion de traiter un sujet qui vous intéresse beaucoup. Votre cousin, ma chère, m'est venu voir ce

matin. Il m'a parlé d'une entrevue qu'il eut lundi avec. M. Lovelace au château de M..... Il m'a fait mille questions sur vous et sur votre monstre.

Il dépendoit de moi, de faire naître entr'eux de belles scènes. Mais faisant réflexion que M. Morden est d'un caractère ardent, et que ce seroit mettre le comble à vos chagrins, que de l'exposer à quelque malheur de la part d'un homme dont l'adresse est si connue dans les armes, je n'ai pas représenté les choses sous leur plus mauvaise face. Cependant, comme je ne pouvois mentir en faveur du misérable, vous pouvez juger que j'en ai dit assez pour le maudire.

Malgré la considération où le colonel Morden a toujours été dans votre famille, je ne me suis pas apperçue qu'il ait eu le crédit d'amener les esprits aux moindres termes de réconciliation. Quelles peuvent être leurs vues ? Mais j'apprends que votre frère est revenu d'Ecosse. Aussi *l'honneur de la maison*, la *réputation de la famille*, est le cri commun.

Le Colonel est de fort mauvaise humeur contr'eux tous. Cependant il ne paroît pas qu'il ait vu jusqu'à présent votre brutal de frère. Je lui ai dit que vous étiez fort-mal, et je lui ai communiqué une partie de votre dernière lettre. Il vous admire. Il maudit Lovelace. Il s'emporte

contre toute votre famille. Il déclare qu'ils sont tous indignes de vous.

Je n'ai pu refuser à ses instances, de lui laissser prendre copie des endroits de votre lettre, que j'avois cru lui pouvoir lire, et surtout de la triste conclusion qui la termine. (*) Il assure qu'aucun de vos proches ne vous croit si mal, et ne voudra se le persuader. Ils vous aiment tous, dit-il, et tendrement. — S'il est vrai qu'ils vous aiment, leur dureté sera pour eux, dans la triste supposition que vous me faites envisager, le sujet d'un remords éternel ; mais il semble qu'à présent ces barbares veulent vous voir souffrir *jusqu'aux portes de la mort.*

Votre cousin m'a fait diverses questions sur M. Belford ; et lorsqu'il a su les motifs de votre liaison avec ce galant homme, et son désintéressement dans tous les services qu'il vous a rendus, il n'a pu retenir sa colère contre ce pédant et entremetteur de Brand, qui avoit formé d'injurieux soupçons sur ses visites ; (¶) et qui est heureux de porter sa robe : car il feroit, je crois, une assez pauvre figure, s'il se trouvoit pressé entre votre cousin et Lovelace. (‖) Son inquiétude étoit si vive pour vous, que jeudi 24, il chargea un homme (†) de

(*) Voyez Lettre CDXXXVI.

(†) Voyez Lettre CDXXVI.

confiance, un Monsieur Alston, gentilhomme vivant sur ses terres, d'aller s'informer de votre situation, de votre conduite et de vos sociétés. Cet honnête homme lui fit à son retour une triste peinture de votre santé, et il ajouta que vous aviez été réduite à de grands embarras pour vous soutenir; mais comme cette réponse venoit de votre hôtesse, et qu'elle étoit mêlée de quelles réfléxions un peu amères, quoique justes, sur la cruauté de vos proches, ils n'y ont pas ajouté beaucoup de foi. Je me flatte moi-même qu'elle ne peut être vraie; car il est impossible que vous fassiez assez d'injustice à mon amitié pour demeurer exposée à quelques besoins faute d'argent. Je crois que je ne vous le pardonnerois de ma vie.

En qualité d'un de vos curateurs, le Colonel est résolu de vous mettre en possession de votre terre. Il s'est fait remettre, par le même droit, le produit de vos revenus depuis la mort de votre grand-père; ce qui monte à des sommes considérables, qu'il se propose de vous porter lui-même. Mais quelques mots échappés, me font juger que vous avez trompé la petitesse d'esprit de certaines gens, en vous dispensant de leur demander du secours, puisqu'ils étoient déterminés à vous laisser dans l'embarras et la détresse. Leur caractère se sou-

tient ! — Je puis, je crois, faire cette réflexion sans offense.

M. Morden s'imagine, que pour préliminaire de réconciliation, leur dessein est de vous engager à faire un testament par lequel vous disposerez de cette terre suivant leurs intentions. Mais il proteste qu'il ne quittera point l'Angleterre, sans avoir obligé tout le monde à vous rendre justice ; et qu'il saura bien empêcher qu'amis ou ennemis ne vous en imposent. *Parens* ou *ennemis*, devoit-il dire ; car les amis n'en imposent point à leurs amis. Ainsi, ma chère, il faudra acheter votre paix, si quelques personnes réussissent dans leurs vues. Votre cousin, (ce n'est pas moi, ma chère, quoique telle ait toujours été mon opinion,) (*) dit que votre famille est trop riche pour être humble, raisonnable ou modérée ; que pour lui qui jouit d'une fortune indépendante, il songe à vous la laisser toute entière. Si ce lâche Lovelace avoit consulté du moins l'intérêt de la sienne, quels avantages n'auroit-il pas trouvés avec vous, quand votre mariage vous auroit privée de votre part à la succession paternelle ?

Je suis obligée de m'interrompre ici ; mais comme j'ai beaucoup de choses à vous écrire, et que ma mère va mieux,

(*) Voyez Lettre X.

je reprendrai ce sujet dans une autre lettre, et je vous enverrai toutes les deux à-la-fois. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis et serai toujours,

Votre affectionnée

ANNE HOWE.

LETTRE CDLVI.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, 31 Août.

(¶) LE Colonel s'avisa de dire à l'honneur de la générosité de Lovelace, qu'il faisoit ce que devoit faire un homme d'honneur, qu'il prenoit sur lui tout le blâme de la démarche précipitée que vous aviez hasardée, et qu'il vous déchargeoit de toutes les suites qu'elle a pu avoir; parce que, disoit-il, l'aimant comme vous faisiez, et étant en son pouvoir, il devoit nécessairement avoir eu des avantages qu'il n'auroit pas eus si vous étiez restée chez votre père ou chez quelque autre parent.

Admirable générosité, répondis-je, (quand cela seroit, comme il lui plaisoit de le supposer,) dans tous ces in-

solens censeurs de notre sexe, depuis le pire jusqu'au meilleur d'entr'eux ! de prétendre *laver* des réputations qui n'ont jamais eu d'autre tache que le malheur de tomber dans leur impure et vile connoissance. Mais dans votre cas, je lui garantis qu'il ne falloit que la plus exacte vérité, pour démontrer que Lovelace étoit le plus noir des infâmes, et vous la plus pure des femmes innocentes et vertueuses.

Il saisit ce témoignage ; et il jura que s'il venoit à découvrir dans cette affaire quelque action noire, quelque barbarie extraordinaire, comme le faisoit violemment présumer une de vos lettres que vous aviez écrite à vos parens, et qu'on lui avoit fait voir ; c'est-à-dire, ma chère, s'il vient à s'y trouver quelque crime pire que le parjure, la violation des sermens, et l'abus d'une généreuse confiance, (méchant sexe !) il vengeroit sa cousine de la manière la plus sanglante. Je lui représentai fortement vos alarmes de ce côté, et que vous m'aviez exposées dans votre dernière lettre ; mais il m'a paru homme à prendre dans un sens peu glorieux, ce que je sais moi être la vraie grandeur d'ame ; car il m'a aussitôt cité l'attente où étoient vos parens, qu'avant de leur parler d'aucune réconciliation, vous paroîtriez dans une cour de justice, à la

poursuite de l'infâme...... *Si* vous pouviez le faire avec autant d'avantage et d'honneur pour vous-même, que je le lui faisois entendre.

Et vraiment, si j'avois voulu l'écouter, il auroit eu assez peu de délicatesse, pour descendre devant moi dans les détails et la nature des preuves du crime, sur lequel ils vouloient qu'on poursuivît Lovelace. Et voilà pourtant un homme poli par les voyages et la connoissance du monde et des livres ! Sur ma parole, ma chère, accoutumée comme je le suis à la conversation la plus délicate depuis que j'ai l'avantage de vous connoître, je ne puis m'empêcher de mépriser ce sexe grossier, depuis le premier gentilhomme jusqu'au dernier paysan. Tout considéré, je trouve que M. Morden a une fort mince opinion de la vertu des femmes dans les cas particuliers; et c'est une raison pour moi, de le coucher, quoique votre favori, dans la classe de ceux qui ne sont pas faits pour *jeter la première pierre.*

Je n'ai jamais connu d'homme qui, avec une fort mince opinion de la vertu de notre sexe en général, méritât qu'on en eût une bonne de ses mœurs et de ses principes. Car, si d'après la différence de tempérament ou d'éducation, on ne trouvoit pas dans notre sexe la modestie, la chasteté et une piété éclairée,

rée,

rée, je croirois que ce seroit un signe en nous d'une nature plus vicieuse et plus corrompue.

Il m'a laissé entrevoir, d'après l'idée de vos parens à la vérité, qu'il croyoit impossible qu'il n'y eût un peu de *volonté* là où se trouve beaucoup *d'amour*.

De pareilles réflexions suffisent bien pour engager une femme, qui a à cœur son honneur et celui de son sexe, à regarder autour d'elle, et à bien considérer à quoi elle s'expose, en commençant une liaison un peu intime avec ces misérables : car, n'est-il pas évident, que quand une fois elle se jette sous la dépendance d'un homme, et qu'elle quitte pour lui ses parens ou ses gardiens, tout le monde lui saura peu de gré de sauver sa vertu du naufrage, et sera persuadé qu'elle le doit plus à son heureuse étoile qu'à sa sagesse; et son séducteur fût-il le dernier des infâmes pour elle, il faut qu'elle prenne pour son compte une part dans ses criminelles bassesses.

Je parle ici des cas généraux. Vous, ma chère, vous êtes exceptée. Votre histoire, comme je l'ai dit jusqu'à présent, servira à-la-fois d'avertissement et d'exemple : (*) car, qui n'en conclura pas que si une personne de votre for-

(*) Voyez Lettre CLXXVII.

tune, de votre réputation et de votre mérite n'a pu échapper à sa ruine, après s'être une fois livrée au pouvoir de son loup cervier ; à quoi doit donc s'attendre une créature étourdie, sans principes et aveuglée par sa folie ?

Tous les hommes, dira-t-on, ne sont pas des *Lovelaces*. — Cela est vrai ; mais aussi toutes les femmes ne sont pas des *Clarisses* ; et quand cela seroit, cet exemple n'en seroit pas moins d'une utilité universelle. (☞)

J'ai préparé le Colonel à la résolution où vous êtes, de nommer M. Belford pour un office, dont nous espérons encore que l'exécution sera long-temps différée. Il en a paru d'abord extrêmement surpris ; mais, après avoir entendu les raisons auxquelles je me suis rendue, il a seulement observé qu'une disposition de cette nature, si elle avoit lieu, déplairoit beaucoup à votre famille. Il s'est procuré, m'a-t-il dit, une copie de la lettre où Lovelace implore votre bonté, et s'offre à toutes sortes de réparations pour la mériter ; (*) avec la copie de votre réponse. (†) Je vois qu'il souhaite beaucoup votre mariage, comme un remède, dit-il, qui est capable de réparer toutes les brêches.

(*) Voyez Lettre CCCXCVII.
(†) Voyez Lettre CCCXCIX.

(¶) Je ne finirois pas sitôt, et je répondrois à chacun des articles suivans. La persécution de ce cruel qui vous a forcée de quitter votre demeure ; l'étrange *implacabilité* de vos parens, (je suis pressée, et je ne puis en ce moment trouver un autre mot qui vous plaise davantage :.) votre dernière lettre à Lovelace, pour le détourner de son dessein de vous voir ; la conversation *pénitentielle* de votre tante Hervey avec Mde. Norton ; le renouvellement de la proposition de M. Wierley ; les leçons que vous me faites en faveur d'Hickman, si dignes d'approbation, si l'homme en méritoit davantage lui-même ; (mais vraiment, j'ai à me plaindre de lui à chaque instant ; et je suis piquée contre lui depuis deux jours ;) le projet de votre sœur de vous transporter dans les colonies ; et vingt autres sujets. — Mais je suis forcée de rester-là, pour accompagner mes deux cousines Spilsworth, et ma cousine Herbert, qui sont venues nous faire visite à l'occasion de la maladie de ma mère. Je vais donc vous envoyer cette lettre par Rogers ; et si l'espérance où je suis, de voir bientôt ma mère hors de danger, se réalise, je suis résolue de me rendre à Londres, pour vous expliquer tout ce que j'ai dans l'esprit ; et pour vous dire, ma très-chère amie, en mêlant mon ame avec

la vôtre, combien je suis et serai toujours, votre etc.

ANNE HOWE.

P. S. Que Rogers me rapporte une ligne de votre main, je vous en prie ! Je comptois l'envoyer cette après-midi ; mais il ne peut partir que demain de grand matin.

Je ne saurois vous exprimer à quel point vos caractères mal-assurés, et la conclusion de votre lettre m'ont affectée et combien ils m'inquiètent. (‖)

(¶) LETTRE CDLVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Dimanche soir, 3 Septembre.

JE ne suis nullement étonné de l'impatience où votre laquais me dit que vous êtes, de recevoir des nouvelles de moi. J'avois dessein de vous écrire une longue lettre, et j'étois même rentré chez moi dans cette vue ; mais puisque vous êtes si pressé, il faudra vous contenter de quelques lignes.

J'ai été faire ma visite à la chère dame ce matin, avant que de partir pour Edgware. Elle a été si mal hier au soir et

toute la nuit, qu'elle a été obligée de laisser là sa lattre à Miss Howe sans la finir. Elle l'a achevée ce matin de fort bonne heure, et elle venoit de la cacheter quand je suis arrivé. Elle étoit si fatiguée d'écrire, qu'elle m'a dit qu'elle alloit se coucher, dès que je l'aurois quittée, et tâcher de réparer un peu ses forces.

On avoit envoyé chercher M. Goddard hier la nuit, qu'elle avoit été si mal; et n'étant pas en état de sortir de sa chambre à coucher pour le recevoir, il y entra pour la première fois, et apperçut sa *maison*, comme elle l'appelle. Il fut extrêmement choqué et affecté de cet objet; et il gronda fort Mde. Lowick et Mde. Smith, de ne lui avoir pas persuadé d'éloigner de sont lit un pareil spectacle. Comme elles s'excusèrent sur le peu d'ascendant qu'on devoit supposer qu'elles avoient sur une dame qui leur étoit en tout si supérieure, il se rejeta amèrement sur les personnes qui, ayant naturellement plus d'autorité sur elle, la laissoient se repaître d'une fantaisie, c'est le nom qu'il lui donna, aussi lugubre et aussi révoltante.

Il est placé près de la fenêtre comme un clavecin; quoique couvert d'un tapis qui pend jusqu'à terre. Lorsque Miss Harlowe est si mal, qu'elle ne peut aller jusqu'à son cabinet, elle lit, elle écrit

dessus, comme d'autres feroient sur un pupitre ou sur une table. Mais si ce n'est qu'elle a été si mal la nuit dernière, elle ne permet plus à personne d'entrer dans cette chambre.

Je suis allé à Edgware, et le soir à mon retour j'ai été la voir. On venoit de lui apporter dans le moment une lettre de Mde. Norton; une fort longue lettre, à ce qu'il m'a paru à la grosseur du paquet; mais elle ne l'avoit pas ouverte; elle dit que comme elle se trouvoit assez calme et tranquille, elle appréhendoit d'en voir le contenu qui pourroit la troubler; ne s'attendant plus à recevoir aucune nouvelle qui pût lui faire aucun bien, ni lui donner aucun plaisir des chers et inflexibles voisins de cette digne femme; ce fut sa phrase. La voyant si mal et si foible, je me retirai; et elle ne me pria pas de rester comme elle fait quelquefois, lorsque je vais pour sortir.

En descendant, Mde. Smith me fit entendre qu'elle avoit destiné cette soirée à quelques offices, qui devoient épargner de la peine, disoit-elle, après son décès. Et qu'elle avoit prescrit ses volontés à sa garde et aux deux femmes, sur ce qu'elle vouloit qu'on fît quand elle seroit morte. J'imagine que ces ordres étoient d'un genre bien délicat et bien

touchant ; mais Madame Smith n'entra pas dans les détails.

Le Docteur l'avoit vue avec M. Goddard ; ils se réunirent tous deux pour la presser avec instance d'écarter de sa vue cette funèbre *maison*. Mais elle les assura que cette vue lui faisoit plaisir et la fortifioit. Et puisque c'étoit un préparatif indispensable, elle s'étonnoit qu'ils parussent si surpris de le voir fait, lorsqu'elle n'avoit autour d'elle personne de sa famille, ni aucune ancienne connoissance sur qui elle pût se reposer de ce soin, et de celui de remplir avec exactitude ces petites *cérémonies* ; c'est le nom qu'elle leur donna.

Le Docteur dit à Mde. Smith, qu'il pensoit qu'elle pourroit vivre encore assez pour donner le temps d'informer de son état quelques-uns de ses parens, et qu'ils eussent celui de venir la voir ; mais que c'étoit tout ce qu'on pouvoit espérer de plus ; et puisqu'il ne voyoit pas qu'elle eût la certitude de voir son cousin Morden, (marque certaine que sa famille persistoit dans son inflexibilité ,) il alloit rentrer chez lui et écrire à son père, qu'il le prît comme il voudroit.

Elle avoit employé une grande partie de la journée dans les plus ferventes dévotions , et demain matin elle doit avoir avec elle le même ministre qui est

venu souvent la voir ; c'est de ses mains qu'elle doit recevoir le sacrement.

Tu vois, Lovelace, que tout se prépare, que tout sera prêt. Je dois me rendre auprès d'elle demain dans l'après-dîner, pour quelques instructions relatives à l'office que je dois remplir pour elle. — Je finis, pour céder à ton impatience, laissant de côté les détails d'une conversation bien intéressante en-tr'elle et Mde. Lowick, dont la dernière m'a fait part, et le récit d'un autre entretien entre elle et le Docteur et M. Goddard, que je me proposois ce soir de te communiquer ; il n'y a rien de plus touchant !

Je suis chargé d'envoyer Henri demain dès le jour, porter sa lettre à Miss Howe ; offre dont elle m'a su bien bon gré, dans l'extrême désir qu'elle a de diminuer les allarmes de sa jeune amie, qui n'a pas reçu de ses nouvelles par la poste de samedi dernier ; et cependant, si elle lui écrit la vérité, comment peut-elle espérer d'adoucir ses allarmes ! (b)

❧

(¶) LETTRE CDLVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi, 2 Septembre.

JE vous écris, ma chère Miss Howe, quoique je sois toujours fort mal. Mais au moment où votre messager est revenu, il m'étoit impossible de tracer une ligne ; je n'avois pas la force de tenir ma plume.

La maladie de votre mère, que m'annonçoit le commencement de votre lettre, m'a causé une peine extrême pour vous ; jusqu'à ce que j'aie lu ensuite qu'elle étoit mieux. Vous m'avez montré la douleur qu'on devoit attendre d'une fille aussi sensible. Puissiez-vous être toutes deux heureuses l'une par l'autre, pendant une longue chaîne d'années ! Je ne doute point que cette fâcheuse et soudaine maladie, par la disposition où elle a mis votre ame, et par l'appréhension que vous avez eue de perdre une si tendre mère, ne contribue au bonheur que je vous souhaite. Car, hélas ! ma chère, nous savons rarement sentir et apprécier les biens, tant que

nous en jouissons ; nous ne sentons leur prix qu'au moment où nous sommes en danger de les perdre, ou après que nous les avons perdus ; et alors que ne donnerions-nous pas pour en recouvrer la possession ?

Quelle est ma surprise ! Et qu'est-il donc encore arrivé entre M. Hickman et vous ? Sans rien savoir, j'ose dire d'avance que votre différend vient de quelques-uns de vos jolis caprices, de quelque avantage assez peu généreux que vous aurez pris des complaisances assidues de M. Hickman. Ne voulez-vous donc jamais, ma chère, donner tout le poids que vous et tout notre sexe doivent donner aux qualités solides, à la sagesse d'une conduite régulière, aux bonnes mœurs d'un amant ! Faudra-t-il que les plus audacieux de ce sexe, les esprits les plus présomptueux, soient toujours les mieux traités de nous, aussi bien des femmes les plus vertueuses et les plus sages, que des plus folles et des plus indiscrètes ?

Mes chers parens ne savent pas que j'ai été, il n'y a qu'un moment, à deux doigts de la mort.

Le pauvre M. Brand ! il n'avoit que de bonnes intentions, je le crois. Je tremble qu'on ne lui en veuille cruellement, tandis qu'il s'imaginoit avoir trouvé le meilleur moyen d'obliger. Mais

quand même il n'eût pas été aussi crédule, et d'un zèle si étourdi et si mal entendu ; quand il auroit fait de moi un rapport plus favorable, (et pourquoi ne dirois-je pas plus juste ?) les choses n'en seroient pas moins entièrement ce qu'elles sont.

Il faut que je quitte ma plume. Je suis très-mal. J'espère me trouver mieux dans quelques momens. Cette écriture tremblante et informe me trahiroit, quand je voudrois entreprendre de vous cacher ce que l'événement doit bientôt....



Je reprends ma plume d'une main tremblante. Excusez l'irrégularité de ces caractères. Il faut bien que....

Je n'ai point manqué d'argent. Ne vous courroucez donc pas pour une aussi misérable bagatelle que quelques pièces d'argent. Cependant je suis bien aise de ce que vous me donnez lieu d'espérer que mes parens céderont le produit de la terre de mon grand-père depuis qu'elle est dans leurs mains. Car sachant que ce sont mes droits, et qu'ils ne peuvent jamais en avoir besoin, j'ai déjà disposé d'une grande partie de cette somme, dans la seule espérance que j'avois qu'ils pourroient consentir à l'abandonner à ma

dernière prière. A présent, que je vais me croire riche dans cette dernière scène de ma vie ! Mais je n'en avois eu aucun besoin auparavant : non, aucun ; car peut-on être dans le besoin quand on possède plusieurs superfluités ?

Ne vous affligez pas, ma chère amie, si je me dis être à la dernière scène de ma vie : car qu'est-ce que cette longue vie, que nous désirons tant en pleine santé ? Qu'est-elle qu'une vie toujours pleine d'allarmes, à mesure que nous avançons, quelquefois pour nos amis, plus souvent pour nous-mêmes ? Et à la fin, lorsque nous sommes arrivés à ce grand âge, auquel nous aspirons, après avoir vu se succéder perte sur perte, et disgrace sur disgrace, nous nous voyons, pour ainsi dire, dépossédés de tous ceux que nous aimions ; et nous nous trouvons nous-mêmes, comme de pauvres créatures isolées dans un désert, exposées à l'indifférence, aux mépris d'une jeunesse pétulante qui nous pousse, et qui a besoin de nous chasser du théâtre du monde, pour posséder à son tour ce que nous avons. Et pour comble de misère, nous sentons nos infirmités croître tous les jours, et il y en a assez d'elles seules, pour nous faire de la vie que nous désirons tant prolonger, la plus douloureuse de toutes les maladies. Ne vous souvenez-vous point de ces vers d'Ho-

ward, que vous me lisiez un jour sous mon berceau de lierre ? (*)

Dans la disposition que j'ai faite de ce qui m'appartient, j'ai tâché de régler chaque article de la meilleure et de la plus juste manière que j'ai pu, me mettant à la place de mes proches, et réglant les objets importans, comme s'il n'y avoit jamais eu la moindre mésintelligence entre ma famille et moi.

J'espère qu'ils ne feront pas grande attention à quelques legs accordés au besoin et dûs par ma gratitude ; quand ils y attacheroient de l'importance ; ce qui est fait est fait, et je ne peux y rien changer. Mais je dois répéter que j'espère,

(*) « C'est du sein de la mort que nous nous » sommes levés à la vie. C'est la même chose, » de repasser par le chemin de la vie au néant » d'où nous sommes venus. Nous voyons avec » honte nos passions triompher, tandis que la » raison, la vérité et la vertu ne peuvent rien. » L'honneur, ce vain nom ! peut affronter la » mort. L'amour méprisé finit dans ses bras » comme dans un heureux asyle. Le chagrin d'un » œil languissant l'implore. L'espérance triomphe » de l'idée de la mort : et l'obscur destin amuse » les insensés, et flatte les infortunés. Nous craignons de perdre ce qu'un peu de temps doit » dévorer, jusqu'à ce que la vie elle-même devienne de tous les maux le plus grand. Demander » plus de jours, c'est demander une plus longue » décrépitude ; c'est demander comme une grâce » d'être long-temps à mourir. »

oui, j'espère que j'aurai satisfait tout le monde. Je ne voudrois pas en aucune manière, qu'on pût croire que dans mes dernières dispositions il y eût quelque article contraire aux sentimens d'une fille, d'une sœur, et même d'une parente, qui fût entré dans une ame aussi véritablement exempte, que j'ose m'en flatter, de tout ressentiment, et qui est toute pleine de reconnoissance et de bénédiction pour tous les biens que j'ai reçus, quoique je n'aie pas reçu tous ceux que mon cœur désiroit. Quand ce seroit une dureté de m'en avoir refusé davantage, que seroit-ce qu'une souffrance d'une demi-année, mise en balance contre toute l'indulgence et toutes les bontés d'un espace de dix-huit ans et demi; les plus tendres, les plus multipliées qu'on ait jamais montrées pour une fille?

Vous me dites que mon cousin croit que je n'ai pas assez veillé sur moi, et que j'ai donné quelque avantage dont on a profité pour me surprendre. Non, ma chère, je n'ai point été surprise. Non, je n'ai jamais donné aucun avantage. J'espère qu'il viendra un jour où l'on en sera convaincu, si on me rend la justice que me garantit M. Belford.

J'aime à croire que mon cousin n'a pas réellement pris avec vous les libertés dont vous paroissez l'accuser, par

une observation que vous faites, et qui en général est assez juste. Car, il est triste de penser que la plupart des hommes passent si légèrement condamnation sur des crimes qu'ils regardent avec raison comme impardonnables dans leurs plus intimes relations de notre sexe. Et que cependant ils ne peuvent commettre, sans faire à d'autres familles un outrage qu'ils se croient obligés de venger par la mort, lorsqu'il est fait à leur parenté.

Mais nous autres femmes, nous ne méritons que trop souvent le blâme sur ce point. Les plus vertueuses de nous prennent rarement la vertu pour règle de l'approbation qu'ils donnent à l'autre sexe; ensorte qu'un homme peut se glorifier de ce genre de méchanceté, sans qu'elle soit un motif pour le rejeter, même aux yeux des femmes d'une vertu irréprochable. Delà vient qu'un libertin se croit rarement intéressé même à sauver les apparences; et que ne souffrons-nous pas dans leur opinion sur cet article; et combien n'ai-je pas à répondre moi-même plus qu'aucune autre sur ce reproche ?

Puisse mon histoire servir d'avertissement à tout mon sexe, et lui faire voir combien il a de penchant à préférer un libertin à un homme plein des principes du véritable honneur ! avec quelle facilité il se laisse égarer avec les inten-

tions les plus pures, par la spécieuse mais folle espérance de dompter des habitudes enracinées, et pour ainsi dire, de changer la nature ! Espoir d'autant plus insensé, qu'une expérience constante peut nous convaincre que dans les mariages, même passablement heureux, il y en a à peine un sur dix où la femme conserve dans le cœur du mari la place qu'elle avoit dans le cœur de l'amant. Quelle influence peut-elle donc espérer d'avoir sur les mœurs d'un libertin déclaré, qui ne se marie peut-être que par pure convenance, qui méprise le lien, et qu'il est trop probable que rien ne pourra corriger et retirer du vice, que la dernière vieillesse, ou la maladie, ou les infirmités qui suivent inévitablement une jeunesse débauchée.

Dimanche matin, 3 Sept. à 6 heures.

J'en étois-là lorsque j'ai été forcée de quitter ma plume. Je me suis sentie si mal, et ma foiblesse augmenter si fort, que si j'eusse voulu la reprendre pour finir ici ma lettre, je n'aurois pu tracer que des caractères si tremblans, si troublés, que vous en auriez conçu plus d'allarmes que ne peut vous en donner le délai d'un jour. J'ai donc différé, afin de voir ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de moi. Aujourd'hui, après une meilleure nuit que je ne l'es-

pérois, je me trouve bien, l'esprit calme et les idées nettes; et j'espère vous le prouver en continuant ma lettre, que je vais écrire de façon à ne pas vous laisser appercevoir que j'ai été forcée de l'interrompre.

Je suis charmée que vous ayez si prudemment songé à donner à mon cousin des impressions favorables sur le compte de M. Belford; sans cela il auroit pu arriver quelque différend entre eux; car malgré mon espérance, que M. Belford est déjà changé, et qu'il viendra un temps où il sera exemplairement réformé; cependant c'est un de ces caractères hautains, et accoutumé à ressentir vivement des affronts imaginaires qui s'adressoient à sa personne, lorsqu'il n'étoit pas, je crois, fort soigneux d'éviter de faire à autrui des outrages réels. Les hommes de cette trempe agissent comme si tout le monde étoit fait pour tout souffrir d'eux, et eux rien de personne.

Vous me dites que M. Lovelace a jugé à propos de confier à mon cousin la copie de sa lettre de repentir, et de la réponse que j'y ait faite, en le rejetant, lui et sa requête. M. Belford m'apprend de plus, combien M. Lovelace est chagrin de sa propre bassesse, et avec quelle ingénuité il s'est accusé devant mon cousin. Cela prouve que le vrai courage est élevé bien au-dessus d'une action vile;

et que rien n'humilie et n'avilit tant l'esprit humain, que le reproche intérieur d'avoir volontairement outragé nos semblables. Que d'humiliations abjectes il y a dans les soumissions où nous contraint une bassesse volontaire et réfléchie ! Que ce misérable ait pu me traiter comme il a fait, et qu'il puisse ensuite ramper et s'avilir si bas devant moi, pour solliciter le pardon de crimes si volontaires, si noirs et si prémédités ! Comme mon ame l'a méprisé pour sa petitesse dans une certaine circonstance, dont vous serez quelque jour instruite ! (*) Et l'homme dont on méprise une fois les actions, est bien facile à rejeter, quand le cœur auroit eu pour lui la plus forte prévention.

Cependant je suis bien aise que cet esprit violent puisse ramper si bas, que semblable au serpent venimeux, il puisse se replier sur lui-même, et cacher sa tête dans les cercles de ses anneaux; cet abaissement, cette rampante souplesse me donnent l'espérance qu'il n'arrivera point de malheur.

Toutes mes craintes sont les suites qui pourroient arriver quand je ne serai plus; je tremble qu'alors mon cousin,

(*) Elle fait allusion à la seconde violence qu'il méditoit. (Voyez lettre CCLXXXI) et à ses lettres suivantes, où il sollicite son pardon.

ou quelque autre de ma famille n'entreprenne de me venger, et ne hasarde à mon sujet une vie plus précieuse.

Si M. Lovelace étoit destiné à subir cette partie de la malédiction de Caen, qui le condamna à être fugitif et errant sur la terre, je veux dire, s'il ne doit lui arriver rien de pis que d'être obligé de voyager, comme il semble en avoir l'intention, (quoique je ne lui souhaite aucun mal dans ses voyages,) et que je pusse en être sûre; alors je serois tranquille et contente, dans l'idée que mes parens seroient en sûreté et à l'abri de sa science dangereuse. Ah! que je pusse apprendre la nouvelle qu'il est à mille lieues de nous!

Lorsque j'ai commencé cette lettre, je ne comptois pas l'étendre à cette longueur. Mais c'est à vous que j'écris, ma plus chère amie; et vous avez des droits sur cette vigueur d'esprit que vous savez ranimer et soutenir: car cette vigueur n'est plus qu'empruntée, et va m'abandonner du moment que je cesserai de m'entretenir avec vous.

Mais de quelle espérance voulez-vous me flatter, lorsque vous me dites que si la santé de votre mère vous le permet, vous viendrez me voir à la ville? J'espère que la guérison de votre mère sera aussi parfaite que vous le désirez; mais je n'ose pas me promettre une si

grande faveur, un si céleste bonheur, c'est le nom que je veux lui donner. En vérité, je ne sais pas si j'aurois à présent la force d'en soutenir l'émotion.

Il reste une consolation qu'il est en votre pouvoir de me donner : c'est de m'apprendre, et très-promptement si vous voulez m'obliger, que tout est concilié entre vous et M. Hickman; auquel je vois que, malgré votre fierté et toute votre bravoure, vous êtes résolue d'avoir une multitude d'obligations pour sa patience à supporter vos volages humeurs. Songez à cela; ma trop fière et chère amie; et rappelez-vous aussi ce que je vous ai répété souvent, que l'orgueil dans l'homme et dans la femme est un extrême qui manque rarement d'amener tôt ou tard son mortifiant *contraire*.

Puissiez-vous, ma chère Howe, n'éprouver jamais d'autres déplaisirs que ceux que vous vous ferez vous-même! Comme il dépendra toujours de vous de diminuer le nombre de ceux-là, ils doivent être votre punition, si vous vous obstinez à ne pas vouloir le faire. Il n'est point ici-bas de *parfait bonheur*, puisqu'au défaut de maux réels, l'active imagination de l'homme s'en forgeroit elle-même d'imaginaires. Vous me pardonnerez donc ce souhait limité, quelqu'étrange qu'il puisse vous paroître d'a-

bord, jusqu'à plus mûr examen. Car, vous souhaiter l'exemption de toute infélicité, soit dans votre personne, soit hors de vous, ce seroit vous souhaiter ce qui ne peut jamais arriver en ce monde; et ce que peut-être on ne doit même pas désirer; quand il suffiroit du vœu pour en exempter une amie, puisque nous ne sommes pas pour toujours vivre ici.

Nous ne devons pas, en un mot, nous attendre que nos roses seront sans épines; mais ces épines sont utiles et instructives : en piquant le doigt imprudent qui se presse de les cueillir, elles nous inspirent les précautions et la prudence pour l'avenir; et qui ne sait pas que la difficulté et la peine donnent plus de pointe et de vivacité à nos jouissances ? Si nous les obtenons trop facilement, elles nous deviennent bientôt insipides.

Il faut que je finisse.

Que le ciel vous comble à jamais de ses bénédictions, vous et tous ceux que vous aimez et que vous respectez, et qu'il vous récompense dans ce monde et dans l'autre de votre tendresse et de vos bontés pour

Votre obligée et affectionnée,

CLARISSE HARLOWE. (♭) (*)

(*) Ici finit le sixième volume anglais.

(¶) LETTRE CDLIX.

Mde. NORTON à Miss CLARISSE HARLOWE.

En réponse à celle du Jeudi 24 Août.
(Voyez Lettre CDXXXIII.)

SI je ne vous ai pas plutôt écrit, ma chère jeune dame, c'est que depuis la réception de votre dernière lettre, je voulois, avant de vous répondre, parvenir à la communiquer à votre mère, et j'ai fait tous mes efforts pour obtenir d'elle une audience secrète. Mais je fus toute étonnée hier au soir de recevoir une invitation d'aller ce matin déjeûner au château d'Harlowe; et la voiture est venue me chercher de fort bonne heure, honneur que je n'attendois pas.

Quand je suis arrivée, j'ai trouvé qu'il étoit question d'une assemblée de toute votre famille avec le colonel Morden. Votre mère avoit proposé, et tout le monde avoit consenti que j'y fusse présentre. Votre cousin, à ce que j'apprends, avoit eu beaucoup de peines à obtenir cette assemblée; car votre frère avoit toujours adroitement évité toute conversation sur ce sujet fâcheux, disant qu'il

n'étoit point nécessaire d'en parler à M. Morden, qui n'étant qu'un parent plus éloigné qu'eux tous, n'avoit que faire de venir s'établir juge de leur conduite envers leur fille, leur nièce et leur sœur; que d'ailleurs le colonel s'étoit toujours déclaré pour elle, il ajouta, que lui, ne répondoit pas de souffrir patiemment d'être questionné par M. Morden sur ce sujet.

J'espérois que votre mère m'auroit donné l'occasion de lui parler seule, avant que la compagnie se fût rassemblée. Mais elle a paru l'éviter soigneusement, quoique contre son inclination, j'ose en répondre.

Je n'ai été introduite qu'un instant avant l'arrivée de M. Morden. On m'a dit de m'asseoir, et je me suis assise près de la fenêtre.

Lorsque le colonel est arrivé, il a débuté par *renouveler*, c'est son expression, ses sollicitations en votre faveur. Il a exposé devant eux votre repentir, le mauvais état de votre santé, votre vertu malgré la surprise qui vous avoit trahie, et les indignes outrages que vous aviez essuyés. Il leur a lu ensuite une lettre de M. Lovelace, une lettre, en vérité pleine de repentir (*) et votre *noble et belle* réponse, comme il l'ap-

(*) Voyez Lettre CCCXCVII.

pelle avec justice, (*) il a traité comme il devoit le zèle impertinent et les informations de Brand, (dont je savois auparavant qu'il les avoit déjà fait rougir), et leur a fait des représentations fondées sur les perquisitions faites par M. Alston (†) qu'il avoit engagé à aller s'informer lui-même de votre manière de vivre et de ce qu'il falloit penser des visites de ce M. Belford. Ensuite il leur a dit qu'il avoit fait la veille une visite à Miss Howe, et qu'elle lui avoit montré une lettre de vous, (§) dont elle lui avoit permis d'extraire quelques articles, et que cette lettre ainsi que la forme des caractères, annonçoient que vous étiez si mal, qu'il doutoit fort que vous puissiez surmonter la maladie. Et quand il est venu à ce passage où vous dites à Miss Howe : « De quelle utilité peut-il » être maintenant pour moi, que mes » parens me soient redevenus si favora- » bles ? » et où vous désirez pour leur bien plus que pour le vôtre qu'ils voulussent s'adoucir — et ensuite vous dites que vous êtes fort mal — que vous êtes obligée de quitter la plume, — et vous la priez d'excuser votre écriture de travers et mal formée, — Et vous faites,

(*) Voyez Lettre CDI.
(†) Voyez Lettre CDXXVI.
(§) Voyez Lettre CDXXXVI.

pour

pour ainsi dire, votre dernier adieu à Miss Howe : *Adieu, ma chère amie, adieu,* ce sont vos paroles.

O mon enfant, mon enfant ! s'écria votre mère en pleurant et joignant ses deux mains ensemble.

Ma chère dame, dit votre frère, ayez donc la bonté de croire qu'il vous reste d'autres enfans que cette fille ingrate.

Cependant votre sœur a paru affectée.

Votre oncle Harlowe essuyant ses yeux, ô mon cousin, a-t-il dit, si l'on pensoit que la pauvre fille fût réellement si mal. —

Il n'y a point à en douter, dit votre oncle Antonin : cette lettre est écrite à son intime amie. Fasse le ciel qu'elle ne soit pas tout-à-fait perdue pour nous !

Votre oncle Harlowe a souhaité qu'on n'eût pas porté le ressentiment aussi loin.

Je les ai priés au nom de Dieu, les mains jointes et un genou en terre de me permettre de me rendre auprès de vous, m'engageant à leur rendre un fidelle compte de votre état ; mais j'ai été réprimandée par votre frère, ce qui a occasionné quelques paroles piquantes entre lui et M. Morden.

Je crois Monsieur, je crois Madame, a dit votre sœur à son père et à sa mère, que mon cousin feroit bien de ne se pas donner la peine d'en lire davantage ; cela ne fait que vous chagriner et vous inquiéter. Il paroît que ma sœur Clary

est assez mal. Je crois que si l'on permettoit à Mde. Norton d'aller la voir, cela seroit à propos. Malgré l'indignité de sa conduite, si elle est vraiment repentante......

Elle n'acheva pas. Et comme tout le monde gardoit le silence, je me levai une seconde fois, et les conjurai de me permettre de partir. J'ai proposé alors de leur lire un passage ou deux de votre lettre du 24, mais je me suis vue encore gourmandée par votre frère, ce qui a occasionné de nouveau quelques mots des plus aigres entre le colonel et lui.

Votre mère, dans l'espoir de gagner votre inflexible frère et pour faire diversion à la contradiction qui s'échauffoit de plus en plus entre lui et votre cousin, a proposé que le colonel continuât la lecture des passages qu'il avoit copiés de votre lettre.

Il a donc recommencé à lire; à l'endroit où reprenant votre plume vous dites : « J'avois cru vous faire mon der-
» nier adieu » : et le reste de ce passage touchant, où vous êtes obligée de vous interrompre plus d'une fois et ensuite d'aller prendre l'air en chaise à porteurs. Votre frère et votre sœur ont été affectés, et votre frère a eu recours à sa tabatière. Lorsque vous consolez Miss Howe, et que vous lui dites que « vous
» serez heureuse : » si elle l'est, dit-il, elle a si bien fait qu'il n'y aura qu'elle.

Votre sœur vous a nommée, chère enfant, mais à voix basse. Elle a repris aussitôt son insensibilité, et a dit pourtant qu'il étoit impossible de n'être pas touché de vos plaintes pathétiques, — mais que c'étoit-là votre talent.

Alors le colonel est venu à l'endroit où vous dites que l'air vous a fait du bien; à vos vœux pour le bonheur de Miss Howe et de M. Hickman, et au souhait par lequel vous finissez votre lettre : « Puisse la vie, que je prie le ciel » de rendre heureuse pour vous, quand » elle sera à son terme, être aussi calme » dans ses derniers instans, et aussi aisée » à quitter que j'espère qu'elle le sera » pour moi. » Votre mère n'a pu soutenir cette idée; elle s'est retirée dans un coin de la salle, et a soupiré et pleuré. Votre père a été quelques minutes sans pouvoir parler, quoiqu'il parût vouloir dire quelque chose.

Vos oncles étoient aussi très-affectés tous les deux. — Mais votre frère est allé leur parler l'un après l'autre, et a de nouveau prié votre mère de se souvenir qu'elle avoit d'autres enfans : qu'y a-t-il de plus dans tout ce qu'on vient de lire, a-t-il dit, que le résultat du talent qu'on vous connoît pour émouvoir les passions? Et il les a blâmés de vouloir entendre la lecture de phrases contre

lesquelles ils savoient bien que leur indulgence ne pourroit pas tenir.

Ce discours a renflammé M. Morden. Fi ! cousin Harlowe, a-t-il dit, je vois clairement à qui l'on doit s'en prendre, si l'on a secoué toute tendresse et toute affection du sang pour cette douce et malheureuse victime ; de semblables rigueurs ne sont propres qu'à empêcher la vertu de se relever d'une foiblesse.

Votre sœur a allégué l'honneur de la famille, et déclaré qu'on ne devoit jamais pardonner à un enfant qui, méprisant tout avertissant, et malgré ses propres lumières, avoit abandonné comme vous l'avez fait, les plus indulgens et les meilleurs de tous les parens.

Mais Messieurs, et Mesdames, leur ai-je dit en me levant de ma chaise où j'étois assise près de la fenêtre, et leur adressant un humble regard à chacun, si l'on veut me permettre de parler ; ma chère Miss ne demande qu'une bénédiction. Elle ne demande point de rentrer en faveur. Elle est très-mal et elle ne demande qu'une dernière bénédiction.

Allons, allons, ma bonne Norton, (je n'ai pas besoin de vous nommer qui) vous voilà encore avec vos lamentations, — toute bonne femme que vous êtes ; pardonner si facilement un crime, qui fait aussi peu d'honneur à la part que vous avez eue dans son éducation,

qu'il jette de disgrace sur toute sa famille, est une foiblesse qui donneroit lieu de douter de votre propre vertu, si elle étoit bien attaquée.

C'est sans doute par cette logique si charitable, a dit M. Morden, que ma cousine Arabelle s'est laissée persuader. Si d'avoir un cœur incharitable et qui ne pardonne jamais, est une preuve de vertu, vous êtes, M. James Harlowe, le plus vertueux jeune homme qui soit au monde.

J'avois bien prévu ce qui arriveroit, a dit votre frère, avec colère, si je trouvois M. Morden sur mon chemin dans cette affaire. J'aurois bien voulu l'éviter. Mais vous, Monsieur, a-t-il dit à son père, vous n'avez pas voulu me le permettre.

Mais, Monsieur, en se retournant vers le Colonel, en présence de tout autre....

Cousin James, a dit en l'interrompant le Colonel, la considération qui vous arrête, est aussi, ce me semble, celle qui me retient. Je ne suis pas accoutumé à endurer ces défis......... Vous êtes mon cousin, Monsieur, ... et le fils et le neveu de personnes qui me sont chères, et qui sont ma famille..... et il s'est arrêté là.... sommes-nous donc condamnés, a dit votre père, à nous rendre de plus en plus malheureux les uns par les autres, tandis que nous laissons vivre le scélérat

qui doit être l'objet du ressentiment de quiconque s'intéresse ou à l'honneur de la famille ou à cette fille ingrate.

C'est aussi cet homme, a dit votre cousin, que j'allai chercher comme vous le savez, lundi dernier pour l'objet du mien. Mais que pouvois-je dire, le trouvant si disposé à réparer son crime? Et je suis d'avis, comme je l'ai écrit à ma pauvre cousine, que le meilleur parti pour tout le monde, c'est d'accepter ses offres. — Et souffrez que je dise....

Ne me dites rien, a dit votre père en fureur, de ce vil misérable. Je lui porte une haine implacable. J'aimerois mieux voir la rebelle mourir cent fois, s'il étoit possible, que de souffrir qu'elle donnât à ma famille un si indigne allié.

Hé! mais il n'y a pas lieu de croire, mon ami, a dit votre mère qu'elle veuille nous donner un pareil allié. Je crains bien plutôt que la pauvre fille ne diminue, au lieu de l'augmenter, le nombre dont la famille est composée. Si elle est aussi mal qu'on nous dit qu'elle est, envoyons-lui Mde. Norton, c'est le moins que nous puissions faire. Otons-la cependant des mains de ce Belford.

Vos deux oncles ont appuyé cet avis, et surtout la dernière partie.

Votre frère a fait une remarque, bien digne de son mauvais naturel; que c'étoit en effet un bel échantillon de votre

prudence et de votre jugement que de refuser le misérable qui vous a outragée, et les réparations qu'il offroit, pour vous jeter ensuite sous la protection de son ami déclaré.

Mais Arabelle a dit qu'elle craignoit que vous ne laissassiez à cette *impertinente* de Miss Howe, (c'est ainsi qu'elle l'a nommée), tout ce que vous pourriez lui laisser, si vous veniez à mourir.

Ah ! ne supposez pas, Arabelle, ne supposez pas ce malheur..... a dit votre pauvre mère. Je ne puis songer à me séparer de ma Clary. Malgré ses fautes, elle n'est pas moins mon enfant. On n'a point entendu les raisons qu'elle pouvoit donner pour sa conduite...... Je mourrois de chagrin si je venois à la perdre...... Je crois, mon ami, s'adressant à votre père, que c'est à moi plutôt qu'à toute autre, à aller auprès d'elle, si vous m'en donnez la permission. Et Mde. Norton m'accompagnera.

C'étoit là une charmante proposition. Votre père a réfléchi pendant quelques instans. M. Morden a offert de nous escorter. Vos oncles paroissoient l'approuver, mais votre frère a renversé tout. J'espère, Monsieur, a-t-il dit à son père, j'espère, Madame, (à sa mère), que vous ne consentirez pas à regagner une fille coupable par la perte d'un fils irréprochable. Je déclare que si jamais ma

sœur Clary remet le pied sur le seuil de cette porte, moi je n'y rentrerai jamais. A l'instant, Madame, où vous partiriez pour Londres pour pareil objet, je pars pour Edimbourg. J'y fixerai ma résidence, et je tâcherai d'oublier que j'ai des parens en Angleterre, des parens aussi chers à mon cœur que vous l'êtes tous à présent.

Bon Dieu, dit le colonel, qu'elle déclaration! Et supposez, Monsieur, supposez, Madame, se tournant alternativement vers votre père et votre mère, que cela fût, lequel, à votre avis, est préférable de perdre pour jamais une fille comme ma cousine Clary, ou de laisser aller votre fils s'établir à Edimbourg, sur un bien que sa présence ne fera qu'améliorer?

Il est impossible de décrire la conduite emportée de votre frère à ce discours, qui, disoit il, tendoit directement à aliéner de lui l'affection de toute la famille. Et voyant que tous les autres se rangeoient de son parti, l'animosité a été portée si loin que le colonel, les yeux et les mains levés vers le ciel s'est écrié: Grand Dieu, à quels cœurs de roche suis-je apparenté! Cousin Harlowe, en s'adressant à votre père, êtes-vous résolu de n'avoir qu'une seule fille; et vous, Madame, un fils sans entrailles vous fera-t-il oublier que vous êtes mère?

Le colonel s'est détourné d'eux, en tirant son mouchoir, et est resté une

minute sans pouvoir parler ; ses larmes en ont fait couler de tous les yeux, excepté de ceux de votre insensible frère.

Ensuite retournant vers eux, (avec d'autant plus d'indignation qu'il avoit été, ce semble, obligé de montrer de douceur et d'humanité, dont cependant jamais un cœur brave ne devroit rougir ;) je vous laisse tous, a-t-il dit, tous tant que vous êtes, digne compagnie les uns des autres. Jamais il ne m'arrivera d'ouvrir la bouche, pour dire un seul mot à aucun de vous sur ce sujet. Je vais à l'instant faire mon testament, et la chère créature retrouvera en moi, le père, les oncles et le frère qu'elle a perdus. Je vais la déterminer à faire avec moi le voyage de France et d'Italie, et elle ne reviendra que lorsque vous saurez connoître le prix d'une pareille fille.

En disant ces mots, il est sorti brusquement de la salle et allé dans la cour, commander son cheval.

Comme il étoit prêt à le monter, M. Antonin Harlowe est allé à lui, et lui a dit qu'il espéroit le trouver plus de sang froid dans l'après midi (car le colonel avoit logé chez lui depuis son arrivée) qu'alors ils auroient un entretien plus calme et que chacun en attendant, pourroit peser mûrement toutes les considérations. — Mais le colonel irrité : cousin Harlowe, lui a-t-il dit, je tâcherai de

m'acquitter des obligations que je dois à votre politesse, depuis mon retour en Angleterre ; mais après la manière dont j'ai été traité par ce jeune emporté, qui, je le vois, a plus contribué à la ruine de sa sœur que Lovelace lui-même, (et cela avec votre approbation à tous,) je ne remettrai de ma vie le pied dans votre maison ni dans la leur. Je donnerai mes ordres à mes gens pour porter ailleurs les effets que j'ai chez vous, je veux voir ma chère cousine Clary le plutôt que je pourrai, et Dieu vous bénisse tous ! — Dites seulement à votre neveu, si vous voulez, qu'il a besoin qu'on lui apprenne la différence qu'il y a entre le courage et la vaine fureur, et qu'il est heureux pour lui peut-être que je sois son parent ; — quoique je sois fâché qu'il soit le mien.

J'ai été surprise d'entendre votre oncle à son retour, leur répéter ces mots du colonel, à cause des suites qui pouvoient en résulter, quoique j'espère qu'il n'en résultera rien de fâcheux ; cependant cela a été regardé comme une sorte de défi, ce qui a mis tout le monde du parti de votre frère, et Miss Arabelle n'a pas oublié de déclamer contre la faute qui avoit attiré tant de maux.

J'ai pris encore la liberté, mais en tremblant, de demander la permission de vous aller joindre.

Avant que personne eût pu répondre, votre frère m'a dit : je suppose, Mde. Norton, que vous vous regardez comme la maîtresse de vos propres actions. Qu'avez-vous besoin, je vous prie, de notre consentement et d'attendre que nous vous en prions, pour aller où vous voudrez. — S'il m'est permis de dire ma pensée, je crois que vous et ma sœur Clary êtes bien faites pour vivre ensemble ; mais je serois bien aise que vous voulussiez bien ne pas vous troubler la tête de nos affaires de famille, jusqu'à ce qu'on vous prie de vous en méler.

Mais ne savez-vous pas, mon frère, a dit Miss Arabelle, que dans une famille la faute d'un de ses membres la divise toujours en deux parties, et qu'alors les amis ou les connoissances communes, et mêmes les domestiques veulent s'établir les juges du différend ; et voilà un des bienheureux effets de la faute de ma sœur Clary.

Il n'y a point de créature si criminelle, a dit votre père, en me jetant un regard mécontent, qui ne trouve quelque tête assez foible pour la plaindre et épouser sa cause.

Je me suis mise à pleurer. Votre mère a eu la bonté de me prendre par la main et de me dire : venez digne femme, venez avec moi, vous n'avez que trop de raisons d'être affligée de ce qui nous afflige

tous, et vous n'avez pas besoin qu'on ajoute encore à votre chagrin.

Mais, ma chère jeune dame, j'ai été bien plus touchée de ce reproche à cause de vous, qu'à cause de moi-même. Car j'ai été dans la détresse pendant nombre d'années, et je dois conséquemment être accoutumée au dédain et aux rebuffades des riches; mais je me flatte que la patience est écrite aussi lisiblement sur mon front, que l'arrogance l'est sur celui de quelques-uns de ceux qui m'obligent.

Votre mère m'a conduite dans sa chambre, et là nous nous sommes assises et nous avons pleuré l'espace de plusieurs minutes, sans pouvoir nous dire un seul mot; à la fin elle a rompu le silence en demandant s'il étoit bien vrai que vous fussiez aussi mal qu'on le disoit.

Je lui ai répondu affirmativement, en offrant de lui montrer votre dernière lettre; mais elle a refusé de le voir.

J'aurois bien désiré vous procurer une seule ligne de sa main avec sa bénédiction. Je lui ai demandé, quel étoit le but de votre frère et de votre sœur, rien ne pouvoit-il les satisfaire que votre éternelle réprobation? Je lui ai fait sentir combien il vous seroit aisé, si vous n'aviez pas toujours été gouvernée par l'amour du devoir et par le plus humble respect, de vous rendre indépendante, quant à la fortune; mais que tout ce que vous demandiez étoit

une bénédiction. J'ai fait valoir plusieurs autres raisons en votre faveur ; je vais vous répéter en abrégé ses réponses à mes représentations, et vous aurez une idée de toute notre conversation et de l'état actuel des choses.

Elle a dit, « qu'elle étoit bien malheu-
» reuse, que la faute d'un de ses enfans
» lui eût fait perdre le peu d'autorité
» qu'elle avoit eu jadis sur les autres, et
» toute espèce d'influence sur l'esprit de
» M. Harlowe, et de ses frères. Votre père,
» a-t-elle dit, l'avoit priée de le laisser se
» conduire comme il l'entendroit avec
» vous, et de ne faire aucune démarche
» en votre faveur, à son insu et sans
» l'aveu de vos oncles. Elle avouoit cepen-
» nant qu'ils se laissoient trop gouverner
» par votre frère, mais qu'elle savoit qu'en
» temps et lieu, ils donneroient les mains
» à une réconciliation ; qu'ils n'avoient
» point d'autre vue, et que pas un d'eux
» n'avoit cessé de vous aimer.

» Votre frère et votre sœur, il est vrai,
» ne vous verroient pas sans jalousie ren-
» trer en faveur. Mais si M. Morden eût
» pu se modérer dans cette dernière entre-
» vue, et soutenir patiemment la première
» fougue de l'imagination de votre frère,
» qui n'ayant toujours en tête que l'hon-
» neur et l'illustration de la famille, avoit
» porté son ressentiment si loin, qu'il ne
» savoit plus comment revenir sur ses

» pas, la conférence interrompue si brus-
» quement aujourd'hui auroit, selon toute
» apparence, fini plus heureusement. Car
» elle avoit lieu de croire que quelques
» sacrifices de votre part sur l'héritage de
» votre grand-père, et l'engagement de
» votre cousin Morden, appuyé sur des
» motifs convenables, d'être lui-même
» garant de votre soumission, les auroient
» tous adoucis.

» Le rapport envoyé par M. Brand,
» de votre intimité avec l'ami de ce
» méchant homme, avoit produit, a-t-elle
» dit, dans la circonstance des effets bien
» malheureux. Car avant ce funeste rap-
» port, elle avoit deja gagné quelque
» terrain; mais depuis elle n'avoit plus
» ni la hardiesse ni même la volonté d'ou-
» vrir la bouche en votre faveur. Votre
» liaison intime et continueé avec ce M.
» Belford étoit tout-à-fait inexplicable, et
» entièrement inexcusable.

» Ce qui rendoit encore, a-t-elle dit,
» la réconciliation désirée plus difficile,
» c'étoit que reconnoissant vous-même
» que vous aviez été déshonorée, (et il
» n'étoit que trop évident, que si vous
» êtes tombée sous la puissance d'un si
» grand scélérat, la faute en est à vous
» seule) et conséquemment que votre
» disgrace et la leur étoient à leur com-
» ble; cependant vous refusez de pour-
» suivre le misérable, et qu'ensuite le

» pardon et la bénédiction que vous » demandiez, n'étoit sans doute qu'un » préliminaire qui devoit être suivi de » votre mariage avec l'homme qu'ils » haïssent et qui ne les hait pas moins. » Toutes circonstances bien défavorables, » dit-elle, et bien peu propres, elle étoit » obligée d'en convenir, à fonder une » réconciliation.

» Quant à elle, elle avouoit, s'il y » avoit quelque espoir que M. Lovelace » fût capable de réformer sa conduite, » la lettre qu'il vous avoit écrite, et dont » le cousin Morden avoit fait la lecture, » la justice qu'il rendoit à votre caractère » (car elle se flattoit que c'étoit une jus- » tice) en se condamnant lui-même, le » désir de tous ses parens de vous admet- » tre dans leur famille, dont l'honneur » et la fortune ne souffroient aucune » objection, toutes ces considérations » auroient eu du poids auprès d'elle, si » elles pouvoient en avoir sur l'esprit de » votre père et de vos oncles.

» Quand je lui ai parlé de votre maladie, » elle osoit se flatter, a-t-elle répondu, » que ce n'étoit que l'effet de l'abatte- » ment de vos esprits, et d'un désespoir » momentané. Une jeune personne accou- » tumée comme vous à la considération » depuis sa naissance, tombée dans une » si profonde humiliation, devoit être » cruellement affectée. Mais s'ils venoient

» malheureusement à vous perdre, on » verroit alors la scène bien changée. Car » ceux qui maintenant montrent le plus » de ressentiment, seroient les plus déso- » lés. Toutes vos excellentes qualités » reviendroient à leur mémoire et votre » malheureuse erreur seroit totalement » oubliée.

» Elle a désiré que vous voulussiez vous » mettre entièrement sous la protection » de votre cousin Morden, et n'avoir plus » rien de commun avec ce M. Belford ».

Et je voudrois, ma chère Miss Clary, vous exhorter à faire là-dessus les plus sérieuses réflexions, et à examiner si à présent que votre cousin Morden, qui est votre curateur pour les biens de votre grand-père, est arrivé, il ne vous conviendroit pas de renoncer à l'idée de prendre pour votre exécuteur testamentaire l'intime ami de M. Lovelace, d'autant plus que de faire entrer ce gentilhomme dans les affaires de votre famille, supposé le triste événement dont la seule pensée me navre le cœur. Ce seroit, peut-être donner occasion aux suites fâcheuses que vous êtes d'ailleurs si jalouse de prévenir. Et quand vous seriez obligée pour cela, ma chère jeune dame, d'écrire une lettre des plus, à chacun de vos deux oncles pour les informer du danger de votre état.... et leur demander leur avis, et leur offrir de vous y conformer relative-

ment à la disposition de votre bien et de vos effets...... il me semble que je serois bien aise que vous preniez ce parti.

Je sais qu'ils sont dans le dessein de vous envoyer une bonne partie du revenu de cette terre, depuis qu'elle vous appartient, avec l'argent comptant que vous aviez laissé, et cela par votre cousin Morden, dans la crainte que vous n'ayez été obligée de contracter des dettes qui vous mettent dans l'embarras.

Ils paroissent s'attendre que vous prendrez le parti de vivre retirée et dans la maison de votre grand-père, si votre cousin Morden ne vous engage pas à voyager hors du royaume pendant un an ou deux.



Vendredi matin.

Betty me quitte dans l'instant. Elle me dit que votre cousin Morden est si irrité contre eux tous, qu'il a refusé de vivre plus long-temps chez votre oncle Antonin, et qu'il s'est accommodé du premier logement qu'il a trouvé, en attendant qu'il puisse s'en procurer un plus convenable. Ils en sont fort affectés, et ils se repentent de la violence avec laquelle ils en ont agi avec lui, et plus encore, en apprenant qu'il est résolu, comme il le dit, de vous nommer sa lé-

gataire universelle, et l'héritière de toute sa fortune.

O ma chère jeune dame, quelles grandes et belles destinées vous attendent ! Je suis pleinement convaincue que, si Dieu vous conserve la vie et la santé, vous serez incessamment reconciliée avec tout le monde, et que vous verrez encore une longue suite d'heureux jours.

Votre mère ne se soucie pas que je me transporte encore près de vous, parce qu'elle espère que je pourrai bientôt avoir ce plaisir, de l'agrément, et même du désir de tout le monde. Leur réconciliation avec votre cousin Morden, à laquelle ils aspirent fort, renfermera, je n'en doute pas, votre pleine réconcilation avec eux.

Mais si le malheur, que je redoute tant, alloit arriver sans que je fusse auprès de vous ; oh je ne me le pardonnerois jamais. Ayez donc la bonté, ma chère jeune dame, de m'ordonner de partir sur le champ, si vous croyez qu'il y ait quelque danger, et si vous souhaitez ma paix ; et nulle considération ne sera capable de me retenir.

On m'a dit que Miss Howe a obtenu de sa mère la permissïon de vous aller voir, et qu'elle se propose d'aller exprès à Londres la semaine prochaine ; et on présume qu'elle profitera de cette occasion pour acheter ses habits de noces.

La belle-mère de M. Hickman est morte ces jours derniers. Son douaire de 600 livres sterlings par an est revenu à M. Hickman ; et en reconnoissance de ses bons procédés avec elle, elle lui laisse en outre tout son bien, qui fait un objet très-considérable, à l'exception de quelques petits legs, qu'elle a fait à sa propre famille.

Les hommes qui sont vraiment bons, le sont constamment en tout. Et sans cela, ils ne seroient pas *bons* ; et ils ne s'en trouvent jamais plus mal de l'être. Tout le monde convient qu'il fera pour cette jeune et jolie dame un excellent mari, et je suis fâchée que tout le monde ne convienne pas de même, qu'elle fasse pour lui une excellente épouse. Mais je suis persuadée qu'une femme pleine de principes, comme elle, n'auroit pas encouragé ses assiduités, soit qu'elle l'aime actuellement ou non, si elle croyoit ne pouvoir l'aimer jamais, ou si elle lui préféroit quelqu'autre homme.

M. Pocock se charge de vous remettre cette lettre ; mais il craint de ne pouvoir le faire que samedi au soir ou dimanche matin.

Puisse le Tout-Puissant vous protéger et vous bénir ! Je languis du désir de vous voir, — ma chère jeune dame. — Je languis de vous voir et de vous serrer encore une fois contre mon tendre cœur.

Oui, j'ose le dire, vous allez voir d'heureux jours. Prenez donc courage, et que votre ame s'ouvre à l'espérance.

Soit dans ce monde, soit dans l'autre, vous ne pouvez manquer d'être heureuse. Désirez de vivre cependant, ne fût-ce que parce que vous aurez un caractère si propre à faire le bonheur de toute personne qui a celui de vous connoître. Que signifie, après tout, cette éclipse passagère? Vous êtes aussi près de la perfection, suivant tout ce que j'ai ouï dire, qu'une créature peut l'être dans ce monde : c'est là votre gloire!.... Votre vertu sort plus pure et plus *brillante*, je puis le dire, de vos souffrances! Qu'il me tarde d'entendre de votre propre bouche tout le récit de votre malheureuse, mais instructive histoire.

Pour l'amour de Miss Howe, qui aura tant besoin de vous dans son nouvel établissement, pour l'amour de votre cousin Morden, pour l'amour de votre mère, s'il n'en est plus d'autres que je doive citer dans votre famille ; et cependant je puis dire, pour l'amour d'eux tous ; pour l'amour de moi-même, ma très-chère Miss Clary, reprenez votre courage et votre grandeur d'ame accoutumée, et qu'elle vous soutienne contre l'accablement des chagrins. Vous avez ici-bas beaucoup de choses à faire, et je ne connois per-

sonne capable de les faire à votre place si vous nous quittez.

Joignez donc vos prières aux miennes, que Dieu veuille vous conserver pour un monde qui a besoin de vous et de vos exemples ; et quoique vos jours paroissent avoir été comptés, qui sait s'ils ne peuvent pas encore être prolongés comme ceux du bon roi Ezéchias ; faveur que le ciel daigne, si c'est sa sainte volonté, accorder aux prières de votre fidelle,

JUDITH NORTON. (‡)

(¶) LETTRE CDLX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi, 4 Septembre.

ELLE n'a pas voulu lire la lettre de Mde. Norton, qu'après avoir reçu le sacrement, dans la crainte d'y trouver quelque nouvelle qui vînt à troubler le calme heureux qu'elle s'étoit efforcée d'obtenir par cet acte religieux. Après l'avoir rempli, elle étoit si profondément tranquille, dit-elle, qu'elle se croyoit en état de recevoir sans émotion les plus affligeantes nouvelles.

Néanmoins dans cette lecture elle fut obligée de s'interrompre plusieurs fois,

à cause de la foiblesse et des nuages qui lui troubloient la vue ; elle s'en plaignit, si l'on peut appeler *se plaindre* la manière douce et indifférente dont elle le disoit.

Elle fut vivement affectée à plusieurs endroits ; elle pleura plus d'une fois, et soupira souvent. Voici, suivant Madame Lowick, les douces exclamations de sa douleur : *son dur, son cruel frère !* — *Qu'on ne reconnoît guères là une sœur !* — *Pauvre chère femme !* (paroissant parler de Mde. Norton.) — *Son obligeant cousin !* — *O ces esprits inflammables !* et alors revenant plus d'une fois sur elle-même : *Quel funeste écart ! quelle faute a été la mienne ! de combien de maux j'ai été l'occasion !*

Lorsque j'entrai ; j'ai reçu, me dit-elle, une longue lettre, mais qui n'est pas agréable, de ma chère Mde. Norton. Vous l'aurez bientôt dans vos mains. On me conseille de ne pas vous charger de l'office que vous avez eu la bonté d'accepter. Mais vous ne devez pas le trouver mauvais. Mon choix doit leur paroître bizarre ; mais il est trop tard à présent pour le changer, quand j'en aurois la volonté.

Je voudrois bien faire une réponse, continua-t-elle ; mais je n'ai plus la vue distincte, ni la main assez sûre. — Peut-être cependant que ce brouillard, qui

offusque mes yeux, se dissipera bientôt ! — Alors se tournant vers Mde. Lowick : je ne me crois pas encore mourante. — Non je ne suis pas à *l'instant* de mourir, Mde. Lowick : — car je ne sens dans mon corps aucune douleur ; — nul engourdissement, nuls symptômes, je crois, d'une mort prochaine ; et ma respiration, qui avoit coutume d'être si gênée, est actuellement passablement libre. — Ma tête est nette ; mon esprit présent. — Je ne crois pas mourir encore. J'aurai sans doute des momens d'agonie. — La vie, je le crains bien, ne voudra pas me quitter avec cette heureuse et douce tranquillité. — Cependant, combien est grande la bonté du Tout-Puissant, d'accorder à sa pauvre créature une si douce sérénité ! — C'étoit la grâce que mes prières lui demandoient ! Quel encouragement, Mde. Lowick, pour une personne si près de sa dissolution, d'avoir lieu d'espérer que ses prières ont été exaucées !

Mde. Lowick et Mde. Smith, qui étoit aussi présente, étoient toutes deux en larmes ; et je n'avois pas plus qu'elles la force de lui répondre une parole. Cependant elle dit tout cela, et ce qui suit, avec une tranquillité d'ame surprenante, et sans la moindre altération dans ses traits.

Mais, M. Belford, me dit-elle, en donnant encore plus de vivacité à son

air et à son accent, il faut que je cause un peu avec vous, tandis que j'ai la force de parler librement. Ne nous quittez pas, Mde. Lowick; (voyant les deux femmes qui se levoient pour sortir.) — Asseyez-vous, je vous prie, et vous aussi, Mde. Smith. — Dame Shelburne, prenez cette clef, et ouvrez le tiroir d'en haut. Je vais y aller. Elle s'y transporta, les genoux tremblans. — Tenez, M. Belford, voici mon testament; il est signé de trois témoins de la connoissance de M. Smith.

J'ose espérer que mon cousin Morden vous secondera, si vous l'en priez. Mon cousin Morden me continue toujours sa tendre amitié; mais comme je ne l'ai pas vu, je laisse toute la charge sur vous, M. Belford. Cet acte pourroit manquer de quelques formalités; et je crois en effet que toutes n'y sont pas observées; mais il doit y en avoir peu d'omises, parce que je sais presque par cœur le testament de mon grand-père, et que j'en ai souvent entendu répéter le projet. — Tenez, je vais le mettre seul dans ce coin; et elle l'a placé au fond du tiroir. — Ensuite elle a pris un paquet de lettres, enfermées sous une enveloppe, et cachetées de trois cachets de cire noire. J'ai cacheté ce paquet, a-t-elle dit, hier au soir. Vous lirez, Monsieur, sur l'enveloppe ce que vous devez faire

faire des papiers qu'elle contient. Voici la suscription, en l'approchant tout près de sa vue, et se frottant les yeux, *aussitôt que je serai décidée morte, le cachet doit être rompu par M. Belford.* Je le mets ici, Monsieur, en le plaçant à côté du testament. — Ces papiers sont de lettres et copies de lettres, rangées par ordre de dates. Miss Howe en fera l'usage que vous jugerez convenable. Si j'en reçois encore d'autres, ou qu'il en vienne quand je n'y serai plus pour les recevoir, on peut les mettre dans ce tiroir, (en tirant en dehors, et repoussant le tiroir de sa toilette,) on pourra les remettre à M. Belford, de quelque part qu'elles viennent; vous voudrez bien vous en souvenir, Mde. Lowick, et vous, dame Shelburne.

Ici, Monsieur, continua-t-elle, je mets les clefs de mes effets, (en les posant dans le tiroir avec ses papiers,) tout est en ordre, et l'inventaire y est attaché, avec un état de ce dont j'ai disposé; ensorte que personne n'aura de questions à faire à Mde. Smith.

Il sera assez inutile d'ouvrir ou d'examiner les malles qui contiennent mes habits. Mde. Norton les ouvrira, ou chargera quelqu'un de le faire en son nom, en votre présence Mde. Lowick: car je l'ai ainsi réglé dans mon testament. On peut y mettre le sceau dès à

présent. Je n'aurai plus jamais occasion de les ouvrir.

Alors elle ferma le tiroir où étoient ces papiers ; après en avoir ôté son livre de *méditations*, comme elle l'appela, disant qu'elle auroit peut être quelque usage à en faire. Et elle me pria de prendre la clef de ce tiroir, dont elle n'auroit jamais besoin non plus.

Elle fit toutes ces dispositions d'un air si calme et si serein, que nous étions tous également surpris et pénétrés.

Vous pouvez rendre témoignage pour moi, Mde. Smith, et vous le pouvez aussi, Mde. Lowick, si quelqu'un vous interroge sur ma conduite et mes sociétés, que depuis que vous m'avez connue, j'ai été fort régulière ; je n'ai point manqué aux heures, et je n'ai jamais découché de votre maison, que lorsque j'étois en prison ; mais alors cela ne dépendoit pas de moi.

O Lovelace, que ne l'as-tu entendue ou vue alors, sans être connu ou visible pour elle ! — pas un de nous ne pouvoit proférer une parole. — Je quitterai le monde dans les sentimens d'une charité parfaite, continua-t-elle. — Se tournant vers les deux femmes : ne vous affligez pas tant sur moi, mes bonnes amies. Tout cela étoit des préparatifs nécessaires ; et je serai très-heureuse.

Alors frottant de nouveau ses yeux, qu'elle dit couverts d'un nuage, et regardant autour d'elle plus fixement pour nous voir tous, et moi particulièrement : que Dieu vous donne à tous ses bénédictions, dit-elle ! — Quelle bonté à vous de tant vous affecter pour moi ! Qui est-ce qui dit que je suis sans amis ? Qui peut dire que je suis dans l'abandon et parmi des étrangers ? Mon cher M. Belford, montrez moins de cette généreuse humanité. En vérité, (portant son mouchoir à ses charmans yeux,) vous mé rendrez moins heureuse que vous ne voulez, j'en suis sûre, que je le sois.

Tandis que nous étions dans un moment si touchant, arriva un domestique avec une lettre de son cousin Morden. —Il n'est donc pas venu lui-même, dit-elle ?

Elle rompit le cachet ; mais, dit-elle, chaque ligne me paroît double ; ensorte que ne pouvant la lire elle-même, elle me pria de lui en faire la lecture. Je la lus, et j'aurois souhaité qu'elle eût été plus consolante pour elle. Elle l'écoutoit avec une attention patiente ; des larmes cependant rouloient de temps en temps sur ses joues. Cette lettre avoit été écrite hier, et en voici la substance.

Il lui dit, « que le jeudi d'auparavant il avoit fait faire une assemblée générale de ses plus proches parens dans la maison de son père ; après bien des diffi-

cultés et des oppositions de la part de son impérieux frère, qui la rendit sans succès et traversa tous ses efforts pour les réconcilier avec elle. Il le blâme et parle de lui, comme d'un jeune homme le plus ingouvernable qu'il ait jamais connu. Il a besoin, ajoute-t-il, de quelque grande maladie, de quelque grand revers, qui le ramène à la connoissance de lui-même, et de ce qu'il doit aux autres, et il souhaiteroit, dit-il, qu'il ne fût pas son frère, ni son cousin à lui-même. Il n'épargne pas non plus son père et ses oncles, qui se laissent si aveuglément conduire par ce jeune entêté.

Il lui dit qu'il les a quittés fort indigné contre eux, et qu'il croyoit ne jamais salir le seuil de leurs portes. Qu'il l'avoit formellement déclaré aux deux oncles qui étoient venus le trouver samedi, pour tâcher de se raccommoder avec lui, et qui le trouvèrent se préparant à venir à Londres; et que malgré leurs pressantes instances, il avoit persisté dans sa résolution, et dans celle de ne pas retourner avec eux au château d'Harlowe, ni à aucune de leurs autres maisons, et qu'il les avoit congédiés avec cette réponse.

Mais que sa noble lettre, (comme il l'appelle,) du 31 Août (*), lui ayant

(*) Voyez Lettre CDXLVIII.

été apportée environ une heure après leur départ, il avoit pensé qu'elle étoit capable de leur faire la même impression qu'elle lui avoit faite à lui-même, et qu'elle leur donneroit de sa vertu la haute opinion qui étoit si bien méritée ; qu'en conséquence il avoit détourné son cheval, et au lieu d'aller à Londres, il avoit été chez son oncle Antonin. Qu'en arrivant il avoit trouvé les deux oncles ensemble, et leur avoit lu cette touchante lettre, sur laquelle ils avoient pleuré tous trois ; que les absens, suivant l'usage en pareil cas, portant tout le fardeau, ils avoient accusé le frère et la sœur, et l'avoient conjuré de différer son voyage à Londres, jusqu'à ce qu'il pût lui porter, à sa nièce, les bénédictions qu'elle avoit déjà vainement sollicitées ; et en même temps, comme ils l'espéroient, l'heureuse nouvelle d'une réconciliation générale.

Qu'il avoit d'autant plus volontiers cédé à leurs désirs, qu'il ne doutoit pas que sa visite ne lui fût beaucoup plus agréable, si l'on pouvoit obtenir cette heureuse issue. Mais que, ne voulant pas s'exposer à la possibilité de recevoir de nouvelles insultes de son frère, il avoit laissé à ses oncles une copie de sa lettre, pour la lire à la famille assemblée, les priant de lui faire savoir le plutôt possible le résultat de leurs délibérations.

Il lui dit qu'il lui portera les comptes du produit de la terre de son grand-père, et qu'il les mettra en ordre avec elle ; qu'il étoit déjà nanti des arrérages qui lui étoient dus.

Il applaudit hautement à son noble ressentiment de vos procédés avec elle. Il convient qu'il est impossible que vous puissiez être pardonné, ou la mériter pour épouse. Mais comme vous rendez justice à sa vertu, et que vous offrez de lui faire toute la réparation qui peut maintenant dépendre de vous ; comme elle le conjure d'une manière si pressante de ne pas chercher à venger ces mauvais traitemens ; qu'elle déclare que vous n'auriez jamais pu être l'auteur de ses calamités, sans un étrange concours de causes malheureuses ; quoiqu'il ne soit pas embarrassé de savoir où placer l'application de cet étrange concours, il la prie de n'appréhender de sa part aucunes mesures ni projets de vengeance.

Cependant, (et l'on doit bien s'y attendre,) il s'emporte contre vous, en voyant qu'elle ne vous a donné sur elle aucun avantage. Mais il s'abstient, dit-il, d'approfondir cet objet, jusqu'à ce qu'il ait l'honneur de la voir ; d'autant plus qu'elle paroît d'elle-même si déterminée contre vous. Malgré tout, il ne peut s'empêcher de dire qu'il vous croit un galant homme, et un homme

de sens ; et que vous avez la réputation d'être généreux dans toutes les occasions, excepté vis-à-vis du sexe, avec lequel, dit-il, vous avez pris des libertés inexcusables. Et il est fâché d'être obligé de convenir qu'il est peu de jeunes gens de fortune qui ne se permettent les mêmes licences. Les deux sexes, observe-t-il, aiment trop à se maîtriser et à se dominer l'un l'autre. Il a cependant vu peu d'homme ou de femmes qui, avec cette passions de dominer, n'ayent pas abusé de leur pouvoir.

Si elle est aussi absolument déterminée à vous refuser pour mari, qu'elle le déclare, il espère, dit-il, réussir à lui persuader de faire avec lui un petit voyage aussitôt que sa santé le permettra ; c'est un moyen de la rétablir. Les voyages sont certainement le meilleur remède à toutes le maladies qui doivent leur naissance au chagrin et aux contrariétés. Une absence de deux ou trois années, feront revivre à son retour la tendresse de tous ses parens pour elle, et la sienne pour eux.

Il lui exprime son impatience de la voir. Il partira, dit-il, au moment où il saura le résultat des décisions de sa famille, qui, il n'en doute pas, ne peuvent manquer d'être favorables ; et il ne les attendra pas long-temps.

Lorsque j'ai lu cette lettre à cette belle languissante : cela ressemble, mes

amis, dit-elle, à ce que j'ai ouï dire d'un malade, qui mourut dans le temps même qu'il y avoit cinq où six celèbres médecins rassemblés en consultation, et qui ne s'accordèrent pas sur le nom qu'on devoit donner à sa maladie. Le malade étoit un empereur; l'empereur Joseph, je crois.

Je lui demandai si elle vouloit que j'écrivisse à son cousin de hâter sa visite, vu qu'il ignoroit qu'elle fût aussi mal.

Non, non, dit-elle, parce que s'il n'étoit pas actuellement en route, elle étoit persuadée qu'elle seroit si bas, quand il recevroit ma lettre, et qu'il viendroit, que sa présence ne feroit que lui causer à elle du trouble, et à lui de l'affliction.

J'espère cependant qu'elle n'est pas encore si près de sa fin. Sans insister davantage là-dessus avec elle, dès que je me fus retiré, j'écrivis au colonel Morden, que s'il vouloit voir sa cousine en vie, il eût à ne pas perdre de temps et à partir sur le champ. J'envoyai cette lettre par son propre valet.

Le docteur H. a envoyé la sienne au père ce matin par un exprès.

Mde. Walton, la marchande de modes, vient aussi d'informer Mde. Smith que son mari avoit reçu par un exprès une lettre du ministre M. Brand, il y avoit une demi-heure, et laquelle ren-

fermoit copie d'une autre, qu'il avoit adressée à M. Jules Harlowe, contenant sa rétractation de la première.

Comme toutes ces lettres, avec la copie de celle de la jeune dame au colonel Morden parviendront aux Harlowes presque toutes en même-temps, il faut que le démon possède cette famille, s'ils ne sont pas frappés d'un remords capable de briser les doubles lames qui entourent leurs cœurs de fer.

Will s'engage de vous remettre ma lettre, quelque tard qu'il soit, avant que vous soyez au lit. Il me prie de vous certifier l'heure et la minute où je la lui livrerai. Il est juste dix heures et demie.

Je prétends à présent, à force de pratique, être le plus prompt écrivain par abréviation de l'Angleterre, après toi. Mais quand chaque heure me fourniroit matière pour écrire, et que je n'aurois autre chose à faire, je ne pourrai jamais écrire assez vîte pour satisfaire ton attente ; et daigne te souvenir que tes domestiques ne peuvent te porter de messages avant qu'ils soient prêts, ni de lettres avant qu'elles soient écrites.

J. BELFORD. (1)

(¶) LETTRE CDLXI.

Le Docteur H. à M. JAMES HARLOWE l'aîné.

Londres, 4 Septembre.

MONSIEUR,

SI je puis juger du cœur des autres pères par le mien, je ne puis douter que vous ne me sachiez bon gré de vous informer que vous avez encore le pouvoir de vous épargner, à vous et à votre famille, un grand regret dans l'avenir, en envoyant ici quelqu'un de vous qui apporte votre dernière bénédiction et celle de votre épouse, à la plus parfaite des femmes.

J'ai quelque raison de croire, Monsieur, qu'on vous a fait d'elle une peinture fort différente de la vérité; c'est ce qui m'engage à vous déclarer que je la crois, sur les meilleures preuves, absolument irréprochable dans toute sa conduite, dans tout ce qui s'est passé sous mes yeux, et tout ce que j'en ai ouï raconter, et que ses infortunes mêmes tournent à la gloire et à l'honneur de ceux qui lui appartiennent, par l'usage

qu'elle en a fait, et par la patience et la résignation avec lesquelles elle a su se soutenir dans un état de peine, de langueur et d'abattement de coprs et d'esprit, et pour la force d'ame avec laquelle elle voit approcher sa dissolution. Et tout ce courage est fondé sur des motifs vertueux, sur des motifs dont un saint mourant pourroit se glorifier.

Elle ignore que je vous écris. J'avouerai pourtant ici que je lui en avois fait l'offre, il y a quelques jours, et de la manière la plus pressante. Elle me refusa; mais non pas par obstination; elle ne sait pas seulement ce que c'est; mais elle me pria d'attendre seulement deux jours de plus, dans l'espérance où elle étoit, que son cousin, nouvellement arrivé, et qui, comme elle l'avoit appris, sollicitoit vivement pour elle, parviendroit à réussir dans ses vues favorables.

J'espère qu'on ne me taxera pas sur cette démarche, d'être un homme trop empressé de se mêler des affaire d'autrui. Mais si l'on me fait ce reproche, je n'y saurois que faire, et je cède, malgré moi, à une sorte de mouvement paternel et irrésistible.

Mais, Monsieur, quelque parti que vous jugiez à propos de prendre, ou de permettre, il faut le prendre sans délai: car je suis intimément persuadé qu'elle ne sauroit vivre encore une semaine; et

combien de temps encore elle pourra, dans ce court espace, jouir assez de sa raison et de ses admirables facultés, pour être susceptible de quelque consolation dans les faveurs que vous jugerez à propos de lui faire, c'est ce qu'il est impossible de déterminer.

Je suis, Monsieur,

Votre, etc.

R. H. (b)

(¶) LETTRE CDLXII.

M. BELFORD à M. MORDEN.

Londres, 7 Septembre.

LA nature des circonstances pressantes et l'occasion de votre laquais, Monsieur, sont une apologie suffisante pour la liberté que je prends de vous écrire; d'autant plus que si je n'ai pas l'honneur de vous connoître personnellement, je n'en suis pas moins instruit de votre mérite.

J'apprends que vous employez vos bons offices dans la famille de Miss Clarisse Harlowe, pour la réconcilier avec la plus digne de toutes les femmes, qu'une famille puisse se vanter de posséder. Quelque généreuse que soit votre entreprise, nous n'avons que trop sujet

de craindre ici de voir tous vos soins inutiles. Car tous ceux qui ont l'honneur d'être admis à voir Miss Clarisse Harlowe, sont persuadés qu'elle ne peut vivre plus de trois jours; et si vous souhaitez de la voir avant sa mort, vous n'avez pas un moment à perdre.

Elle ignore que je vous écris : je l'aurois fait plutôt, si je n'avois espéré de jour en jour qu'elle apprendroit quelque généreux effet de votre médiation en sa faveur. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

BELFORD. (||)

(¶) LETTRE CDLXIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

En réponse à la lettre CDLX, *à Uxbridge, Mardi matin entre 4 et 5.*

EST-IL bien possible que cette admirable créature quitte sitôt ce monde maudit? Car je le croirai maudit et moi-même encore plus, du moment qu'elle n'y sera plus. O Belford ! toi qui peux rester si froid, et comme l'ange d'Adisson, diriger l'orage, (et même en jouir) l'orage qui détruit mon bonheur jusques dans ses fondemens, ne blâme point mon impa-

tience, quelque déraisonnable qu'elle soit : si tu savois que j'éprouve déjà les tourmens des damnés, dans le remords qui déchire mon cœur, en jetant les yeux sur le passé, sur ma conduite avec elle, tu ne ferois pas comme tu fais, le rôle d'un démon, acharné à animer contre moi une conscience dévorante qui est déjà insupportable, sans tes impitoyables aggravations.

Je ne sais ce que j'écris ni ce que je dois écrire : quand les sociétés qui avoient coutume de m'amuser et de me plaire, me deviennent aussi fâcheuses que mes réflexions solitaires me sont cruelles, et que je ne peux me distraire ni me secourir moi-même, n'est-il pas nécessaire et juste que tous mes gens autour de moi se ressentent d'un trouble aussi réel, aussi sincère ?

Entreprendrai-je de te faire une foible peinture de l'horrible tourment intérieur contre lequel lutte mon ame ? elle seroit nécessairement bien foible : car il n'y a que l'état d'un furieux forcené qui puisse surpasser l'état de désordre où je suis, et cela aux yeux et dans l'opinion des autres : car quant au souffrant, il est certain que cet état de délire, en lui ôtant ses intervalles lucides, doit être un état infiniment plus heureux que l'état d'incertitude et d'anxiété qui souvent le précède et le produit.

Privé par une défense formelle d'approcher de cette chère personne, et cependant languissant du désir de la voir, je donnerois le monde entier, pour être admis seulement une fois à sa chère présence. Je monte à cheval et cours vers Londres trois ou quatre fois par jour, formant, détruisant mes résolutions vingt fois dans l'espace de trois milles. Et puis je reviens sur mes pas : et à la vue d'Uxbridge, dégoûté de l'ami même qui me prête sa maison hospitalière, je retourne la tête de mon cheval vers la ville, résolu de satisfaire mon envie, qu'elle le prenne en bonne part ou non. Mais en entrant dans la ville, après une infinité de projets et de plans, je change encore de résolution, redoutant de la choquer ou de l'offenser, et d'abréger par là une vie si précieuse.

Hier particulièrement, pour vous donner une idée de la violence de cette impatience que je ne puis absolument m'empêcher de faire éclater à la fin sur mes domestiques, je n'eus pas plutôt dépêché Will, que je montai à cheval pour le rencontrer à son retour.

Pour lui donner du temps, j'errois sur la route, tantôt remontant un sentier, tantôt en descendant un autre, laissant mon cheval choisir lui-même, et maudissant mon existence tout le long du chemin, et plein d'un dédain si nou-

veau pour moi-même, pour le monde entier, je souhaitois changer de condition avec le plus pauvre mendiant, dont les cris imploroient en passant ma charité, je lui jetois de l'argent dans l'espoir d'obtenir par ses prières, le céleste bonheur après lequel mon cœur soupire.

Après avoir ainsi battu le pavé pendant une heure ou deux, qui me sembloient trois ou quatre mortelles heures, craignant d'avoir manqué le passage de mon drôle, je questionnois à chaque barrière, demandant si on n'avoit pas vu passer un domestique, portant telle livrée et revenant de Londres au grand gallop : car, malheur au misérable si je l'avois rencontré, s'amusant à trotter. Et de peur de le manquer à un bout de Kensington, comme il pouvoit également prendre le chemin d'Arton ou celui d'Hamersmith, ou à l'autre bout du parc, qu'il pouvoit ou traverser ou cotoyer en dehors, combien de fois suis-je allé et revevu sur mes pas, me faisant remarquer de tous les passans tant à pied qu'à cheval, qui étoient sans doute étonnés de voir un homme bien mis et bien monté, tantôt allant l'amble, tantôt caracolant, selon qu'il plaisoit à l'animal qui avoit plus de feu que son maître, et ne faisant que passer et repasser sans cesser sur la même ligne dans un si court espace.

Et pendant tout ce temps, brûlant d'appercervoir mon valet, et tremblant en même temps de le rencontrer, dans la crainte qu'il ne fût chargé de quelque fatale nouvelle.

Quand j'appercevois à quelque distance un cavalier venant au galop, vers moi, mon imagination créant alors des ressemblances, me le faisoit prendre pour Will, et aussitôt mon cœur de bondir jusqu'à ma gorge, comme s'il eût voulu me suffoquer; mais quand l'approche de l'inconnu venoit à me détromper, oh! comme je maudissois tour-à-tour et les lenteurs du valet, et toi-même, et comme j'étois tenté de braquer mon pistolet sur l'étranger qui avoit l'impudence de galoper, lorsque je croyois que mon messager seul avoit le droit ou un sujet pressant de le faire; car je suis porté à me figurer que toutes les affaires de l'univers doivent rester interrompues dans une circonstance si triste et si intéressante pour moi. Toute la semaine qui vient de passer, j'aurois voulu couper la gorge à tout homme ou femme que je voyois rire, tandis que je suis plongé dans un si profond abattement.

Je suis bien convaincu maintenant, que les malheureux qui fuyent pour éviter la vue d'une scène douloureuse, souffrent dix fois plus de leurs allarmes et de leurs inquiétudes, qu'ils n'auroient

souffert s'ils y eussent été présens, et qu'ils eussent vu et connu tout leur malheur ; tant l'imagination, la plus prompte et la plus immédiate émanation de l'ame, est capable d'aller au delà de la vérité, triste ou joyeuse ! et c'est la cause, à ce que je conçois, que tous les plaisirs sont plus grands dans l'attente, ou dans la réflexion, que dans la jouissance même. Tandis que toutes les peines qui pesent si douloureusement sur les deux parties de cette union inégale, où est attachée la vie precaire des frêles mortels, sont toujours les plus aiguës au moment même de la souffrance. Car combien sont légères au souvenir les plus cruelles infortunes, après qu'on les a surmontées. Mais surtout, je l'avoue, les peines, où le corps est plus intéressé que l'ame. Mais c'est là un point de philosophie, que je n'ai pas le temps d'examiner, et je n'ai pas assez de tête pour y réfléchir. Ainsi prends ces idées comme elles tombent de la plume d'un fou.

Malheur à celui des deux misérables qui m'apportera la nouvelle qu'elle n'est plus : il est assez probable que cet oiseau sinistre et détesté ne poussera de sa vie d'autre cri funèbre, à moins que le coup, qui sans doute jettera le trouble dans tout mon être à un si affreux événement, ne fasse trembler ma main, et ne détourne l'arme de sa tête, de son

cœur, ou de ses entrailles, s'il ne la tourne pas contre moi-même.

Mais sûrement, elle ne mourra point : elle ne peut mourir encore ! une femme si parfaite, si incomparable,

(*) *Dont l'ame renferme un univers, et paroît formée pour toutes les fins de la création*, n'a pu être prêtée au monde, pour lui être sitôt redemandée ! mais ne se pourroit-il pas que toi, Belford, fusses de complot avec la chère créature, (qui ne veut pas me laisser la voir pour me convaincre par mes yeux) afin de travailler mon ame et d'y établir le plus profond remords ; et lorsqu'elle sera bien convaincue de la sincérité de mon repentir, lorsque mon ame amollie comme une cire, sera propre à recevoir l'impression qu'il lui plaira de lui donner, elle me relèvera alors, et me rassurera par la joyeuse nouvelle du retour de sa santé et de sa tendresse, prête à accepter ma main.

Que ne donnerois-je pas pour que ma conjecture fût vraie ! eh ! pourquoi ne le seroit-elle pas, lorsque le bonheur de cent personnes, aussi bien que la paix et la réconciliation de plusieurs familles distinguées, dépendent de son rétablissement et de son bonheur ?

(*) Vers Anglais.

Mais, laisse-moi cette douce présomption. Laisse-moi me livrer à ma première espérance, quoique hélas ! peu vraisemblable : je le veux ; je veux jouir de cette idée : et quels seroient ma joie et mes transports, à la révélation d'un aussi heureux complot !

Ah ! fais, cher Belford, fais que cela soit. — Et toi, ô ma chère et à jamais chère Clarisse, ne me tiens pas plus longtemps dans ce doute cruel, qui me fait souffrir mille fois plus que je ne t'ai fait souffrir toi-même. Ah ! ne crains pas que je m'offense d'un éclaircissement si désirable, ou que je me retire en le recevant. Car je veux t'adorer toujours et sans jamais te reprocher les tourmens dont tu as déchiré mon cœur. Je te reconnoîtrai pour être aussi supérieure à moi dans tes nobles et généreux stratagêmes, que tu l'es en honneur et en vertu. Mais encore une fois..... si le plus affreux des malheurs...... garde-toi de me le nommer....... et je suis sorti de cette isle abhorrée..... sorti pour n'y jamais rentrer....... et puisse une éternelle démence......... mais je suis déjà frappé......... et je finis donc par être plus à toi qu'à moi-même. Et sans compliment.

R. L. (I)

(¶) LETTRE CDLXIV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi, 5 Septembre, à 9 heures du matin, chez M. de Simith.

En lisant votre lettre de ce matin, je n'ai pû m'empêcher de vous plaindre, à la peinture que vous faites de l'horrible incertitude et de l'anxiété qui vous agitent. Je souhaiterois de tout mon cœur que tout pût finir comme votre désir vous porte à l'espérer. Mais il n'en sera pas ainsi. Et si votre incertitude est, comme vous le dites, le plus grand de vos tourmens, elle sera bientôt à son terme. Mais hélas ! ce ne sera pas celui dont votre espoir se flatte.

Je viens de la voir il n'y a qu'un moment; elle est extrêmement mal, et malgré cela elle veut achever une réponse à une lettre de Mde. Norton, qu'elle a commencée hier dans sa chambre et qu'elle a fort avancée ; mais on ne reconnoît plus sa belle main : ce sont, dit Mde. Lowick, de plus larges caractères, et des lignes de travers.

J'ai accepté l'offre d'une chambre attenante à celle de Mde. Lowick, jusqu'à ce que je voie le cours des choses ;

mais Clarisse n'en sait rien, et j'irai faire un tour chez moi, chaque soir, pendant quelques heures. Je ne voudrois pas pour ma fortune, perdre une sentence que je peux recueillir d'une bouche aussi instructive, ni l'occasion de recevoir le moindre de ses ordres.

Dans le nouvel appartement que j'occupe, je suis à présent à écrire, et je continuerai de le faire suivant les occasions qui s'offriront, afin de recueillir toutes les circonstances; mais je compte sur le renvoi à ma première réquisition, de mes lettres ou copies, je veux avoir dans mes mains tout ce qui tient à cette touchante histoire, que je relirai toujours avec un mélancolique plaisir, jusqu'à la fin de ma vie.

Je crois que je t'enverrai la lettre de Brand à M. Jules Harlowe, où il rétracte ses viles conjectures: c'est un chef d'œuvre de pédanterie, et qui pourra peut-être te distraire de ton profond chagrin; du moins dans quelque temps d'ici, si ce n'est pas à présent.

Qu'il y a dàns le monde de pitoyables créatures! quel bisarre mêlange dans certains caractères! tant de sens à la fois et sottise! que l'homme est une sotte créature et plein de contradictions!

A trois heures.

Elle vient d'achever sa lettre, et elle

nous a fait, aux deux femmes et à moi, un superbe discours sur la vanité et la brièveté de la vie : je ne puis le répéter sans lui faire perdre de sa beauté ; et en vérité, mon cœur est si affligé pour elle, que malgré son fâcheux état, je n'ai pas les idées la moitié aussi nettes qu'elle.

Je me rappelle seulement un petit nombre d'endroits qui ont fait sur moi la plus forte impression, tant par la nature même des pensées que par la manière touchante de les énoncer. Voici l'exorde qui les a amenés.

Je songe, a-t-elle dit, quelle heureuse mort m'accorde le Dieu Tout-puissant. Béni soit son saint nom ! avec quelle douceur il me conduit par degrés à ma fin. Qui se seroit imaginé que souffrant tout ce que j'ai souffert, dans l'abandon où j'ai été délaissée, et avec une éducation aussi délicate que celle que j'ai reçue, j'aurois été si long-temps à mourir ? Mais voyez par quels pas insensibles j'ai été amenée au point où je suis. D'abord j'ai été privée de la facilité de marcher. Ensuite j'ai pris une voiture. La voiture est devenue pour moi un exercice trop violent. — Alors j'ai pris une chaise à porteurs. — La prison a été pour moi une *large enjambée* vers la mort. — Sans elle j'aurois souffert beaucoup plus long-temps. — Ensuite je me suis vue hors d'état d'aller à l'église, puis de monter ou descendre dans la maison. A présent

j'ai bien de la peine à me mouvoir d'une chambre à l'autre, et bientôt une *chambre plus étroite* me renfermera. — Mes yeux commencent à me manquer au point que dans certains momens, je ne puis voir assez pour lire distinctement, et à présent je n'ai presque plus la force d'écrire ni de tenir une plume. Bientôt, je le présume, je ne reconnoîtrai plus personne, et ne serai plus en état de remercier aucun de vous. Je vous remercie donc en ce moment, vous Mde. Lowick, et vous Mde. Smith, et vous aussi, M. Belford, tandis que je le puis encore, de toutes vos bontés pour moi. Et c'est ainsi que peu-à-peu, et par le progrès sensible de la mort dont je suis favorisée, Dieu fait mourir en nous, pour ainsi dire, tous les plaisirs, toutes les consolations humaines, afin de ramener et de soumettre à lui ses pauvres créatures.

Tu peux juger combien nous avons tous été affectés à cette peinture des progrès de sa mortelle langueur. Nous avons écouté ce récit les yeux en pleurs. Car autant, à l'imitation des femmes, que par l'effet de sa pénétrante éloquence, il ne m'a pas été plus possible qu'à elles de retenir mes larmes. Mais nous gardions tous un profond silence. Elle a repris, en s'adressant à moi.

O M. Belford! c'est une pauvre vie que celle-ci, et bien passagère, au milieu de ses plus grandes jouissances. Nous nous

agitons

agitons çà et là. Nous voltigeons entourés de nos brillantes vanités, comme ces insectes peints de mille couleurs, pendant une riante, mais bien courte saison. Jusqu'à ce que nous finissions par nous coucher immobiles, dans un état de repos, et que nous nous changions en vils vermisseaux. Et qui sait dans quelle forme, ou à quelle condition nous renaîtrons de cette métamorphose ?

Je voudrois bien que vous me permissiez à moi, jeune créature, qui ne fait que prendre mes 19 ans, dans la première fleur de la jeunesse et de la santé, telle que j'étois il y a quelques mois, et aujourd'hui flétrie et défigurée par la main glacée de la mort, de vous persuader dans les dernières heures qui me restent, de commencer une vie régulière et pénitente, en expiation des fautes passées dont vous avez pu vous rendre coupable. Car, croyez-moi, Monsieur, dans toutes les actions ou les plaisirs de la vie, même d'une vie assez innocente, il en est bien peu qui puissent à cette dernière scène où je suis à présent, soutenir l'épreuve et passer pour louables, ou même pour excusables à notre propre tribunal, et bien moins encore à un tribunal bien plus redoutable ; et nous en jugeons bien autrement. Alors ne devez-vous donc pas nous étudier dans le midi de nos jours, avant que les heures de ténèbres approchent,

à vivre d'une manière qui nous procure des réflexions propres à adoucir l'agonie des derniers momens. Et qui puisse faire tomber sur notre ame au moment de sa séparation, un rayon de la divine miséricorde, pour l'éclairer dans son passage à l'effrayante éternité !

Elle étoit prête à tomber en défaillance: et comme elle prit le parti de se mettre au lit, je me retirai, je n'ai pas besoin de dire, avec la tristesse dans le cœur : lorsque je fus dans mon nouvel appartement mon cœur fut encore plus affecté à la vue de la lettre lugubre que cette admirable femme venoit de finir. Elle me fut communiquée par Mde. Lowick qui étoit chargée de m'en faire une copie, mais qui ne devoit m'être remise qu'après son décès. Néanmoins je transgressai cette défense, et je parvins à obtenir de la veuve la permission de la copier, ce que je fis sur le champ en chiffres.

Je te l'envoie incluse. Si tu peux la lire, et que tu ne verses pas des larmes de sang, j'ai peine à croire que tes remords soient aussi profonds que tu me l'as d'abord persuadé. (b)

❦

(¶) LETTRE CDLXV. (*)

Miss CLARISSE HARLOWE à Mde. NORTON.

En réponse à la Lettre CDLIX.

MA CHÈRE Mde. NORTON,

J'AI bien peur de n'avoir pas la force d'écrire tout ce que j'ai à vous dire sur le sujet de votre dernière lettre : je vais néanmoins essayer.

Quand à mes parens et au triste déjeûner, je ne puis m'empêcher d'être affligée pour eux. Hélas ! que n'a pas souffert ma mère en particulier, de mon imprudente témérité ! — Cependant accorder tant d'autorité à un fils ! — Refuser tout à une fille ! mais tout sera bientôt fini pour moi... j'espère qu'ils enseveliront tous leurs ressentimens dans ma tombe.

A l'égard de votre avis sur ce M. Belford, je ne vous dirai qu'un mot. C'est que la malheureuse réprobation que j'ai essuyée, et le peu de jours qui me restent, doivent maintenant me servir d'apologie.

(*) Commencée le samedi 4 Septembre, et achevée à plusieurs reprises le mardi ; mais qui ne fut envoyée que le jeudi suivant.

— J'aurois souhaité pouvoir écrire à ma mère et à mes oncles, comme vous me le conseillez..... Et cependant les faveurs viennent si lentement de leur part; il n'est plus à présent qu'une seule requête que je puisse désirer obtenir d'eux, et pourtant quand elle me sera accordée, je n'y serai plus sensible. Cette requête est qu'on permette à mes cendres d'être placées auprès de celles de mes ancêtres. Placées aux pieds de mon cher grand-père; comme je l'ai mentionné dans mon testament; cependant à leur volonté. Car après tout, cette vile poussière ne doit pas tant occuper mes soins. C'est une foiblesse. Mais si on peut la nommer une foiblesse naturelle, je serai excusée; surtout quand on saura qu'une respectueuse gratitude en est le fondement et le motif. Vous savez, ma chère Norton, combien mon grand-père m'aimoit; et vous savez aussi combien je l'honorois, et cela depuis ma première enfance jusqu'à l'heure de sa mort. Ah! combien de fois j'ai souhaité depuis qu'il ne m'eût pas tant aimée! Je ne désire pas à présent, au moment où j'écris ceci, voir même mon cousin Morden. O ma digne femme! ma chère amie, ma seconde mère! je vais entreprendre un voyage plus heureux que celui de France ou d'Italie. Plus heureux même qu'un établissement dans ma laiterie autrefois si chérie de moi! Que toutes les perspectives, tous les

plaisirs qui avoient coutume d'être agréables pour moi en santé, me semblent maintenant misérables.

Oui, oui, ma chère Mde. Norton, je serai heureuse, je sais que je le serai! j'ai déjà de charmans présages de mon bonheur. — Dites à tous mes chers parens pour leur consolation, que je le serai. Qui voudroit n'avoir pas subi les punitions que j'ai subies, pour avoir la perspective et la certitude qui font ma joie! Une certitude que j'aurois bien pu ne pas avoir, si le ciel eût accompli tous les vœux que j'avois formés.

Je n'ai même pas besoin non plus de vous voir, ma chère Mde. Norton; cependant je dois en rendant justice à ma gratitude, vous déclarer qu'il fut un temps, où votre présence et vos consolations auroient versé un baume sur les plaies de mon cœur, si vous aviez pu avoir la permission de venir, sans encourir la disgrace de ceux dont vous avez besoin de cultiver et de conserver l'estime. Mais quand vous viendriez à présent, même en m'apportant la nouvelle d'une réconciliation, et du consentement unanime de tout le monde, cela ne feroit qu'ajouter à votre chagrin, et la vue d'une personne que j'aime si tendrement, et charmée d'un si heureux message, pourroit me faire retrograder vers des désirs qui m'ont coûté bien des combats à surmonter. Et je vous dirai, pour

votre consolation, que je n'ai rien omis de ce qui devoit être fait, de tout ce qui peut intéresser ou mon ame ou ma personne. Non, pas le plus léger article de préparation. Ensorte que je ne vous laisse rien à faire pour moi. Chacun a ses instructions pour les derniers devoirs. Et le pupître sur lequel je vous écris en ce moment.... O ma chère Mde. Norton, j'ai pouvu à tout! tout est prêt : et tout sera aussi décent qu'il doit l'être.

Je vous prie, faites savoir à Miss Howe, que dans l'intervalle du temps où vous recevrez cette lettre, et elle de vous l'annonce de ce qu'elle contient, il sera, selon toute apparence, trop tard pour qu'elle puisse me faire la faveur de me voir, faveur que j'aurois regrettée autrefois comme inestimable. *Dieu ne veut point souffrir de rivaux dans les cœurs qu'il sanctifie.* Par diverses méthodes, il fait mourir dans le cœur toutes les autres sensations, ou plutôt il les absorbe toutes dans l'amour de lui seul.

Je vous aimerai néanmoins, ma chère maman Norton, et ma chère Miss Howe, vous dont l'amour pour moi a surpassé *l'amour dont les femmes sont capables*, je vous aimerai jusqu'à ma dernière heure. — Mais je n'ai plus le vif sentiment de ces plaisirs qui me charmoient autrefois : je suis au-dessus, et je vous répète encore une fois, que je ne désire point voir des

objets si chers pour moi, qui pourroient faire rentrer dans mon ame un de ces sentimens terrestres, et rivaliser *l'objet suprême* de mon amour.

J'ai été forcée de quitter deux fois. J'ai désiré que mes dernières lignes pussent être pour vous ou pour Miss Howe, si elles ne pouvoient pas être pour ma chère main — Maman, voulois-je écrire — le mot est-il écrit distinctement? ma vue est si trouble. Si en vous écrivant, je ne trace les mots qu'à demi, suppléez-les — les plus tendres vous appartiennent. Oui, suppléez sans crainte les mots les plus tendres, pour remplir les lacunes, s'il y a des lacunes.

Encore une interruption. — Mais le jour nouveau semble, en se levant, m'apporter la santé. — J'ai regagné je crois de nouvelles forces, et une vigueur d'esprit, dont (le ciel en soit loué) il n'y a pas long-temps que j'ai manqué.

Que ma chère Miss Howe achète ses habits de nôces! — Et puisse tout le bonheur de cette vie suivre ces charmans apprêts! Le bonheur suivra cette union, je n'en doute nullement, malgré les petits nuages que M. Hickman voit passer de

temps à autre. Ils ne sont pour lui que les présages du plus beau jour. Car le cœur de Miss Howe est bon, et sa tête est pleine de sens et de discernement. — Mais un grand mérite est réservé, et cette réserve n'a pas toujours sa source dans l'orgueil : si cette froideur avoit l'apparence de l'orgueil, qu'on lui ôte la légère écorce qui la couvre, et l'on ne trouvera en elle qu'une noble défiance, et un amour qui a besoin qu'on l'encourage et qu'on le rassure.

Dites à M. Hickman ce que j'écris ici, et que ce sont, comme je le crois, les dernières lignes que tracera ma plume : recommandez-lui d'être patient d'abord, et d'attendre en silence : et tout l'avenir ne sera que reconnoissance qui couronnera ses vœux, qu'amour qui récompensera ses sacrifices. Car Miss Howe a un grand sens ; un jugement exquis, et une générosité sublime : une femme de ce caractère peut-elle jamais être ingrate ou indifférente aux obligations que lui imposeront les prévenances obligeantes et assidues de M. Hickman, lorsqu'une fois il sera assez heureux pour l'appeler son épouse ?

Quant à moi, jamais jeune épouse ne fut prête pour ses nôces, comme je le suis. Ma robe de nôces est achetée, — et quoiqu'elle ne soit ni belle ni brillante à la vue, ni ornée de pierreries, ni tissue

d'or et d'argent, (car je n'ai point de spectateurs dont je désire éblouir les yeux), ce sera néanmoins le plus commode et le plus *heureux* vêtement que jamais jeune fiancée ait revêtu. — Car il porte avec lui la tranquille sécurité contre les inquiétudes, contre les peines et ces tourmens d'esprit, qui succèdent quelquefois aux brillantes toilettes, qui promettoient le plus de plaisir.

Et maintenant, ma chère Mde. Norton, je n'en désire point d'autre.

O Dieu de bonté, daigne, si c'est ta volonté, hâter l'heureux moment où je dois être revêtue de cette robe qui donne le repos universel; daigne soutenir, consoler, bénir et protéger des ailes tutélaires de ta miséricorde, mes chers parens, mes oncles, mon frère; ma sœur, mon cousin Morden, ma toujours chère et toujours tendre Miss Howe, ma bonne Mde. Norton, et toutes les personnes de mérite auxquelles ils veulent du bien! C'est mon ardente prière, ma première et dernière prière, à chaque heure que l'horloge annonce (et les heures sont maintenant des jours, des années) à votre amie qui ne sent plus en ce moment ni chagrin ni affliction, mais qui est vraiment heureuse.

CL. HARLOWE. (1)

(¶) LETTRE CDLXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 6 Septembre, à 3 heures et demie du matin.

Je ne suis pas aussi féroce que vous pouvez le croire, vous et mes plus grands ennemis. Mon ame est trop profondément pénétrée de la lettre que vous m'avez enfermée dans la vôtre, pour ajouter un seul mot de plus à l'aveu, que des larmes de sang ont coulé sur elle de toutes les veines de mon cœur. — Je veux m'arracher à ce triste sujet: Mais quel autre puis-je choisir, qui ne soit pas aussi triste, et qui ne m'y ramène pas aussitôt ?

Je me sens prêt à prendre querelle avec tout le monde; avec toi tout le premier, quelque obligeant que tu te croies, parce que tu m'écris à toutes les heures; comment oses-tu, quoiqu'à son insu, prendre un appartement sous le même toît qu'elle? — je ne puis supporter la pensée, qu'on te voit à toutes les heures passer et repasser de ses appartemens, tandis que moi, qui ai tant de raison de la regarder comme à moi, moi qu'elle a autrefois préféré à tout l'univers, je suis forcé de

Tom XI Pag 178





me tenir dans l'éloignement, et que j'ose à peine entrer dans la cité qu'elle habite ! Si tu crois qu'il y ait quelque chose dans la lettre de Brand, qui puisse me distraire, hâte-toi de me l'envoyer, mais rien désormais ne peut me distraire, rien ne pourra plus me donner ni joie ni plaisir, je ne puis ni manger, ni boire, ni dormir ; je suis las du monde entier.

Surement je serai mieux, quand *tout sera fini* : quand j'apprendrai le plus affreux des coups que la destinée puisse me porter. — Et cependant comment pourrai-je supporter ce coup ? O, Belford, Belford, ne me l'écris pas toi-même ; charge quelqu'autre de l'écrire pour toi ; car je maudirai et la plume, et la main, et la tête, et le cœur employés à me communiquer la fatale nouvelle. — Mais que veux-je dire, lorsque je maudis déjà tout l'univers, excepté elle. — Mais c'est moi que je maudis le plus.

En un mot, je suis l'être le plus misérable, la vie est un fardeau pour moi, je ne voudrois pas la supporter à ce prix, encore une semaine de plus, quelque puisse être mon lot ; car il y a déjà un enfer commencé dans mon cœur ; ne me cite plus jamais, soit qu'elle ou tout autre en parle, *la prison*. — Je ne puis le soutenir. — Que la damnation saisisse la femme abominable qui a pu faire faire à la mort cette *large enjambée*, suivant l'expression

de la chère créature ! je n'y ai eu aucune part ! Mais ce sont ses parens, ses implacables parens, qui ont consommé l'œuvre ; sans eux tout le reste auroit été surmonté. N'essaye jamais de me persuader le contraire ; le feu de la jeunesse et la violence de la passion auroient plaidé pour moi, auroient prêté des vues excusables aux yeux d'une personne d'un sexe qui aime à se voir recherché avec une ardeur passionnée, et même dans le tumulte et le désordre des sens. Mais c'est la cruauté de ces cœurs inexorables (cruauté qui, en considérant l'objet et la pénitence, n'a pas d'exemple) qui a aggravé l'odieux de mes fautes.

Il m'a été impossible de reposer, quoique je ne me sois mis au lit qu'après deux heures, et je t'envoye ces lignes avant le jour ; qui sait ce que peut avoir produit cette nuit, cette effroyable nuit ?

Il faut que j'aille sur les pas de mon messager, je lui ai dit que j'irois à sa rencontre, peut-être à Knightsbridge, peut-être dans Piccadilly : et je n'ose me fier à prendre des pistolets, non-seulement à cause de lui, mais à cause de moi ; le pistolet a trop tôt fait un malheur, j'espère que tu as une lettre prête ; il va d'abord à ton logement, car sûrement tu n'auras pas l'audace de prendre ton repos dans un appartement voisin d'elle : s'il ne te trouve pas chez toi, il vole chez Smith,

et m'apporte le mot, si elle vit ou non.

En allant au devant de lui, mes yeux le chercheront dans l'air, autant que sur son cheval : car si le principe de l'air me sert aussi bien que je l'ai servi, il doit me l'amener par les oreilles, comme un autre Habacuc, jusqu'à l'arçon de ma selle, avec la nouvelle après laquelle mon cœur languit.

Rien que les déchiremens et les angoisses que sent l'ame condamnée en entrant dans l'éternité de ces tourmens qu'on nous enseigne à craindre, ne peut surpasser ce que je sens en ce moment, et ce que j'ai souffert presque toute cette semaine : puisses-tu en éprouver une atteinte si tu n'as pas une lettre écrite et toute prête pour

ton LOVELACE. (b)

(¶) LETTRE CDLXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi, 5 Septembre, à 6 heures.

ELLE est toujours très-mal, et dans un état de foiblesse extrême, néanmoins sa tête est toujours nette et forte, et sa patience et sa piété sont sans exemple;

tout le monde croit que cette nuit sera sa dernière nuit ! Que cela est révoltant à dire d'une créature si parfaite ! elle ne veut pourtant pas encore envoyer sa réponse à sa chère Norton, elle a fait de vains efforts pour y mettre l'adresse, elle m'a prié à la fin de la mettre pour elle, ses doigts se refusent à tenir sa plume assez ferme pour écrire ; et elle a, je le crains, écrit et lu sa dernière lettre.

A huit heures.

Elle est un tant soit peu mieux qu'elle n'étoit. Le docteur est venu, et il pense qu'elle peut vivre encore un jour ou deux, il ne lui a ordonné que ce qu'il lui ordonnoit il y a quelque temps, quelques légers cordiaux à prendre quand elle est prête à tomber en foiblesse : elle parut comme surprise et peinée, lorsqu'il lui dit qu'elle pourroit encore vivre deux ou trois jours, elle languissoit dit-elle après son congé. La vie, à ce qu'elle voyoit, n'étoit pas aussi facile à éteindre que quelques-uns l'imaginent. La mort qui provenoit du chagrin étoit, à ce qu'elle présumoit, la plus lente de toutes les morts ; mais il faut que la volonté du ciel s'accomplisse. — Son unique prière actuellement étoit d'obtenir d'y être parfaitement résignée : car elle ne doutoit pas que, grâce à la bonté divine, elle ne fût une

créature heureuse, aussitôt qu'elle seroit dégagée de ces viles dépouilles des mortels.

De son propre mouvement, elle a fait mention de vous, ce que jusqu'alors elle avoit toujours évité de faire : elle a demandé avec un grand calme où vous étiez.

Je le lui ai dit ; ainsi que vos motifs pour vous tenir si près d'elle : et je lui ai lu quelques lignes de votre lettre de ce matin, où vous parlez de votre désir de la voir, de votre sincère affliction, et de votre résolution de ne pas approcher d'elle sans son consentement.

Je voulois lui en lire davantage, mais elle a dit : assez, M. Belford, assez ! le pauvre malheureux ! sa conscience commence donc à le trouver ! en ce cas personne n'a besoin de lui souhaiter une plus grande punition ; puissent ses remords changer son cœur et le conduire à une heureuse fin !

J'ai pris la liberté de lui dire que comme elle paroissoit fixée dans une situation d'ame où rien n'étoit plus capable de la troubler, je souhaiterois que vous puissiez être à portée de recueillir les fruits de ses exhortations, qui, j'osois les dire dans les sentimens sérieux dont vous étiez pénétré, feroient sur vous une plus grande impression que tous les sermons les plus éloquens, j'ajoutai que vous vous trouveriez heureux, si vous pouviez seule-

ment recevoir d'elle son pardon à ses genoux.

Comment pouvez-vous songer à pareille idée M. Belford ? dit-elle avec une certaine émotion ; après la miséricorde divine qui veut bien exaucer les prières où je l'avois imploré d'elle, ce calme dont je jouis, je le dois à l'avantage de ne pas le voir. Cependant, faites lui savoir, que je répéte encore en ce moment, que je lui pardonne, et puisse le Dieu Tout-puissant, (serrant ses mains jointes, et levant les yeux vers le ciel) lui pardonner aussi, perfectionner son repentir, et le rendre méritoire pour lui ! — dites-lui que voilà ce que je demande au ciel ; et ajoutez-lui, que si je ne pouvois pas lui adresser cette prière du cœur le plus sincère, je serois dans une grande inquiétude, et croirois mes espérances de pardon pour moi-même bien foiblement fondées ; et que ce seroit un signe que je conserverois encore, dans quelques ressentimens cachés, quelques restes de penchant pour une vie dont il est cause que les jours soient abrégés.

Alors cette divine fille détournant sa tête. — Le malheureux a-t-elle dit, il fut un temps où j'aurois pu l'aimer ; c'est en dire plus que je n'en aurois jamais pu dire d'aucun homme qui ne soit pas de ma famille. S'il m'avoit permis de servir d'humble instrument à la Providence pour

en fare un homme de bien, je crois que j'aurois pu le rendre heureux. — Mais ne lui dites pas cela, s'il est sincèrement repentant, cela pourroit l'affecter trop; et elle s'arrêta.

Admirable créature! généreuse comme le ciel dans son pardon! — alors elle reprit, — mais dites-lui, je vous prie, que si je pouvois savoir, que ma mort fût un moyen de le retirer du vice, et de le sauver, ce seroit pour moi une inexprimable satisfaction!

Mais malgré cela ne me troublez point de l'appréhension de le voir, je ne puis supporter l'idée de le voir!

Comme elle venoit de finir de parler; le ministre qui l'avoit si souvent visitée, se fit annoncer et il fut admis aussitôt.

Dans la crainte où j'étois qu'il ne me fût difficile d'obtenir d'un caractère impétueux comme le vôtre, de ne pas venir l'importuner aux portes de la mort, et du trouble où une surprise de ce genre ne manqueroit pas de la jeter, je crus que la visite de cet honnête ecclésiastique me fournissoit une occasion de renouveler ce sujet; et après lui en avoir demandé à elle la permission, je l'instruisis du sujet dont nous parlions.

L'honnête ministre appuya ma prière; il représenta que dans ces momens solemnels, on attendoit certaines condescendances des ames pieuses comme elle, quelque

lieu qu'elles eussent d'être satisfaites d'elles-mêmes, pour le bien de l'exemple, et dans la vue de prouver que tous les ressentimens qui pouvoient rester contre ceux dont elles avoient été le plus outragées, étoient surmontés : et que si elle vouloit accorder à un cœur aussi sincérement repentant, que je représentois M. Lovelace, ce pardon en personne que j'avois sollicité, il n'y auroit plus le moindre fondement pour supposer qu'il lui restât le plus léger ressentiment caché ; et que cela pourroit produire d'heureux effets sur ce gentilhomme.

Je n'ai, Monsieur, aucun ressentiment caché, dit-elle ; — ce n'est pas à présent le temps des ressentimens ; et vous m'en croirez aisément, lorsque je peux vous assurer, (en me regardant) que l'amitié même, la sincère et tendre amitié qui a subsisté si long temps entre Miss Howe et sa Clarisse, et qui a fait le plus grand charme de ma vie, quoiqu'elle me soit jusqu'à mon dernier soupir, l'objet le plus cher de tout ce qui peut m'être cher dans la vie, a déjà perdu de sa chaleur, et a déjà cédé la place à des affections plus ardentes et plus élevées ; le souvenir des insultes personnelles de M. Lovelace qui, grâce à Dieu, n'ont jamais souillé cette ame à qui Miss Howe a fait goûter de si doux plaisirs, auroit-il plus de force sur moi à cette heure que le souvenir de la

tendresse la plus pure dont le cœur humain puisse se vanter ? dites-donc, si vous voulez, *au monde*. Et si vous croyez, M. Belford, que ce que je vous ai dit auparavant ne soit pas assez fort, dites aussi à ce pauvre malheureux, que non-seulement je lui pardonne, mais que je forme des vœux si fervens pour le salut de son ame, et cela par rapport à son immortalité, que si ma pénitence pouvoit servir à expier d'autres fautes que les miennes, ma dernière larme seroit pour; lui, lui la cause que je meurs !

Nos yeux et nos mains exprimèrent pour nous deux ce que nos lèvres n'avoient pas la force d'articuler.

Ne dites donc pas, continua-t-elle, ni vous, ni personne, que mes ressentimens ne sont pas surmontés. — Et cependant, les yeux levés vers le ciel, comme en garantie de la vérité de ce que j'ai dit, je ne le reverrai jamais, si je puis l'éviter. Et ne voyez-vous pas, Messieurs, combien le temps qui me reste est court; à combien d'objets bien plus importans il me faut l'employer; et combien je serois hors d'état, foible comme je suis, de soutenir même les protestations de repentir d'une personne en pleine santé, et gouverné par des passions toujours violentes que rien n'a pu dompter ? — J'espère à présent que vous ne me presserez plus jamais sur cet article.

Le ministre dit : en effet il y auroit de la cruauté à en reparler encore.

Vous voyez, Lovelace, que je n'ai pas manqué à remplir l'office d'un ami, en faisant tout pour la déterminer à souffrir un moment votre présence, pour recevoir de sa bouche son dernier pardon. J'espère que la sachant si près de sa fin, vous ne viendrez pas importuner une mourante à ses dernières heures ; il est certain qu'une pareille entrevue la jetteroit dans un désordre extrême, et pourroit lui faire quitter ce monde encore plutôt.

Cela me rappelle une expression qu'elle avoit coutume d'employer, lorsque vous poursuiviez ses pas dans la maison de Smith, et qu'elle revint dans son logement. Elle disoit avec une sérénité sans exemple, suivant le rapport de Madame Lowick, en considérant l'occasion et le trouble où votre démarche l'avoit jetée, et le mauvais état de sa santé en ce temps-là, il ne me laissera pas mourir avec décence, dit cette fille angélique ; — il ne veut pas me laisser paroître en présence de mon créateur avec le respect qu'on exige en entrant dans le palais d'un prince de la terre. — Je ne peux cependant m'empêcher de souhaiter que cette céleste créature eût pu prendre sur elle de vous voir dans ses derniers momens ; et cela pour mon propre intérêt, autant que pour le vôtre ; car quoique je sois

bien décidé à ne me rendre jamais coupable des crimes qui, hors l'espace de quelques semaines qui viennent de s'écouler, ont noirci ma vie et qui me font à présent me détester sincèrement moi-même, cependant je serois bien plus tranquille sur la crainte d'une rechute, si l'ame frappée de la solemnité qui auroit nécessairement accompagné une semblable entrevue, vous en étiez sorti changé dans le cœur et réformé, car je ne crains aucun démon que celui qui porte ta figure.

Il est à présent onze heures du soir. Elle s'est retirée il y a une heure pour reposer, et Mde. Lowick me dit qu'elle dort d'un sommeil tranquille.

Je vais finir ici. J'espère la trouver mieux demain matin. Mais hélas ! que cette espérance est frêle ! que la vie est fragile, tandis que nous bâtissons si facilement sur l'ombre vaine du plus léger changement ! quoique dans un cas aussi désespéré, un instant de réflexion nous fasse connoître que ce mieux passager n'est qu'une ombre fugitive.

J'enferme ici l'horrible écrit de ce pédant de Brand ; et une fois du moins j'aurai dévancé ta vorace impatience. (1)

(¶) LETTRE CDLXVIII.

M. BRAND à M. WALTON.

Samedi soir, 2 Septembre.

Mon cher Monsieur WALTON,

JE vous suis obligé de la lettre *supérieurement peinte* et *élégamment écrite*, que vous m'avez adressée, à l'effet de m'engager à rendre *justice* au *caractère* de Miss Harlowe la *cadette*; et cependant je dois vous dire que j'étois fondé, même avant *l'arrivée de votre lettre*, à *penser*, et même sur *preuves*, que nous étions tout-à-fait dans *l'erreur*. En conséquence, j'avois déjà employé la plus *grande partie de cette semaine* à dresser une lettre *apologétique* à mon digne patron, de M. Jules Harlowe, dans la vue de rétablir les choses *entr'eux* et *moi*, et, (*autant qu'il dépendroit de moi*,) entr'*eux* et *Miss*; et je n'avois presque plus autre chose à faire, qu'à mettre les *liaisons* et à *transcrire*, lorsque j'ai reçu la *vôtre*; et elle sera dans les mains du susdit M. Harlowe pas plus tard que *demain matin*; et la copie avec cette lettre seront dans les vôtres *lundi matin*. Vous

n'imaginez pas combien je suis fâché que vous et Mde. Walton, et Mde. Barker et *moi-même* ayons si légèrement pris les choses, en jugeant, hélas ! sur des apparences et de simples conjectures, lorsque le *caractère* et la *réputation* sont intéréssés. Horace a bien raison de dire.

Et semel emissum volat irrevocabile verbum.

C'est-à-dire, *les paroles échappées s'envolent sans retour.* Mais, (M. Walton,) elles peuvent être *contredites* par des paroles *contraires*; et nous pouvons nous confesser coupables d'une *méprise*, et témoigner notre *chagrin* de nous être *mépris*, et prendre la résolution de faire servir notre *méprise* d'*avertissement pour l'avenir*; et c'est là tout ce qu'il est *possible de faire*, et ce que *fera toute ame honnête*, et ce que personne n'est *plus prêt à faire* que *nous quatre qui avons nui sans dessein*, (comme je vous y vois disposé de *votre côté* dans *votre lettre*, et comme vous m'y verrez disposé du *mien dans la copie ci-incluse.*) Si cette copie est reçue, *comme je pense* qu'elle *doit l'être*; (et comme je *crois qu'elle le sera*,) elle doit me procurer *incessamment*, l'occasion de vous voir, en allant rendre une *visite à la jeune dame*, vers laquelle, (comme vous le verrez dans cette copie,) j'espère être envoyé

avec la *branche d'olivier* à la main. Il faut convenir que la matière dans laquelle nous *avons tous erré*, est fort *délicate* ; et, (en *considérant le caractère de* M. Belford ,) *les apparences* étoient très-fortes contre la *jeune dame* ; mais tout ce qui résulte de là, c'est qu'en *matière douteuse les plus sages peuvent se méprendre* ; car le poëte dit :

Fallitur in dubiis hominum solertia rebus.

La pénétration de l'homme s'égare dans les choses douteuses.

Si vous en trouvez *l'occasion* , vous pouvez , (*comme de vous-même* , et sans que *j'aye l'air de le savoir* ,) montrer l'incluse à M. Belford, qui , à ce que vous me dites, m'en veut cruellement ; mais il ne faut pas lui *montrer* , ni lui *lire* les mots qui *ont rapport à lui* , dans le paragraphe qui est *au haut de la troisième page* , commençant ainsi : mais *cependant j'insiste sur une chose* : car vous savez qu'il ne faut pas se faire *des ennemis* , et j'ai des *raisons de penser* que ce M. Belford *est un homme aussi passionné , aussi violent que M. Lovelace*. Quelle pitié que la jeune dame ne puisse pas trouver un plus *digne protecteur* ! vous pouvez coller sur ces lignes du papier noir ou bleu , avant de montrer la lettre ; et s'il veut absolument

lument en prendre une copie; (car lui et tout autre qui la *verra* ou qui *l'entendra lire*, sera, je n'en doute pas, fort aise d'avoir dans ses mains la copie d'une lettre remplie des *sentimens* des plus célèbres *écrivains de l'antiquité*, aussi bien *adaptée* que j'ose dire qu'elles le sont, au point *en question*;) je dis, s'il insiste pour en prendre copie, priez-le de vous donner les plus *fortes assurances* de ne pas souffrir qu'elle soit *imprimée* : oh! pour rien *au monde*; et je vous fais à vous la même prière; car si l'on peut tirer quelque parti *des ouvrages d'un homme*, quel autre que *l'auteur* doit en avoir l'avantage? Et si le spectateur, le babillard, l'examinateur, le gardien, et nos autres écrits savans, font tant parade d'un *vers isolé* ou autre citation, par forme *d'épigraphe* au *frontispice* de chaque feuille *du jour*, et si les autres auteurs s'enorgueillissent de *découvrir* dans *les écrivains classiques*, un *vers* ou un *adage* pour en *embellir* les *titres* de leurs *livres*, quelle figure ne feroit pas une *lettre du genre de l'incluse*, si chargée d'admirables préceptes, de *citations faites à propos*, puisées dans les *meilleures autorités* ?

On m'a dit qu'un *certain Lord*, qui s'étoit mis lui-même un jour à écrire un *pamphlet* en faveur d'un *grand ministre*, après avoir pris *inutilement* beaucoup de *peine*, pour trouver une épi-

graphe latine, donna commission à un de *ses* amis de lui déterrer *quelqu'un* qui pût lui aider à en rencontrer une *sortable*, seulement d'une ou deux lignes pour un *panier de vin clairet.* Son Excellence eut *une sentence qu'on tira de Juvenal;* mais malheureusement, ne sachant pas que *Juvenal* étoit un *poëte*, il commit une fatale *méprise*, et fit imprimer les vers comme de la prose, *en tête* de sa production.

Or, si *une* ou *deux* lignes, pas davantage, furent si bien récompensées, (un *panier de vin clairet*, *pas moins !*) à quelle *inestimable valeur* on apprécieroit *une lettre telle que la mienne;* et qui sait si le noble Pair, (qui est encore vivant (*),) s'il venoit à rencontrer cette lettre, *ornée d'une si brillante chaîne de pierres précieuses*, ne pourroit pas donner à l'écrivain quelque titre dans sa maison, afin de l'avoir toujours *sous sa main*, ou lui procurer d'une façon ou d'une autre, les *moyens* de se produire dans le monde. Et j'oserai avancer, (quelque *corrompu* que soit le *monde*) qu'un homme d'un *savoir solide*, n'a besoin que d'y être *introduit* et *initié* pour faire *fortune.*

J'espère, (mon bon ami,) que la jeune dame ne mourra pas. Je serois bien

(*) Au temps où l'on écrivoit cette lettre.

affligé si elle mouroit, et plus encore à cause de mon *malheureux rapport* sur son compte. *Vous* le seriez aussi pour la *même cause;* ses *parens* et ses *amis* ne le seroient pas moins. Ce sont des gens fort riches, et de très-dignes gentilshommes.

Mais je vous dirai *en passant*, qu'ils ont poussé *si loin* les choses contr'elle, que je crois en conscience qu'ils ont été bien aise de pouvoir se *justifier eux-mêmes par mon rapport*, et qu'ils n'auroient pas été *aussi contens*, si je leur en avois fait *un plus favorable;* et cependant, *au fond de leurs cœurs*, ils sont *idolâtres* d'elle. Mais maintenant ils sont, (à ce que j'entends dire,) tous portés *à faire la paix* avec elle, et à lui *pardonner;* son frère aussi bien *que les autres*.

Mais leur cousin, le colonel Morden, un *brave gentilhomme*, a eu avec eux des *paroles si vives*, et eux avec lui, qu'ils ne savent comment faire pour *céder*, sans paroître s'être prêtés à un *accommodement* par crainte. C'est ce qui m'a fait prendre de plus grandes libertés pour presser la *réconciliation;* et j'espère que, m'offrant si *à propos*, ils en seront tous *charmés*. Car, peuvent-ils avoir un *meilleur prétexte*, pour sauver leur *orgueil* à tous, qu'en acceptant ma médiation? Et je vous dirai, (*inter nos*) *entre nous*, qu'ils ont *tous un fier orgueil*.

Par ces moyens honnêtes, (car je ne voudrois pas en employer de *malhonnêtes*, s'agît-il d'être *archevêque de Cantorbéry*,) je me flatte de plaire à tout le monde; et d'abord, avant tout, d'être *pardonné* par *la jeune dame*; (qui est *grande amatrice de la science et des savans*, et que j'aurai par-là bien *des occasions d'obliger*; car, lorsqu'elle quitta la maison de son père, il n'y avoit que quelques jours que j'avois eu l'honneur de *sa connoissance*, et elle parut singulièrement *satisfaite* de ma *conversation*) et ensuite d'être *remercié* et *considéré* par *ses parens* et par *toute sa famille*, comme je le suis, (grâce à Dieu) de mon *cher* ami, M. Jules Harlowe; qui vraiment est un homme qui fait profession d'une *grande estime* pour les hommes *d'érudition*, et qui, (avec un *grand plaisir*, j'en suis sûr,) parcourra avec moi les *autorités* que j'ai *citées*, et *s'étonnera* de ma *mémoire*, et du *talent ingénieux* que j'ai, pour faire valoir *mes propres idées* par les phrases des plus fameux *sages de l'antiquité*.

Excusez, mon bon ami, cette *vanité apparente*. Le grand Ciceron, (vous devez, je le présume, en avoir entendu parler,) en avoit une bien plus *forte dose*, et il a écrit une fois une *longue lettre*, où *il prie* et *supplie* qu'on le *flatte*; mais si je fais de moi moins de louanges que *n'en font* ceux qui me connoissent,

je crois tenir un *milieu* entre la *vanité* et la fausse *modestie*; la dernière souvent se donne le *démenti* à elle-même, lorsqu'elle *refuse* les *complimens* que *tout le monde* lui fait comme dus à son mérite, mêlange d'hypocrisie et de folie, dont (j'espère) je dédaignerai toujours de me rendre coupable.

J'ai encore une *autre raison*, (que je puis vous dire, à vous, mon ancien *camarade d'école*,) qui me fait souhaiter le *rétablissement* et la *santé* de cette belle dame. Cette raison est, que par certains mots indirects, j'ai su de M. Jules Harlowe, qu'il est fort *vraisemblable*, (à cause du *tour* qu'on lui a joué,) qu'elle prendra le parti de vivre dans la *retraite* et la *pénitence*; et probablement, (quand elle s'établira dans sa *terre*,) elle prendra un *chapelain* pour la diriger dans ses *dévotions* et sa *pénitence*. — Si elle le fait, qui court *une meilleure chance* que *moi*? Et comme je vois, (autant par *votre* témoignage que par celui *de tout le monde*,) qu'elle est innocente, quant à *l'intention*, et qu'elle est résolue de ne plus songer davantage *à M. Lovelace*, qui sait *ce qui* peut (un jour) *arriver*? — Et cependant ce ne pourroit être qu'après *la mort* de M. Lovelace, (laquelle pourroit bien arriver plutôt qu'il *ne pense*, d'après sa *détestable conduite*;) car après

tout, un homme qui est *utile au public* ne doit pas, (pour la plus *belle femme* de l'univers,) livrer *sa gorge* à la merci d'un homme qui ne se fait scrupule de rien.

Je vous prie que cette demi-confidence n'aille pas plus loin que *vous*, votre *épouse* et Mde. *Barker*. Je sais que je peux confirmer ma vie *même* entre *vos* mains et dans les *leurs*. On a vu, (permettez-moi de vous le dire,) des choses plus *étranges* arriver, et cela avec de riches *veuves*, (et quelques-unes même de la plus *grande qualité*. Oui!) dont le choix, dans leur *premier mariage*, avoit été peut-être guidé par des *motifs de convenance*, ou par de pures sensualités, pourrois-je dire; mais qui dans une seconde union ont eu en vue à-la-fois, l'avantage *spirituel* et *corporel*, ce qui est le parti préférable, (sans nul doute) pour des substances composées de *deux parties*, comme le sont les *hommes* et les *femmes*.

Et n'allez pas croire, Monsieur, que si pareille chose arrivoit, l'un ou l'autre y perdît; puisque la jeune dame épouseroit en moi un homme bien né et un savant, et quant à *mon honneur*, comme la tache qu'elle a reçu, rabaisseroit sa *haute fortune* à l'équivalent de mon *humble médiocrité*, (si l'on considère uniquement la *fortune*, et non pas le *mérite*,) la *vie*

de cette *dame* n'a pas été *déshonorée*, soit par la *longue* durée de ses erreurs, soit par *l'excès* du *déréglement*; pour la mettre sur le *pied* de ces *Abigaïl* de *rebut*, qui trop souvent, (Dieu le sait) sont regardées comme bonnes assez pour un *jeune ecclésiastique*, qui peut-être se laisse prendre par l'appât d'un *chétif bénéfice*; et, (si la vile *créature* n'est pas *tout-à-fait usée*,) il devient de plus pauvre en plus pauvre *par l'accroissement d'une famille* qu'il ne sait pas si elle est de *lui* ou de son *noble* (ignoble, devrois-je dire,) *patron*.

Mais tou cela est en confidence et pour vous seuls.

Je sais que vous n'avez pas fait au collége de bien grands progrès dans *les langues savantes*; c'est ce qui fait que je me suis abstenu de charger *ma lettre de bien des* citations *classiques*, comme je l'aurois pu, et comme j'en ai rempli la copie incluse; et dans *l'éloignement* des lieux je ne puis vous *les expliquer* de vive voix, comme je le fais à *mon ami*, M. Jules Harlowe, qui, (après tout) m'a des obligations pour lui *montrer* bien des *beautés* des *auteurs que je cite*, qui autrement resteroient cachées pour *lui*, comme elles le sont nécessairement pour tout lecteur ordinaire. — Mais cela (aussi) *inter nos*, (entre nous) car il ne seroit pas bien aise *qu'on le sût*. Le geai, (vous

savez, mon ancien camarade d'étude, le geai, vous savez,) *se pavane sous le plumage du paon.*

Mais où vais-je m'égarer? Je ne sais jamais où finir, quand je suis sur des *sujets savans ;* et quoique je ne puisse pas précisément *vous* complimenter du *nom de savant*, cependant vous êtes un *homme de sens,* et comme *tel* vous devez vous plaire avec les *savans* et avec leurs *écrits.*

Dans cette confiance, (M. Walton,) et en présentant mes *tendres respects* à vos dignes dames, (votre *épouse* et votre *sœur,*) et avec l'espérance, (pour l'intérêt de la *jeune dame,*) de faire suivre bientôt de ma *personne* cette longue, fort longue épître ; je finis par me dire,

Votre affectionné et fidelle ami,

ELIAS BRAND.

P. S. Vous serez surpris peut-être, M. Walton, de ce que veulent dire ces lignes tirées au-dessous de plusieurs mots et sentences ; (nous appelons cela *souligner*,) et si mes lettres étoient pour être imprimées, ces endroits seroient imprimes d'un *caractère différent.* Vous saurez donc que nous *autres savans*, nous faisons cela pour indiquer à nos lecteurs, qui ne sont pas aussi *savans*, où *gît la force de nos argumens*, et l'emphase ou energie

qu'ils doivent aux *mots* souslignés; ce qui leur aide à saisir sur le champ, et notre *sens* et la *force* des termes. Quelques gens qui font les *importans*, m'ont dit qu'un auteur qui fait un *grand usage* de cette méthode, ou prend ses lecteurs pour des *sots*, ou condamne tacitement lui-même son *style*, en supposant par-là que son sens seroit *obscur* sans ces souslignemens, ou que toute la force de son style est dans les *mots*. Mais tous les savans avec qui j'ai eu commerce, *pensent comme je pense*; et pour vous donner une *comparaison* fort *agréable*, quoique *familière*, je regarde une page distinguée par plusieurs caractères différens, comme une prairie ver-voyante, émaillée de marguérites, de boutons d'or, et autres fleurs d'été. Les poëtes comparent cela à l'art de *l'émailleur*. N'avez-vous pas lu dans les poëtes des *prairies émaillées* et autres expressions pareilles?



(¶) LETTRE CDLXIX.

M. BRAND à M. JULES HARLOWE.

Samedi soir, 2 Septembre.

MON DIGNE MONSIEUR,

CE n'est pas un *petit chagrin* pour moi d'avoir été, (malheureusement) *l'occasion*, (je suis sûr de la pureté de mon intention) d'aigrir encore les divisions par un rapport imprudent et sans vérité, lorsque le devoir d'un homme de mes *fonctions* (devoir qui s'accorde bien avec mon inclination) est de *réunir* et de *réconcilier*.

J'ai reçu deux lettres qui m'ont *redressé*; l'une d'une connoissance particulière (que j'avois chargée de s'informer du caractère de M. Belford) et qui m'est arrivée mardi dernier, m'apprenant que votre malheureuse nièce a été grandement outragée dans le compte qu'on m'avoit rendu d'elle, (car je le lui avois communiqué; et à mon *grand chagrin*, cela est bien sûr, dans l'appréhension que j'avois qu'il ne fût *vrai*;) je me suis donc mis

alors à vous écrire pour *reconnoître mon erreur :* et j'étois déjà bien avancé dans ma lettre, lorsque la seconde lettre est venue (une fort *belle lettre*, vraiment, tant *pour le style* que pour la *plume*,) de la part de mon ami M. Walton (quoique je sois sûr que ce ne peut être lui qui *l'ai dictée*) exprimant son chagrin, et celui de sa femme et de sa belle-sœur aussi, d'avoir été la cause de mon *erreur* dans le rapport que j'ai fait de *la jeune Dame*, qu'ils *disent aujourd'hui*, (après de *meilleures recherches*) se trouver être la plus *irréprochable*, la plus *prudente*, et (à ce qu'il paroît) la plus *pieuse* jeune Dame qui ait jamais (une seule fois) commis une *grande faute*, telle (assurément) qu'a été la *sienne*, en quittant de si *dignes parens* et une aussi *honnête famille*, pour suivre un homme aussi *vil* que l'est M. Lovelace ; mais que pouvons-nous dire ? Le divin Virgile nous le dit bien.

Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis ?

Méchant amour, à quels excès ne pousses-tu pas le cœur des mortels ?

Quant à *moi*, j'avois bien peur (car nous avons bien des *occasions*, vous le sentez) Monsieur, à *l'université*, de connoître la *nature humaine*, par les *livres*

qui sont le *calme produit* de la *sagesse des sages*, comme je puis le dire,

(*Haurit aquam cribro, qui discere vult sine libro.*)

(C'est vouloir puiser l'eau avec un crible que de vouloir s'instruire sans livres.)

et qui n'est point interrompu par le bruit et les vanités qui se mêlent ordinairement dans la *conversation paternelle*; dont on ne peut (dans le *monde turbulent*) jouir que de la *bouteille sur table*; ce qui vous met dans le cas d'avoir à *essuyer cent folies* pour un mot qui *mérite d'être retenu*: j'avois bien peur (dis-je) qu'un si *grand faux pas*, ne fût suivi d'un plus *grand*, et *de pis encore*: car *votre* Horace, et *mon* Horace, le plus charmant écrivain qui ait jamais vécû parmi les *Payens* (*pour la poësie lyrique*, j'entends; car sûrement *Homère* et *Virgile* devroient dans *leur genre* être nommés les premiers), observe avec vérité, (et qui connut mieux la nature humaine que lui?)

Nec vera virtus, cum semel excidit,
Curat reponi deterioribus.

La vrai vertu, une fois tombée de son élévation,

Dédaigne d'être replacée dans un rang inférieur et vulgaire.

Et ce n'est pas avec moins de sagesse qu'Ovide remarque

Et mala sunt vicina bonis. Errore sub illo
Pro vitio virtus crimina sæpe tulit.

Le mal et le bien se touchent ; la vertu une fois engagée dans cet écart, produit souvent, au lieu de vices, des crimes.

Quel est l'homme qui, pouvant puiser la *science* dans sa première *source*, dans les ouvrages des *sages de l'antiquité*, (perfectionnés par les *commentaires des modernes*) ne préféreroit pas à tout autre état celui de la *vie tranquille* et *silencieuse* que les *hommes contemplatifs* mènent sur les *siéges du savoir*, s'ils n'étoient pas appelés (suivant leur *destination*) au service et à *l'instruction de l'univers ?*

Et, Monsieur, un autre poëte de mes auteurs favoris, (et qui ne l'est pas moins, parce qu'il est chrétien) nous dit que c'est la coutume de quelques personnes, de rejeter sur le dos d'autrui le fardeau de la faute qui pèse sur le leur.

—— Hominum quoque mos est,
Quæ nos cumque premunt, alieno imponere tergo. MANT.

Mais moi, quoique dans cette affaire, je me sois *égaré* (*avec les meilleures*

intentions néanmoins, tant dans ceux qui ont *égaré*, que dans celui qui a été *égaré*; et par conséquent nous sommes autorisés, s'il y a jamais eu *homme* qui le fût, à présenter cette excuse); je ne veux cependant pas être rangé dans la classe de ces *atténuateurs* de leurs fautes; au contraire, j'aurai toujours présent ce vers, qui *console autant qu'il instruit*, l'homme qui a eu le malheur de se *méprendre*, et que j'ai déjà cité dans ma dernière lettre.

Errare est hominis, sed non persistere.

Il est de l'homme de se tromper, mais non de persister dans son erreur.

J'avouerai que j'ai été trop *inconsidéré*, en jugeant sur des *conjectures* et des *conséquences* tirées de pures *probabilités*, lorsque (surtout) il s'agissoit de la *réputation* d'une si *belle* dame.

Credere fallaci gravis et dementia famæ.
MANT.

C'est une grande démence que de s'en rapporter à la trompeuse renommée.

Cependant Miss Clarisse Harlowe (j'oserai le dire) est *l'unique jeune* dame dont j'aie jamais entendu parler (ou dont j'aie vu parler dans les livres) qui

après avoir fait un *pareil faux pas*, s'en soit, (*d'elle-même*, on peut le dire) *aussitôt relevée*; et qui ait triomphé de son amour *pour le séducteur* : (une grande victoire, assurément !) et qui le *fuie*, et qui soit résolue de *mourir* plutôt que d'être à lui : ce qui, à son immortel *honneur*, est (j'en suis assuré) la vérité qu'on peut dire d'elle à présent; et pour lui rendre *justice*, je suis prêt à m'appliquer (et avec un grand chagrin de cœur) ce vers d'Ovide.

Heu ! patior telis vulnera facta meis.

Hélas ! je souffre des blessures qu'ont faites mes propres armes.

Mais pourtant, j'insiste sur un point ; c'est que toute la partie de mon *information*, qui est le résultat de mes *propres recherches*, et qui a rapport à M. Belford, et à son *caractère*, est vraie *à la lettre*, car on ne trouveroit nulle part, un homme d'un caractère plus libertin vis-à-vis des femmes, M. *Lovelace* excepté. Ainsi, Monsieur, je dois vous prier de ne point jeter aucun *blâme* sur mon *intention*, puisque vous voyez combien je suis prêt à *m'accuser* moi-même d'avoir trop légèrement prêté l'oreille à une information *superficielle* et *téméraire* (que je ne savois pas être telle, néanmoins) car j'y faisois d'autant plus de

fond, que les *personnes dont je la tenois*, sont des gens fort *réguliers*, et qui vivent dans *la crainte de Dieu :* et lorsque j'irai vous faire ma cour, vous verrez par leur lettre, que ce doit être d'honnêtes gens et bien *conscientieux*. Ainsi, Monsieur, qu'il me soit permis d'adresser à toute *votre digne famille*, ce vers de mon dernier poete cité.

Aspera confesso verba remitte reo.

Pardonne à l'aveu du coupable les paroles dures qui lui sont échappées.

Et permettez-moi à présent, Monsieur, (ce qui sied bien davantage *à mon ministère*) au lieu de paroître avec le *front d'un accusateur*, et d'un censeur *téméraire* (reproche que dans le *fond de mon cœur* je n'ai pas *mérité*) de prendre le rôle d'un *conciliateur ;* et de vous proposer (par forme *d'expiation* de ma *faute*) d'être député, comme un *messager de paix*, à la *pieuse jeune dame ;* car ils m'écrivent *expressément* le *mot*, (et je crois sincèrement que c'est la *vérité*) que les médecins l'ont *abandonnée*, et qu'elle ne *peut vivre*. Hélas, hélas ! quelle pitié ce seroit, si ce pauvre roseau, qu'on n'avoit dessein (comme je le sais très-bien, et comme j'en suis pleinement sûr) que de faire plier, alloit se rompre !

Ne laissez pas, mon cher Monsieur, croire au *monde*, qu'il y eût rien dans vos *ressentimens* (qui, tant qu'ils n'avoient pour but que de rappeler et de corriger, étoient justes et convenables) qui ait *l'apparence* de la *violence*, et de la *colère furieuse* et de *l'inexorabilité*, (comme il le paroîtroit à certaines gens, si ces ressentimens étoient poussés à l'extrémité, après le *repentir*, la *contrition*, et l'humiliation de la belle pécheresse, car elle a été tout ce temps-là (à ce qu'il paroît) une *seconde Madeleine* dans *sa pénitence* et cependant pas aussi dépravée que *Madeleine* dans ses *fautes* (quoiqu'elle en ait commis d'abord une grande, Dieu le sait.)

Nam vitiis nemo sine nascitur : optimus ille est,
Qui minimis urgetur — (dit Horace.)

Personne ne naît sans défaut, le plus parfait est celui qui en a le moins.

Si je puis, Monsieur, être nommé pour cet *heureux et digne* ministère (car heureux est l'homme conciliateur de paix) ! Je volerai à Londres, et (comme je sais que Miss a toujours fait grand cas du ministère que j'ai l'honneur de professer) je ne doute nullement d'être gracieusement accueilli d'elle, et de l'engager par de *solides argumens*, et de *bons avis*, à reprendre du *goût pour la*

vie, qui doit être le *premier pas* de son retour à la santé : car quand une fois *l'esprit* est *tranquille*, le corps ne souffre pas long-temps : et *l'amour de la vie* est une *passion naturelle* à l'homme, qui *renaît* bientôt quand la fortune vient à changer et à sourire.

Vivere quisque diù, quamvis et egenus et æger,
Optat. — Ovid.

Tout homme, malade ou pauvre, désire de vivre long-temps.

Et le charmant Lucain observe que,

— *Fatis debentibus annos*
Mors invita subit. —

Quand les destins nous doivent encore de longues années, la mort est toujours mal reçue.

Et je vais, Monsieur, vous exposer quelle sera la *teneur* de mes *raisonnemens* avec elle, et des *motifs de consolation* que je lui présenterai ; à elle qui est, je puis le dire, une *femme savante*, surtout étant dans le cas de lui *expliquer* moi-même, les *sentences* qu'elle pourroit ne pas *comprendre* tout de suite ; et cela dans la vue de vous *convaincre* (quand vous ne *connoîtriez* pas déjà mes capacités) combien je suis capable

de bien remplir *l'office chrétien* auquel je me consacre.

En premier lieu, je lui représenterai le *cours ordinaire des choses* dans ce *monde sublunaire*, dans lequel *la joie* et *la tristesse*, *la tristesse* et *la joie* se succèdent *tour-à-tour*, afin de la convaincre que ses chagrins ne sont qu'une chose dans l'ordre de ce cours ordinaire des événemens de la vie.

Gaudia post luctus veniunt : post gaudia luctus.

Les ris suivent les pleurs ; le deuil suit le plaisir.

En second lieu, je lui rappellerai la définition qu'elle donna elle-même du *chagrin*, un jour qu'on l'invita à faire la distinction de ces trois mots, *tristesse*, *chagrin* et *mélancolie*, et à fixer leur différence précise : ce qu'elle fit, *impromptu*, par leurs *effets*, d'une manière admirable, et à la grande satisfaction de tous ceux qui étoient présens : *moi-même*, je n'aurois pu, avec de *l'étude*, les différencier *mieux*, et d'une manière plus *concise*. La *tristesse*, dit-elle, *mine ;* le *chagrin déchire*, et la *mélancolie adoucit*.

La conclusion que j'en tirerai avec elle, sera que, puisqu'une heureuse réconciliation succédera, *le chagrin* sera banni, *la tristesse dissipée*, et qu'il ne restera

que la douce *mélancolie* pour *consoler* et *égayer* son cœur *contrit*, et montrer à tout l'univers, le vif sentiment et le repentir qu'elle a de sa grande erreur.

En troisième lieu : que sa *joie* (*) quand elle aura recouvré la santé et les bonnes grâces de sa famille, sera d'autant plus grande, que ses chagrins auront été plus profonds.

> *Gaudia, quæ multo parta, laborare placent.*
>
> Le plaisir qui a coûté le plus de peine, est le plus doux.

En quatrième lieu : qu'ayant été *réellement* coupable d'une *grande faute*, elle ne doit pas recevoir avec *impatience* et *colère*, la correction et le courroux avec lesquels elle a été traitée.

> *Leniter, ex merito quidquid patiare ferendum est.*
>
> La peine qu'on a méritée doit être soufferte avec patience.

(*) La *joie*, permettez-moi de l'observer ici en note, mon cher Monsieur, n'est pas absolument incompatible avec la *mélancolie* : c'est-à-dire, pourtant, une joie *douce* et *tranquille*, et non pas une joie tumultueuse, une joie folâtre : mais je parle d'une *joie* qui la tirera de temps en temps de sa *douce mélancolie* et qui l'y laissera *retomber doucement* : car la *mélancolie*, cela est sûr, deviendra par ses *réflexions*, son état naturel.

En cinquième lieu : que c'est *la patience* qui éprouve et affermit *la vertu*, comme dit Prudentius :

Hæc virtus vidua est, quam non patientia firmat.

Ce n'est qu'une vertu chancelante, que celle que n'affermit pas la patience.

En sixième lieu : que, d'après ce que dit Horace, elle peut s'attendre à voir des *temps plus heureux*, qu'elle n'avoit *lieu* (dernièrement) d'en espérer.

Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora.

Le plaisir qu'on n'attend pas, n'en est que plus vif.

En septième lieu : qu'elle est maintenant réellement dans le *chemin* du *bonheur*, puisque, suivant *Ovide*, elle peut enfin *compter le nombre et le dernier de ses maux.*

Felix qui patitur, quæ numerare potest.

Et encore ce distique consolant,

Estque serena dies post longos gratior imbres,
Et post triste malum gratior ipsa salus.

Le plus beau jour est celui qui succède à de longues pluies ;
Et le souvenir d'un revers affreux double le plaisir d'y avoir échappé.

En neuvième lieu : que les *maux qu'elle a éprouvés* peuvent (par le *bon usage* qu'on peut en faire) tourner à son éternel avantage. Car

Cum furit atque ferit, Deus olim parcere quærit.

Dieu, au moment où il menace et frappe, songe déjà à pardonner.

En dixième lieu : qu'elle sera en état de donner une *belle leçon* (une *admirable* leçon) à toute les *jeunes demoiselles* de *sa connoissance*, de la *vanité* d'être *élevée au faîte* de la *prospérité*, et de *la foiblesse* qu'il y a à se décourager dans *l'adversité*: puisque nul homme n'est assez *haut* pour être à l'abri de la chûte et de *l'humiliation*; ni *assez bas* pour devoir se *désespérer* : de-là le conseil d'Ausone :

Dum fortuna juvat, caveto tolli.
Dum fortuna tonat, caveto mergi.

Quand la fortune sourit, gardez-vous de vous trop élever.

Quand la fortune tonne, gardez-vous de vous laisser submerger.

Je lui ferai remarquer avec combien de justesse Lucain appelle *l'adversité*, *l'élément* de la *patience*.

— *Gaudet patientia duris.*

La patience se plaît dans les revers.

Et

Fortunam superat virtus ; patientia famam.

La vertu surmonte la fortune ; la patience triomphe de la renommée.

Je lui dirai que tandis que les *ames foibles* sont *écrasées* par les coups de la *fortune*, *l'ame forte* sait étonner et intimider la volage déesse.

Fortuna fortes metuit, ignavos premit.

La fortune a peur du brave ; elle écrase le lâche.

En onzième lieu : que si elle suit le conseil d'*Horace*,

Fortiaque adversis opponite pectora rebus.

Opposez aux revers un cœur intrépide.

Ce sera *dans la suite* un plaisir pour elle, (comme dit *Virgile*) de se *rappeler ses disgraces passées*.

— *Forsan et hæc olim meminisse juvabit.*

Un jour peut-être le souvenir de ses peines aura des charmes pour elle.

Et Juvenal, sur le même sujet, en parlant de la joie babillarde des mariniers

après que tous leurs dangers sont passés, dit :

Gaudent securi narrare pericula nautæ.

Le nautonnier dans le port aime à conter son naufrage.

Ce dernier vers convient si parfaitement à la circonstance, que vous me pardonnerez, Monsieur, de céder à l'envie qui me prend de *le rendre en vers anglais* ; et à *l'impulsion translative* (pardon pour ce mot nouveau, et cependant nous autres savans, nous n'aimons pas à *autoriser le néologisme*) qui m'est survenu tout d'un coup.

Le matelot sauvé conte sur le rivage,
Et ses nombreux dangers et son triste naufrage.

C'est avec ces *sages adages*, Monsieur, et cent autres semblables, que j'ai toujours au bout de *ma langue*, que j'entretiendrai Miss (après les avoir pourtant rédigés *en forme*, et avec une certaine *méthode*) ; et comme elle a beaucoup *de lecture*, et qu'elle est, (je puis le dire, à cela près de cette *seule* grande imprudence) une jeune Demoiselle très-*sage*, je ne doute nullement que je ne parvienne, sinon par *mes propres argumens*, du moins par ces *talens* et ces *facultés* qui

qui ont (je puis le dire) une sorte *d'affinité* avec les *siennes*, à *gagner* sur elle de reprendre courage.

—— Nor of the laws of fate complain,
Since, tho' it has been cloudy, now't clears
up again.

Et de plus se plaindre des loix du destin, puisque après ces sombres nuages, le ciel redevient serein.

Oh ! quelle sagesse est renfermée dans ces *premiers auteurs classiques !* un *homme sensé* (en cherchant dans leurs écrits) trouvera toujours qu'il peut emprunter leurs termes pour exprimer ses *jugemens* et des *hommes* et des *choses*. Voilà pourquoi ils reviennent si facilement s'offrir à ma *mémoire* en toute occasion. Quoique cela ressemble à la *vanité*, c'est une trop grande vérité, pour la passer sous silence, et je ne vois pas pourquoi un homme ne *sauroit* pas voir en lui-même les choses que tout *le monde voit* et dit *de lui ;* quoique cependant les autres n'en sachent peut-être pas *la moitié autant que lui* sur d'autres matières. — Je ne connois *qu'une objection*, Monsieur, qu'on puisse faire contre ma proposition d'aller à Londres ; celle qui naîtra de votre *généreux* et *tendre soin* pour la *sûreté de ma personne*, dans le cas où cet homme *violent et terrible*, ce méchant M. Lovelace,

(que tout le monde redoute) viendroit à me contrecarrer; comme il pourroit être résolu d'essayer encore de *regagner pied dans l'affection de Miss;* mais je me reposerai sur la *Providence* du soin de ma *sûreté*, lorsque je serai engagé dans une *cause si digne de mon ministère*, et avec *d'autant plus* de confiance, qu'il est, à ce qu'on me dit, un homme *savant et lettré*. C'est une chose étrange qu'un si *vil débauché* (j'espère qu'il ne verra jamais cette lettre!) soit un homme *savant*; c'est-à-dire, qu'un *homme savant* trouve le loisir d'être un *débauché*: quoiqu'il puisse arriver qu'un *savant* soit un *rusé pécheur*, et profite des occasions qui se présentent sur *son chemin*. Ce que néanmoins, je peux vous l'assurer, *je n'ai jamais fait.*

Je répète que comme ce Lovelace est un *savant*, je me *revêtirai*, pour ainsi dire, d'une *armure classique*: débutant *doucement avec lui* (car, Monsieur, la *bravoure* et la *douceur* sont des qualités qui *vont fort bien ensemble*, et elles ne *brillent* dans personne autant que dans le clergé *Chrétien*) débutant donc avec lui par la *douceur*, comme je dis, d'après Ovide

Corpora magnanimo satis est prostrasse leoni.

Le lion généreux épargne qui se soumet à sa force.

Ensorte que si je n'étois pas en sûreté derrière le *bouclier* de *ma propre prudence*, je le serois certainement derrière le *bouclier* de ces *admirables auteurs classiques*, d'Horace en particulier, qui étant un libertin lui-même (et un *libertin jovial*) doit être d'un grand poids auprès des *libertins savans*.

Et qui sait si je ne pouvois pas ramener ce *Goliath en méchanceté*, quoique de ma personne je ne sois moi-même qu'un *petit David* (armé des frondes et des pierres des anciens sages) au sentiment de ses erreurs ? Et quelle victoire ce seroit pour moi !

Ici, Monsieur, je pourrois, en suivant l'allégorie de David et de Goliath, vous donner un échantillon des *pierres* (on peut donner le nom de pierres à *des argumens écrasans*, puisqu'ils vous *terrassent* un *opiniâtre adversaire*) que je pourrois lui lancer, s'il se courrouçoit contre moi ; et cela pour vous ôter, Monsieur, toute inquiétude pour ma *vie* ou pour mes *os* : mais j'attendrai que vous me demandiez à les voir, lorsque j'aurai l'honneur de vous aller voir en personne.

A présent (mon cher Monsieur) que me reste-t-il après vous avoir montré (ce dont cependant je crois que vous ne doutiez pas) combien je suis *l'homme qu'il faut*, pour aller voir la jeune dame avec la *branche d'olivier*, que de vous prier

de me députer vers elle, avec cette *branche à la main?* Car s'il est vrai qu'elle soit aussi mal ; et si elle alloit ne pas vivre assez pour recevoir la grâce que (à ma connoissance) toute *l'honorable* famille lui destine, quel chagrin pour vous tous ! et alors, Monsieur, à quoi serviroient *les éloges* que vous rendriez peut-être, tous réunis, à sa *mémoire*. Car comme Martial l'observe sagement,

— *Post cineres gloria sera venit.*

La gloire vient trop tard couronner des cendres.

Ausone dit aussi avec la même justesse, que les *plus promptes faveurs sont les plus gracieuses et les plus obligeantes.*

Et Ovide sur le même sujet.

Gratia ab officio, quod mora tardat, abest.

Un bienfait retardé perd ſon prix et sa grâce.

Et, Monsieur, quelque parti que vous preniez, que le pardon *de la jeune dame soit* aussi étendu, et aussi *gracieusement accordé*, qu'elle le peut souhaiter. Afin que je puisse lui dire que je lui porte avec ce pardon, et *vos mains* et votre *bonne mine* et vos *cœurs tout entiers.* Car,

comme le vers latin dit, (et j'ose présumer que mon humble conseil n'en a pas affoibli le sens,)

Dat bene, dat multum, qui dat cum munere vultum.

On donne bien, on donne beaucoup, quand le visage donne avec la main.

A présent, Monsieur, lorsque je jette les yeux sur cette longue lettre, (*) (quoique je la voie émaillée, comme une *prairie* est émaillée par les fleurs du *printemps* et de *l'été*, très-brillante à la vue;) je commence à craindre de vous avoir fatigué; et d'autant plus que j'ai écrit sans cette *méthode* ou cet *ordre* qui, je pense, *constitue* la *beauté* du *bon style*: *ordre* et *méthode* néanmoins qu'on peut plutôt *négliger* dans une *épître familière*

(*) Et ici en note, permettez-moi de dire que jamais aucun des *sermons* que j'ai composé, ne m'a coûté la moitié de la *peine* que cette lettre m'a donnée. —— Mais je connois votre *avidité* et votre admiration pour la sagesse des *anciens* que vous préférez à si juste titre à la *moderne*. —— Et en effet je pense avec vous, que la moderne n'est qu'*empruntée* (comme la *lune* emprunte la lumière du *soleil*) au moins que nous ne les *surpassons* en rien, et qu'on peut retrouver nos plus *belles pensées* généralement parlant, plus élégamment exprimées et mieux habillées par les anciens.

(comme qui diroit celle-ci), en vous demandant pardon, Monsieur, pour la *familiarité du mot :* mais non *pas tout-à-fait ici* non plus, parce que je peux dire en quelque sorte que c'est *une lettre* et que ce n'en est *pas une,* mais une espèce de discours *abrégé* et *subtantiel,* sur des sujets *divers* et *variés*, dont chacun pourroit, étant étendu, remplir jusqu'à des volumes. Si ce *discours épistolaire* (laissez-moi lui donner ce nom) vous fait plaisir, (comme je suis porté à le penser, à cause des sentences et des *aphorismes* tirés des plus *sages des anciens*, qui y *brillent* de toutes parts, comme autant de *rayons de soloeil* éblouissans,) j'en formerai (à mon loisir) un *discours méthodique ;* et peut-être pourrois-je l'imprimer un jour, avec une dédicace à mon très-*honoré patron*, (si j'ai, Monsieur, votre agrément ;) mais non pas avant que j'aye jeté dans le public, sous *l'anonyme*, deux ou trois *petits essais,* pour me faire *connoître* un peu par leurs succès dans la *république des lettres,* et ensuite dans mes *œuvres*, — non pas par vanité, (néanmoins) je puis le dire, mais pour *l'utilité* dont il pourroit être au *public :* car, (comme l'observe judicieusement un poète,) *quoique la gloire suive toujours le mérite, elle n'en est cependant que l'ombre.*

Contemnit laudem virtus, licet usque sequatur
Gloria virtutem, corpus ut umbra suum.

La vertu dédaigne la louange, quoique la gloire suive toujours la vertu, comme l'ombre suit le corps.

Une fort belle idée, et digne de l'admiration de tout le monde.

Et maintenant, (mon *très-digne Monsieur*, mon bon ami et honoré patron,) remettant le tout entre vos *mains*, ainsi qu'à la discrétion de vos *deux frères* et aux lumières du *jeune M. Harlowe*, et à la sage prudence de la digne *Madame Harlowe*, et de son excellente fille, *Miss Arabelle Harlowe*, je prends la liberté de me signer, ce que je *suis véritablement*, et ce que je *me ferai toujours un plaisir d'être* dans tous *les cas* et dans *tous les temps*,

Votre et leur très-dévoué et obéissant et fidelle serviteur,

ELIAS BRAND. (13)



(¶) LETTRE CDLXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

(En réponse à la Lettre CDLXVII.)

Mercredi matin, 6 Septembre.

Elle est donc un peu mieux ! bénédictions du ciel sur toi sans nombre et sans mesure ! Puisse-t-elle se trouver de mieux en mieux ! dis-le-moi du moins quand ce ne seroit pas la vérité ; car tu ne peux savoir quelle joie m'a causée l'annonce de ce repit si passager, et de la chétive espérance qu'elle pourra vivre encore un ou deux jours.

Mais qui a dit à ce Docteur, au cœur insensible, et qui condamne si froidement à la mort, qu'elle ne vivra pas plus long-temps ? Quel est son garant pour l'affirmer ? Quelle présomption dans ces graves et tristes pédans de la faculté ! ils seront l'objet de mon mépris jusqu'à la dernière heure de ma vie, si ce confrère (tout fameux qu'on le croit,) ne peut opérer pour elle, ou plutôt pour moi, un miracle fort ordinaire ? Je te dirai même, Belford, qu'il mérite déjà le dernier mépris, pour souffrir que cette charmante horloge se désorganise à ce point. Qu'est-

ce donc que son art, s'il ne peut la remonter dans le quart du temps qu'ont duré ses visites, lorsqu'au temps des premières, les roues et les ressorts de la vie et du mouvement étoient si neufs et si solides, qu'ils paroissoient n'avoir besoin que de l'entretien et des soins les plus ordinaires ?

Je vous ai obligation de vos efforts, pour l'engager à me voir ; c'est avoir fait le rôle d'un ami ; si elle avoit daigné m'accorder cette faveur, elle auroit vu à ses pieds l'adorateur le plus humilié qui jamais se soit prosterné aux genoux de la beauté outragée.

Et ce qu'elle vous a chargé, et ce qu'elle vous a *défendu* de me dire, (et sa défense avoit le plus *tendre* des motifs,) qu'elle me pardonne ! qu'elle auroit pu faire de moi un homme de *bien !* qu'elle auroit pu me rendre *heureux !* qu'elle *m'avoit aimé !* Avouer dans un pareil moment qu'elle *m'avoit autrefois aimé !* qu'elle n'avoit jamais aimé d'homme *avant* moi ! qu'elle prie le ciel pour moi ! que sa dernière larme seroit répandue pour moi, si elle savoit qu'elle pût servir à sauver mon ame, condamnée, sans ses prières, à la perdition ! — O Belford, Belford, je ne puis le soutenir ! quelle bête féroce, quel démon j'ai été pour un cœur d'une bonté si transcendante ! — Pourquoi ne se dé-

chaîne-t-elle pas contre moi ? Pourquoi ne me charge-t-elle pas de ses exécrations ? — O mérite suprême et triomphant ! toujours au-dessus de moi ! et me laissant à une distance infinie au-dessous d'elle ! — *Epouser et réparer tôt ou tard*, voilà quelle étoit, misérable que je suis ! l'excuse que je me donnois à moi-même. De lui donner une sombre sensibilité ; la faire descendre de la hauteur des étoiles dont sa tête rayonnante étoit environnée, afin que ma femme, étant si supérieure à moi, n'en prît pas droit de me mépriser ; tel étoit un de mes serviles motifs, qui venoit de mon envie plus vile encore, et du sentiment que j'avois de mon infériorité. — Et cependant la voir, elle de degré en degré, d'infortune en infortune, conserver sa supériorité ; et comme le soleil, lancer sur moi des rayons plus brillans encore, après les nuages que j'avois tenté d'élever autour d'elle. — Et à présent m'échapper ainsi ! sans qu'il me reste aucun pouvoir de réparer les outrages qu'elle a reçus ! Aucun adoucissement à mes reproches intérieurs ! aucun moyen de lui faire partager le blâme qui reste entier sur moi seul !

Dis-lui, ah ! dis-lui, Belford, que ses prières et ses vœux si extraordinairement généreux, ne seront pas vains ; — que je suis capable de me repentir ; que

je me repens en effet; et qu'il y a long-temps déjà que je me suis repenti. Dis-lui mes fréquens et profonds remords; — il étoit impossible que tant de remords passagers ne produisissent pas à la fin un remords efficace et durable. — Et cependant il ne faut pas qu'elle m'abandonne; — il faut qu'elle vive, si elle désire voir mon repentir parfait. — Car, quel bien peut produire le désespoir?

*

Je ferai tout ce que tu voudras me prescrire, pour le renvoi de tes lettres.

Je t'ai une obligation infinie de la dernière, et de l'avoir pressée de me recevoir, quoique tes efforts n'ayent pas réussi.

Encore une fois, comment ai-je pu être si scélérat avec une si divine créature! — et cependant l'aimant toujours, comme jamais homme n'a aimé femme! Malédiction sur mon génie inventif! malédiction sur ma tête intrigante et sur mon cœur complice de ses stratagêmes! Me faire un jouet de l'honneur, de la réputation et de la vie d'une femme si angélique! O damnable incrédulité, qui m'a fait persister dans l'idée que, la croyant une femme, je devois espérer ne trouver qu'une femme en elle. Je n'ai jamais voulu croire, qu'il pût y avoir une pareille vertu, (une vertu sans autre motif que

la vertu même,) dans le sexe; et sur cette incrédulité, je fondois mon espérance de réussir avec elle.

Mais ne me dis pas, Belford, qu'il faut absolument qu'elle nous quitte à présent. Si elle se rétablit, et si je peux seulement regagner sa faveur, c'est alors que la vie sera vraiment une vie pour moi! le monde n'a jamais vu mari tel que je veux l'être. Je n'aurai d'autre volonté que la sienne; elle me conduira dans tous mes pas; ce sera elle qui ouvrira et qui dirigera toutes mes vues, et qui réglera à sa volonté tous les mouvemens de mon cœur.

Vous me dites dans votre lettre qu'à onze heures elle reposoit tranquillement; et mon valet m'apprend sur le témoignage de Mde. Smith, qu'elle a eu une bonne nuit. De quelle espérance cette nouvelle me remplit! J'ai donné au porteur cinq guinées, pour être partagées entre lui et son camarade. Cher, cher ami! confirme-moi cette nouvelle dans ta première lettre! au nom du ciel confirme-la! — Dis au Docteur, que je lui ferai présent de mille guinées, s'il peut la sauver. Demande-lui si une consultation ne seroit pas nécessaire.

Adieu, cher Belford, confirme, je t'en conjure, les espérances et la joie suprême qui viennent de s'emparer d'un cœur qui, après elle, est

à toi. (L)

(¶) LETTRE CDLXXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi matin, à 8 heures, 6 Septembre.

VOTRE domestique est arrivé chez moi, avant que j'en fusse sorti. Je l'ai envoyé chez Smith s'informer de l'état de Miss Harlowe, avec ordre de repasser chez moi à son retour. J'ai eu le plaisir de recevoir pour réponse qu'elle avoit passablement reposé. Aussitôt que je l'ai eu dépêché avec la lettre que j'avois écrite la nuit, je suis sorti pour me rendre chez elle.

Je l'ai trouvée levée et toute habillée, vêtue d'une robe de satin blanc, toujours avec élégance; mais plus encore aujourd'hui que je ne lui en avois vu de toute la semaine passée; l'air serein et presque riant.

Elle a dit qu'elle sentoit augmenter l'obscurcissement de ses yeux, et le tremblement qui s'étoit emparé de ses membres. Si c'est-là mourir, dit-elle, il n'y a rien de bien fâcheux dans la mort. A peine mon corps sent-il quelque mal-aise; mon ame est tranquille, et mon entendement est aussi net, aussi parfait que

jamais. Quel Dieu bon et miséricordieux j'ai ! — Car c'étoit-là ce que je lui avois toujours demandé dans mes prières. — Je lui ai dit qu'il n'en étoit pas de même pour vous ; que vous n'étiez pas aussi calme.

Il n'y a pas la même raison pour que cela soit, répliqua-t-elle. C'est une précieuse consolation, M. Belford, au dénouement de notre courte histoire, de pouvoir dire : j'ai souffert les injures d'autrui, sans en faire à personne. Je bénis Dieu, (quoique j'aye été malheureuse, à ce que *le monde* croit, et que je me suis crue autrefois plus qu'à présent, que je crois être à la fin,) de ce que mes calamités devoient faire éclore pour moi mon bonheur éternel, et de ce que cependant de mon côté je n'ai fait volontairement le malheur d'aucune créature. Je n'ai aucun sujet de m'affliger, que du chagrin que j'ai donné à mes parens.

Mais je vous prie, M. Belford, dites de ma part les choses les plus obligeantes à mon cousin Morden, et priez-le de les consoler et de leur dire qu'il en auroit été tout de même s'ils avoient accepté mon sincère repentir, comme je désire et comme j'ose espérer que le Tout-Puissant l'a accepté. — On m'a demandé en bas ; c'étoit Henry qui revenoit dans le moment de chez Miss Howe, à laquelle il avoit porté la lettre de son amie. L'im-

Bécille, parce qu'on lui avoit ordonné de faire la plus grande diligence, et de revenir le plutôt possible, n'a pas attendu qu'on l'eût remise dans les mains de Miss Howe, qui étoit éloignée de cinq milles ; quoique Mde. Howe l'ait engagé à attendre, et eût dépêché un exprès à cheval pour porter la lettre à sa fille.

Mercredi matin, à 10 heures.

La pauvre dame ne fait que de revenir d'une foiblesse qui l'a laissée aux portes de la mort. Sa tranquillité, sans aucune douleur pendant quelques heures, paroît n'avoir été qu'un éclair passager, comme l'appellent Mde. Lowick et Mde. Smith.

Sur mon honneur, Lovelace, j'aimerois mieux avoir à me séparer de tous les amis que j'ai au monde, que de cette admirable dame. Je n'avois jamais connu auparavant ce que c'étoit qu'une vertueuse, une sainte amitié, comme je peux appeler la mienne pour elle. Mais lorsqu'elle est si nouvelle pour moi, me voir obligé d'y renoncer sitôt, quelle affliction pour mon cœur ! Cependant je rends graces au ciel de ce que du moins je ne la perds pas par *ma faute !* Mais il seroit barbare de ne pas t'épargner à présent.

Elle a envoyé chercher l'écclésiastique qui la voyoit auparavant, pour venir prier avec elle. (b)

(¶) LETTRE CDLXXII.

M. LOVELACE A M. BELFORD.

Kensington, Mercredi l'après-midi.

SEMBLABLE au voyageur d'Esope, tu souffles à-la-fois le chaud et le froid, la vie et la mort, dans le dessein sans doute, de me faire perdre la raison. Comme tu es familier avec les mots de *mourant*, *d'obscurcissement*, de *tremblement*. Jamais mortels ne sonna tant d'accens divers sur la même cloche. Ton vrai père étoit, je le jurerois, un boucher, ou un fossoyeur, au plaisir que tu sembles prendre dans les scènes d'horreur et de mort. Ta barbare réflexion, que tu ne la perds pas par ta faute, est à ne jamais pardonner. Tu n'as qu'une voix pour expier les tourmens que tu me fais souffrir; c'est de m'envoyer la nouvelle qu'elle est mieux et qu'elle en reviendra; vrai ou faux, songe à me l'annoncer, et je sortirai du royaume dans la joie de le croire, et mes désirs et mon imagination feront le reste.

Si elle vit seulement une année, afin que je puisse m'absoudre à moi-même, (peu m'importe l'opinion du monde,)

du reproche d'être la cause de sa mort, je me charge d'arranger le reste.

Ni vœux, ni prières ne la souveront-ils point? Je n'ai jamais prié de ma vie, en mettant toutes mes années ensemble, autant que je l'ai fait depuis quinze jours, et l'on ne peut pas se repentir plus sincèrement de toute ma bassesse envers elle. — Et rien, rien ne pourra-t-il....?

Mais après tout, si elle n'en revient point, cette réflexion doit me consoler, (et c'est la *vérité*) que sa *fin* sera plutôt due à son entêtement, à l'entêtement obstiné de son sexe, qu'à toute autre cause.

Il est difficile à ceux qui s'abandonnent à tout ce que leur inspire un violent ressentiment, de s'arrêter où ils projetoient d'abord de s'arrêter.

J'ai encore la charité de croire que James et Arabelle Harlowe n'avoient dans le principe d'autre intention, en formant leur ligue contre leur angélique sœur, que de la faire disgracier et de la rabaisser, dans la crainte où ils étoient, (les vils misérables!) que leurs oncles ne suivissent l'exemple qu'avoit donné leur grand-père à leur préjudice. De même cette dame, je suppose, n'a d'abord eu d'autre projet, que de me vexer et me tourmenter, et voyant qu'elle y réussissoit à merveille, son désir de vengeance

est insensiblement devenu plus fort dans son cœur, que le désir de la vie; et aujourd'hui elle ne demande pas mieux que de mourir, parce qu'elle croit cet événement fait pour me déchirer le cœur. — Et pour être encore mieux vengée, elle joue le rôle du parfait chrétien, et elle me pardonne.

Mais je n'en veux point de son pardon! mon cœur me dit que je ne le mérite pas, et je ne peux le supporter! et qu'est ce pardon, qu'un pardon *verbal*, donné avec autant d'ostentation que de cruauté dans la vue de s'exalter davantage elle-même, et de m'enfoncer le poignard plus avant dans le cœur? La chère petite dissimulée! — Mais arrêtons-nous, de peur que je ne blasphème.

En relisant ce qui précède, je rougis de mes extravagances; mais que veux-tu que je fasse? Ne vois-tu pas que je ne cherche qu'à m'échapper de moi-même dans l'espérance de me perdre et de m'anéantir. Mais je ne peux parvenir ni à l'un ni à l'autre.

Si jamais tu aimas avec la moitié de l'ardeur dont j'aime. — Mais non, ton ame groissière en est incapable.

Annonce-moi dans ta prochaine lettre, je t'en conjure, au nom de tous les saints,

de tous les anges, sa céleste famille, qu'elle est vivante et qu'il est probable qu'elle vivra. — Si tu m'envoyes de fâcheuses nouvelles, tu répondras des suites, soit qu'elles soient fatales à ton messager ou à

Ton LOVELACE. (‖)

(¶) LETTRE CDLXXIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, à 11 heures.

LE docteur H. vient de venir, il est resté avec moi en attendant que le ministre eût fini ses prières à côté de la jeune dame; et après on nous a fait entrer tous deux. M. Goddard qui est venu pendant que le médecin et le prêtre étoient avec elle, est sorti avec eux: ils ont pris congé d'elle, et lui ont dit un triste, un éternel adieu, comme je ne balance pas à le déclarer, en lui donnant leur bénédiction, et recevant la sienne, et se souhaitant (quand leur tour viendroit) une fin aussi heureuse que la sienne à toute l'apparence de l'être.

Elle avoit de nouveau pressé vivement le docteur de lui dire son opinion sur le temps qu'il étoit probable qu'elle pourroit vivre encore; il lui a dit qu'il crai-

gnoit beaucoup qu'elle ne vît par le soir du lendemain ; elle a dit qu'elle compteroit les heures avec plus de plaisir qu'elle n'en eût jamais eu de sa vie à les compter dans l'attente de la plus grande joie.

Quelle différence entre les dernières heures du pauvre Belton et les siennes ! vois par les effets, dans cette terrible et touchante scène, quelle immense différence il y a entre une bonne et une mauvaise conscience !

Au moment même est arrivé un homme avec une lettre de Miss Howe, peut-être serai-je en état de t'en envoyer le contenu.

Elle s'est efforcée à différentes fois, mais inutilement, de lire la lettre de sa chère amie ; l'écriture, a-t-elle dit, étoit trop fine pour sa vue épaissie, et les lignes lui vacilloient devant les yeux. Ses mains étoient si tremblantes, qu'elle ne pouvoit tenir le papier ; à la fin elle a prié Mde. Lowick de la lui lire ; le messager étant là à attendre une réponse.

Tu verras dans la lettre de Miss Howe, combien est différente l'expression de la même impatience, et de la même tendresse passionnée, lorsqu'elle est dictée par l'ame plus douce d'une femme, de celle qui vient d'une ame aussi impétueuse,

aussi hérissée d'inégalités que la tienne. Mde. Lowick la transcrira ; et je te l'enverrai. — Tu peux la lire ici de suite, si tu veux.

Miss HOWE à Miss HARLOWE.

Mardi, 5 Septembre.

O MA PLUS CHÈRE AMIE !

QUE va devenir votre pauvre Anne Howe ! je vois par vos caractères autant que par la description que vous m'en faites vous-même, (et qui seroit dans des termes plus tendres, si vous n'étiez pas réellement fort mal, au plus mal) dans quel état vous êtes. Pourquoi faut-il que j'aie si long-temps différé d'aller vous joindre ! Comment ai-je pu croire que les consolations d'une fidelle amie seroient entièrement inutiles, pour une chère ame dans la détresse, et me laisser persuader de m'interdire d'aller vous voir au moins une fois, pendant tout ce temps ! moi, aussi-bien que tous les autres, délaisser, abandonner ma plus chère amie à des étrangers ! Que deviendrai-je si vous êtes aussi mal que me le représentent mes craintes ?

Je veux partir à l'instant, quelque peu d'encouragement que vous me donniez de le faire ! ma mère consent que je parte !

ah ! pourquoi ne l'a-t-elle pas voulu auparavant ?

Et cependant elle me persuade d'un autre côté (dans la crainte de l'impression fatale dont je pourrois être affectée, si j'allois trouver mes craintes trop malheureusement justifiées,) d'attendre le retour de ce messager qui monte le plus vîte de nos chevaux. — Dieu veuille seconder sa course et le ramener avec de bonnes nouvelles pour moi ! autrement.... — Mais, ô ma chère, ma plus chère amie... que veux-je dire ! — Une ligne, une seule ligne de votre main par cet exprès ! envoyez-moi seulement une ligne qui me dise de partir ; je partirai dans le moment, à l'instant même que je la recevrai, je suis toute prête au premier signal ! et si vous m'aimez comme je vous aime, la vue de votre amie vous ranimera, vous rendra à mes espérances. — Mais pourquoi, lorsque je peux avoir cette pensée, ne suis-je pas partie plutôt ?

Dieu de bonté ! ne refuse pas à mes prières mon amie, mon guide, ma lumière, dans une circonstance si critique pour moi.

Mais j'aime à me figurer que votre style et vos sentimens sont trop bien suivis, trop pleins de vigueur et de vie, pour me livrer si fort au désespoir sur ce que votre plume tremblante semble présager.

Je suis bien fâchée de ne m'être pas trouvée à la maison (il faut que j'ajoute

encore ce peu de lignes, quoique le domestique attende sur son cheval à la porte,) lorsque le laquais de M. Belford est arrivé avec votre triste et touchante lettre; j'étois chez Miss Lloyd, maman me l'a envoyée, et je suis revenue aussitôt au logis, mais il étoit déjà parti; il paroît qu'il n'a pas voulu attendre: cependant j'avois mille et mille questions à lui faire; mais pourquoi retiens-je si longtemps le messager? J'ai une infinité de choses à vous dire! j'ai à vous consulter sur mille choses! c'est vous qui me dirigerez en tout; j'obéirai au plus léger signe de votre main: mais si vous me quittez — qu'importe et le monde et tout ce qu'il renferme à votre

ANNE HOWE.

L'impression que cette lettre a faite sur la jeune dame, si près de la fin que sa belle amie appréhende et déplore si tendrement, a obligé Mde. Lowick d'en interrompre plusieurs fois la lecture, et de changer plusieurs fois de voix.

Voilà une amie, dit cette divine fille (en prenant la lettre dans ses mains, et la baisant) qui mérite qu'on vive pour elle! ô ma chère Anne Howe! que votre amitié a été noble et douce! sans jamais se démentir! mais nous nous réunirons un jour (et cette espérance doit nous

consoler toutes deux) pour ne plus jamais nous séparer. Alors, dégagées des ombres du corps, nous serons toute lumière et tout esprit. — Alors que notre amitié, pure et sans alliage, sera parfaite! notre amour n'aura plus qu'un seul et même objet adorable, et nous jouirons de lui et l'une de l'autre en lui pendant toute l'éternité!

Elle dit que sa chère amie demandoit avec tant d'instance une ou deux lignes, qu'elle seroit bien aise d'écrire un mot; si elle en avoit la force: elle essaya, mais ce fut en vain; elle pouvoit du moins dicter, dit-elle, à ce qu'elle croyoit; et elle pria Mde. Lowick de prendre une plume et du papier: au moment qu'elle commença à dicter, je voulus me retirer, mais elle voulut que je restasse.

Elle se perdit plusieurs fois dans ses idées; d'abord elle remarqua elle-même qu'elle s'en appercevoit bien; et lorsqu'elle eut enfin dicté quelques lignes de suite, qui ne la satisfaisoient pas, elle fit ses excuses à Mde. Lowick de la faire recommencer deux fois; et elle dit que la troisième passeroit comme elle pourroit.

Elle dicta sans hésiter, l'adieu de leur séparation, et lorqu'elle en fut à la bénédiction et à la signature, elle prit la plume, et se laissant tomber sur ses genoux, soutenue par Mde. Lowick, elle écrit elle-même la conclusion de sa lettre, mais

Mde.

Mde. Lowick fut obligée de guider sa main.

Vous serez surpris de trouver partout le sens complet, si vous considérez l'excès de sa foiblesse.

J'ai fait attendre le messager, pour la transcrire; j'ai tâché d'imiter la fin qui termine la lettre; et j'ai marqué les pauses aux endroits où, du mieux que j'ai pu m'en souvenir, elle s'est arrêtée. Dans tout ce qui regarde cette admirable femme, je ne saurois trop circonstancier mon récit.

Mercredi, vers les trois heures.

MA TRÈS-CHÈRE MISS HOWE,

Il ne faut pas vous étonner ni vous affliger — de ce que Mde. Lowick écrit pour moi, quoique je ne puisse vous obéir, et tenir la plume pour vous écrire moi-même, c'est mon cœur qui vous écrit avec la sienne. — Daignez vous en contenter, c'est tout ce que je puis faire de plus pour vous obéir.

A présent, que dois-je dire? que puis-je dire? — Mais pourquoi ne vous dirois-je pas la vérité? — puisque vous devez bientôt — ah bientôt....

Apprenez donc, et que vos larmes, si elles sont de pitié, soyent d'une pitié joyeuse : car je vous permets d'en répandre quelques-unes pour embaumer, pour

ainsi dire, une fleur tombée — apprenez que le bon docteur et le pieux ministre, et mon honnête chirurgien viennent, il n'y a qu'un moment — en joignant leurs bénédictions — de me faire leur dernier adieu : et le premier me fait espérer — souffrez, ma chère, que je dise *espérer*, — espérer mon élargissement, avant le coucher du soleil de demain.

Adieu donc, ma très-chère amie ! que votre consolation soit, comme c'est la mienne, dans la pensée que, au temps où il plaira à Dieu, nous nous réunirons dans une heureuse éternité, pour ne plus nous séparer jamais ! encore une fois donc, adieu ! — et soyez heureuse — ce que ne peut être un naturel généreux, à moins que — autant qu'il est en son pouvoir, qu'il ne rende les autres heureux aussi.

Dieu vous comble à jamais de ses bénédictions : c'est la prière que fait, à genoux, quoique soutenue d'une main obligeante,

Votre redevable, et reconnoissante, et affectionnée

CLARISSE HARLOWE.

Lorsque j'ai eu transcrit et cacheté cette lettre, par ses ordres, je l'ai donnée moi-même au messager qui m'a dit que Miss Howe n'attendoit que son retour pour partir pour Londres. (☞)

Ton courrier vient d'arriver : ainsi je vais fermer ici, tu es un maître impitoyable, les deux malheureux valets sont mortellement *harassés* par toi, pour emprunter un terme des femmes : et tous les mots que les femmes employent, quoique nous ne soyons pas sûrs d'où ils dérivent, ont beaucoup de sens et d'énergie ; je crois que dans le fond de leurs cœurs, elles souhaitent l'ange dans le ciel qui est prêt à la recevoir, et toi dans le lieu qui te convient, afin qu'il y ait une fin à leurs *bourasques* ; pour employer encore un autre mot du même sexe.

Quelle lettre tu m'as envoyée ! Pauvre Lovelace ! — c'est toute la réponse que j'y ferai.

(*Cinq heures.*) Le colonel Morden vient d'arriver.

LETTRE CDLXXIV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A 8 heures du soir.

(¶) JE n'ai eu que le temps de vous dire dans ma précédente que le colonel Morden étoit arrivé. Il étoit à cheval, suivi de deux laquais, et il est descendu à la porte à cinq heures précises. Mde.

Smith étoit alors en bas dans sa boutique, pleurant avec son mari qui étoit aussi affecté qu'elle. Mde. Lowick en pleurs aussi, venoit de les quitter, car ils avoient mêlé leurs gémissemens, dans l'opinion où ils étoient tous deux que cette admirable dame ne passeroit pas la nuit. Mde. Lowick leur avoit dit qu'elle le pensoit comme eux, d'après certains engourdissemens qu'elle appeloit les avant-coureurs de la mort, et d'un assoupissement qui ne faisoit qu'augmenter. (‖) Le Colonel, suivant ce que m'a dit après Mde. Smith, leur a demandé avec beaucoup d'impatience, comment se portoit Miss Harlowe. Elle n'est pas morte, a répondu tristement Mde. Smith; mais je crains bien qu'elle n'aille pas loin. Bon Dieu! s'est-il écrié, en levant les mains et les yeux. Puis-je la voir? Mon nom est Morden. J'ai l'honneur de lui appartenir de fort près. Montez, je vous prie, et faites-lui savoir, (elle est en pleine connoissance j'espère?) que je suis ici. Qui est avec elle? — Personne, que sa garde, lui a dit Mde. Smith; et Mde. Lowick, une dame veuve, qui prend d'elle autant de soin que si c'étoit sa mère. — Ah! beaucoup plus, en l'interrompant; ou bien elle n'en prendroit aucun. — Et peut-être aussi un gentilhomme, nommé M. Belford, qui a été pour elle le meilleur ami qu'elle ait eu.

— Si M. Belford est avec elle, a-t-il repris, je puis monter sans difficulté. Mais allez toujours, et dites à M. Belford que je lui demande d'abord en grâce un moment d'antretien avec lui.

(¶) Mde. Smith est venue m'avertir dans mon nouvel appartement. Je venois de renvoyer votre domestique, et j'étois à demander à sa garde si je pourrois rentrer. Elle m'avoit répondu qu'elle étoit assoupie dans le grand fauteuil ayant refusé de se coucher, en disant : qu'elle espéroit bientôt se coucher pour tout de bon. Je me suis empressé d'aller au-devant du Colonel, qui est réellement un homme de très-bonne mine, et qui m'a reçu avec beaucoup de politesse. Après les premiers complimens : ma parente, m'a-t-il dit, vous a plus d'obligation qu'à sa famille propre (☞). Pour moi, je me suis efforcé en vain de toucher en sa faveur des cœurs de marbre, et ne me figurant point que cette chère personne fût si mal, j'ai négligé de la voir, comme je le devois, au premier moment de mon arrivée, et comme je n'y aurois pas manqué, si j'avois connu sa situation, et les difficultés que j'ai trouvées de la part de sa famille. Mais, Monsieur, votre ami a de bien grands reproches à se faire, et l'intime amitié qui vous lie ensemble, n'a fait que rendre vos civilités pour ma cousine plus

cruelles et plus fâcheuses pour elle. Mais ne reste-t-il pas d'espérance ?

Les médecins l'ont quittée avec la triste déclaration qu'il n'en reste plus.

N'a-t-elle manqué de rien, Monsieur ? Son médecin est-il habile ? On m'a dit que ces honnêtes gens ont eu pour elle tous les égards et toutes les attentions imaginables.

Eh ! qui pourroit lui refuser ses adorations ? s'est écrié Mde. Smith en pleurant à chaudes larmes. C'est la plus aimable femme qui soit au monde....

Tel est le témoignage, a dit le Colonel, en levant les yeux et une de ses mains, que tout le monde lui rend. Bon Dieu ! comment votre maudit ami.....

Et comment ses cruels parens.... ai-je dit, en l'interrompant, l'un n'est pas moins incompréhensible que l'autre.

Cela n'est que trop vrai ! a-t-il répondu ; en considérant la vile méchanceté des débauchés de notre sexe, toutes les fois qu'ils peuvent tenir une victime de l'autre sous leur pouvoir.

J'ai pris soin de lui expliquer sout ce qu'on avoit tenté pour sa guérison, et les soins obligeans et *paternels* que le docteur H. et M. Goddard lui avoient donnés.

Il étoit fort impatient de la voir, ne l'ayant pas vue, m'a-t-il dit, depuis l'âge de douze ans, où elle promettoit d'être

un jour une des plus belles femmes d'Angleterre. C'est ce qu'elle étoit, lui ai-je dit, il y a fort peu de mois, malgré sa maigreur, elle vous paroîtra encore avoir pleinement répondu à ce qu'elle promettoit. Ses traits sont si réguliers, ses proportions si parfaites, et ses grâces si supérieures que, n'eût-elle que la peau et les os, elle seroit toujours d'une incomparable beauté.

Madame Smith qui étoit montée à sa réquisition, est revenue nous dire, que Mde. Lowick et sa garde étoient avec elle, et qu'elle étoit si profondément assoupie dans son fauteuil, et le bras appuyé sur Mde. Lowick, qu'elle n'entendoit ni entrer dans la chambre, ni en sortir. (¶) Le Colonel a demandé si, sans être indiscret, il ne pouvoit pas la voir quoiqu'endormie; et il a dit que son impatience ne lui permettoit pas d'attendre son réveil : que cependant il ne vouloit pas troubler son repos, mais qu'il seroit bien aise de contempler ses aimables traits, sans qu'elle le vît, et il a demandé s'il ne pourroit pas entrer et sortir sans la déranger.

Elle a répondu qu'elle croyoit qu'il le pouvoit avec plus de liberté, le dos de son fauteuil étant tourné vers la porte. (||)

Il a dit qu'il auroit soin de se retirer, si elle venoit à se réveiller, de crainte que sa présence imprévue ne la saisît.

Mde. Smith marchant devant nous, a fait signe aux deux autres femmes de ne pas se remuer; et nous nous sommes avancés fort doucement.

Elle étoit dans une charmante attitude, habillée et vêtue comme je vous l'ait dit de sa robe de satin d'une blancheur de neige; assise dans son fauteuil, la tête appuyée sur le sein de Mde. Lowick, qui étoit sur une autre chaise auprès d'elle, et dont le bras gauche étoit passé derrière son cou, comme pour le soutenir; car il paroît qu'elle l'en avoit priée, en disant qu'elle lui avoit tenu lieu de mère, et qu'elle auroit du plaisir à se croire dans les bras de sa maman; car elle se sentoit assoupie, peut-être, a-t-elle ajouté, pour la dernière fois. Une de ses joues fanées reposoit sur le sein de Mde. Lowick; et la bienfaisante chaleur qu'elle en tiroit, y avoit répandu une rougeur foible, mais charmante. L'autre étoit plus pâle et creusée, et comme déjà glacée par la mort. Ses mains aussi blanches que le lys, avec leurs veines dont le bleu étoit plus transparent que je ne l'avois vu, (ces veines hélas! où doivent sitôt se glacer ces ruisseaux d'un sang vermeil, qui déjà se rallentit et semble s'arrêter plutôt qu'il ne coule;) pendoient languissamment, l'une devant elle, l'autre serrée dans la main droite de l'obligeante veuve,

dont les larmes mouilloient le visage que son sein maternel soutenoit, quoi qu'elles ne fussent pas senties de la belle endormie ; soit que cette digne femme en versât sans le sentir, ou qu'elle craignît d'éveiller sa chère fille, en changeant de posture pour les essuyer. Son aspect, d'ailleurs, étoit calme et serein ; et quoique par intervalles, on la vît un peu tressaillir, son sommeil paroissoit paisible. A la vérité sa respiration étoit courte et fréquente, mais assez libre, et ne ressembloit pas à celle d'une personne mourante.

Telle étoit sa touchante situation, lorsque nous nous sommes avancés pour nous placer vis-à-vis de son aimable visage. Le Colonel en poussant souvent des soupirs, s'est mis à la contempler, les deux bras pliés sur sa poitrine, avec la plus profonde et la plus tendre attention. Il a joui assez long-temps de ce triste spectacle. Enfin à un mouvement qu'elle a fait, avec plus de difficulté à reprendre son haleine, il s'est retiré derrière un paravent qui cachoit sa *maison* ; c'est le nom qu'elle donne à son cercueil. Il est placé comme je vous l'ai marqué au pied d'une des fenêtres, et le paravent avoit été mis du moment qu'elle fut obligée de garder la chambre.

Dans les premiers momens que j'avois passés avec M. Morden, le sentiment de

notre douleur commune, et d'autres idées qui nous occupoient l'esprit à notre première entrevue, m'avoient fait oublier de le prévenir sur ce qu'on ne pouvoit guères dérober à sa vue.

En passant dans ce lieu, il a tiré son mouchoir; et comme accablé de sa douleur, il n'a pu prononcer un seul mot. Mais en jetant les yeux derrière le paravent, il a bientôt retrouvé le pouvoir de parler. Frappé de la forme du cercueil, il a levé aussitôt le tapis rouge pourpré dont il étoit couvert; et reculant d'horreur: juste ciel! a-t-il dit, qu'apperçois-je? Mde. Smith étoit près de lui: pourquoi souffre-t-on, a-t-il repris avec une grande émotion, que ma cousine ait auprès d'elle un objet si capable de nourrir ses tristes réflexions? hélas! Monsieur, a répondu cette bonne femme, qui oseroit combattre ici ses volontés? Nous sommes tous étrangers en quelque sorte autour d'elle. Cependant nous lui avons fait des remontrances sur cette triste imagination.

Je me suis approché doucement de lui, voyant qu'elle étoit retombée dans son assoupissement. Je devois, lui ai-je dit, vous prévenir sur ce spectacle. J'étois ici lorsqu'on l'a apporté, et de ma vie je n'ai ressenti tant d'horreur. Mais elle n'avoit personne de ses parens; elle n'avoit nulle espérance d'en voir

aucun ; et dans la certitude de ne pas survivre long-temps, elle vouloit, m'a-t-elle dit, laisser le moins d'embarras possible à son exécuteur testamentaire. Mais cet objet révoltant pour tout le monde ne l'est pas pour elle.

(¶) Malédiction sur les cœurs insensibes, a-t-il dit, qui l'ont mise dans le cas de se charger elle-même de ces tristes apprêts. Quelles ont dû être ses réflexions pendant tout le temps qu'elle s'est occupée de ce soin, et qu'elle a donné ses ordres pour le faire exécuter ; et quelles doivent être ses idées, chaque fois qu'elle tourne la tête vers cet objet ? Ces génies extraordinaires..... Mais je me serois opposé à cette noire idée, si j'avois été ici (||).

Elle a poussé un profond soupir ; et elle s'est réveillée en sursaut ; ce qui a rompu notre dialogue. Le Colonel s'est enfoncé plus loin derrière le paravent, afin de ne pas la surprendre tout d'un coup par sa présence.

Où suis-je ? a-t-elle dit en ouvrant les yeux. Que je suis assoupie ! Ai-je dormi long-temps ? Ne sortez pas, Monsieur, (car je me retirois.) Je m'appesantis extrêmement, et je suppose que cette disposition ne fera qu'augmenter. Elle a voulu se lever ; mais sa foiblesse l'a forcée de demeurer assise et d'appuyer sa tête sur le dos de ne Pfauteuil. Ensuite, après

quelques momens de silence ; je crois, mes chers amis, nous a-t-elle dit à tous, que vos soins obligeans et votre embarras finiront bientôt. J'ai pris un peu de repos, mais je ne me sens point rafraîchie. L'extrêmité de mes doigts commence à s'engourdir. Je ne les sens plus. (en soulevant ses mains). Il est temps de faire partir ma letre à ma bonne Norton. — Voulez-vous, Madame, que je l'envoie par un exprès ? — Oh non, Monsieur, je vous remercie ; elle ne lui arrivera que trop-tôt (c'est ce qu'elle jugera), par les voies ordinaires. — Je lui ai dit que ce n'étoit pas jour de poste. — Est-il encore mercredi ? a-t-elle repris. Bon Dieu ! je ne sais plus comment le temps va : mais sa marche est bien ennuyeuse. Je crois qu'il faudroit bientôt penser à me remettre au lit. Tout s'y feroit avec plus de décence et moins d'embarras. N'est-ce pas, Mde. Lowick ? Et se tournant vers moi ; il me semble, Monsieur, que je n'ai rien laissé à faire pour ces heures d'impuissance ; rien à dire ni à faire. J'en rends grâce au ciel. Si j'avois omis quelque chose, que je serois malheureuse ! Ne me rappellerez-vous rien, qui puisse servir à rendre votre office plus aisé ?

Si M. Morden venoit, lui ai-je dit, je me figure, Madame, que vous ne seriez pas fâchée de le voir. [illegible]pérant[illegible]

Je suis trop foible à présent pour souhaiter sa visite ; elle me troubleroit et lui aussi. Cependant s'il se présentoit, tandis que mes yeux peuvent voir encore, je le verrois, ne fût-ce que pour le remercier de ses anciennes faveurs, et de ses intentions actuelles si obligeantes pour moi. A-t-il envoyé quelqu'un ici ?

Oui, Madame, et il sera ici dans une demi-heure ; mais il a appréhendé de vous surprendre.

Rien, rien, Monsieur, n'est capable de me surprendre à présent ; excepté si maman venoit elle-même m'apporter ses dernières bénédictions. Mais que cette surprise auroit de douceur pour moi ! Mais savez-vous si M. Morden est venu à Londres exprès pour me voir ?

Oui, Madame. J'ai pris la liberté de l'informer, par quelques lignes, que vous étiez fort mal.

Quelle bonté, Monsieur ! Je vous ai et je vous ai eu de grandes obligations, mais je crains de sentir quelque peine en le voyant, parce qu'il ne me verra pas lui-même, sans en ressentir beaucoup. Cependant, comme je ne suis pas encore aussi mal que je vais l'être dans quelques momens, le plutôt qu'il viendra sera le mieux. Mais s'il vient, comment faire pour ce qui est derrière le paravent ? Il ne manquera pas de m'en faire un reproche, et je ne peux actuellement en sou-

tenir aucun. Peut-être, en m'appuyant sur le bras de Mde. Lowick, retrouverai-je la force de l'aller recevoir dans l'anti-chambre.

Elle a fait un mouvement pour se lever; mais elle est retombée sur son fauteuil. Le colonel étoit dans la plus vive agitation derrière le paravent. Deux fois il s'est avancé sans être apperçu de sa cousine; mais la crainte de lui causer trop de surprise, l'obligeoit aussitôt de se retirer. J'ai marché vers lui pour favoriser sa retraite. Sortez-vous, M. Belford? m'a-t-elle dit. Vous fait-on appeler? Seroit-ce M. Morden qui seroit venu? Car elle a entendu quelqu'un marchant doucement dans la chambre, et elle a cru que c'étoit moi: son ouie étoit plus nette que sa vue. — J'ai répondu que j'étois bien trompé si ce n'étoit pas lui. — (¶) Elle a dit aux deux femmes: allons, il faut que nous fassions un effort, Mde. Lowick, Mde. Smith: autrement je causerois un grand chagrin à mon pauvre cousin; car il m'aimoit autrefois bien tendrement. Donnez-moi, je vous prie, quelques gouttes du Docteur dans une cuillerée d'eau, pour soutenir mes esprits pendant cette seule entrevue, et ce sera, je le crois, le dernier effort que j'aie à faire. (k) Le colonel qui entendoit jusqu'au moindre mot s'est fait annoncer par son nom: et moi, feignant d'aller au-devant de lui,

j'ai introduit sans affectation le parent affligé.

(¶) Elle avoit fait d'abord pousser le paravent le plus près de la fenêtre possible, pour l'empêcher d'appercevoir ce qui étoit derrière ; et lui qui avoit entendu son ordre là-dessus, étoit résolu de n'en pas parler (||).

Il a serré l'ange entre ses bras ; en fléchissant un genou à ses pieds ; car s'appuyant sur les deux bras de son fauteuil, elle a fait un effort inutile pour se lever. Excusez, mon cher cousin, lui a-t-elle dit, excusez-moi, si je ne puis me tenir debout....... Je ne m'attendois pas à la faveur que je reçois ; mais je suis ravie que vous me donniez l'occasion de vous remercier de vos généreuses bontés.

Ma chère, ma bien-aimée cousine ! a-t-il répondu avec des yeux passionnés ; je ne me pardonnerai jamais d'avoir attendu si long-temps à vous voir : mais j'étois fort éloigné de vous croire si mal ; et tous vos parens ne se l'imaginent pas non plus. S'ils le croyoient....

S'ils le croyoient, a-t-elle répété en l'interrompant, j'aurois reçu d'eux plus de marques de leur compassion, j'en suis sûre. Mais de grâce, Monsieur, comment les avez-vous laissés ? Etes-vous réconcilié avec eux ? Si vous ne l'êtes pas encore, je vous conjure, par

l'amitié que vous avez pour votre pauvre Clarisse, de faire la paix. Tous les différends d'une famille si chère ne font qu'aggraver *ma faute*, puisqu'elle en est la première cause.

J'espérois, a-t-il repris, recevoir bientôt d'eux, quelque heureuse explication, en votre faveur, ma chère cousine, lorsqu'une lettre de M. Belford m'a fait hâter mon départ pour Londres. Mais j'ai à vous rendre compte de la terre de votre grand-père. J'ai à vous remettre des lettres-de-change sur leur banquier pour les sommes qui vous sont dues, et que votre famille vous prie de recevoir, dans la crainte que vous ne soyiez exposée à quelque besoin. C'est un gage si formel de la réconciliation qui s'approche, que j'ose répondre que tous vos désirs seront satisfaits, si....

Ah! Monsieur, en l'interrompant, mais obligée de s'arrêter par intervalles, je souhaite, je souhaite que cette démarche ne soit pas plutôt une marque qu'ils ne voudroient plus rien avoir de commun avec moi, si j'avois à vivre plus long-temps. Je n'ai jamais eu l'orgueil d'aspirer à être indépendante d'eux. Toutes mes actions, dans le temps que j'aurois pu me procurer cette indépendance, en rendent témoignage. Mais que servent à présent ces réflexions? Ce que je vous demande uniquement, Mon-

sieur, c'est que, de concert avec M. Belford, — à qui j'ai d'extrêmes obligations, vous preniez la peine d'ajuster toutes ces affaires, suivant mes dernières dispositions, que je laisse par écrit. M. Belford me pardonnera; mais c'est au fond la nécessité plus qu'un choix libre, qui m'a fait penser à le charger du fardeau qu'il a la bonté d'accepter. Si j'avois eu le bonheur de vous voir plutôt, mon cher cousin, ou de savoir que vous m'honoriez toujours de votre amitié, il ne me seroit pas entré dans l'esprit, de recourir à la générosité d'un étranger. Mais, — quoiqu'*ami* de M. Lovelace, il est homme d'honneur, et plus propre à rétablir la paix qu'à la rompre. Mon cher cousin, — je vous le demande en grâce. — Contribuez-y vous-même, — et souvenez-vous que, tout cher que vous m'êtes et que vous m'avez toujours été, rien ne vous autorise à venger des injures que je pardonne; lorsqu'il me reste des parens plus proches que M. Morden. Mais j'ai pris soin de vous expliquer là-dessus mes idées et mes raisons, et j'espère n'avoir pas besoin d'y insister davantage.

Je dois rendre justice à M. Lovelace, a-t-il repliqué, en s'essuyant les yeux. Il est pénétré, j'en suis témoin, du repentir de sa basse ingratitude, et disposé à vous faire toutes les réparations qui

sont en son pouvoir. Il reconnoît son crime et votre mérite. S'il avoit balancé à le faire, je n'aurois pu demeurer dans l'inaction, quoique vous ayiez des parens plus proches que moi. Votre grand-père, ma chère cousine, ne vous a-t-il pas confiée à mes soins ? Me croirai-je intéressé à votre fortune, sans l'être à votre honneur ? Mais, puisque M. Lovelace sent vivement son devoir, j'ai moins à dire, et vous pouvez être absolument tranquille sur ce point.

Que de grâces, Monsieur, que de grâces j'ai à vous rendre ! Tout est au point que demandoient mes vœux. Mais je me sens foible, très-foible. Je suis fâchée de ne pouvoir plus long-temps.... soutenir l'honneur de cette visite : mais ce ne sera pas........ Sa foiblesse ne lui permettant pas d'achever, elle a penché la tête sur son fauteuil, et elle est restée sans parler. Nous sommes sortis, M. Morden et moi, après avoir donné ordre qu'on vînt nous avertir à l'auberge voisine, s'il arrivoit quelque changement extraordinaire.

Comme nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre, nous avons commandé un repas fort simple ; et pendant qu'on se disposoit à nous servir, vous pouvez juger du sujet de notre entretien. (¶) Nous avons joint nos lamentations sur l'état désespéré de la pauvre dame, notre admi-

ration de ses nombreuses perfections, nos reproches et nos plaintes contre vous et ses parens. Et cependant pour l'amener à penser plus favorablement de vous, je lui ai lu quelques passages de vos dernières lettres, qui prouvoient votre profond chagrin des outrages que vous lui aviez faits, et vos profonds remords. Il a dit que c'étoit une chose effroyable de se sentir chargé d'un crime si irrémédiable (‖). Nous avions passé nous-mêmes chez M. Goddard (le médecin n'étoit pas chez lui) pour le prier de lui faire encore une visite, et de nous en rendre compte à son retour. Il a eu cette complaisance, mais il ne s'est pas arrêté cinq minutes avec elle ; et nous ayant rejoints, il nous a dit qu'elle déclinoit visiblement, qu'il doutoit qu'elle fût demain en vie, et qu'elle souhaitoit de voir immédiatement le Colonel. On commençoit à servir notre petit dîner ; ce qui n'a point empêché M. Morden de partir sur le champ, en me faisant des excuses fort peu nécessaires. Je n'ai pu goûter de rien ; et m'étant fait donner une plume et de l'encre pour me distraire et pour satisfaire votre impatience, je vous ai tracé à la hâte tout ce qui venoit de se passer à mes yeux. Vous comprendrez facilement que lorsque votre dernier courrier est arrivé, il ne m'a pas été possible de sortir pour

écrire, ni d'en trouver l'occasion jusqu'à ce moment que le hasard m'a procuré. Cependant le pauvre malheureux craignoit de partir avec un message verbal, qui consistoit, comme il vous l'a rendu sans doute, à vous dire que le Colonel étoit avec nous, et que sa cousine s'affoiblissoit à vue d'œil, et que je ne pouvois bouger pour vous écrire une ligne.

A dix heures.

(¶) Le Colonel a envoyé ensuite me dire que sa cousine ayant été prise de convulsions, il étoit dans un si grand trouble, qu'il lui étoit impossible de venir me rejoindre. J'ai envoyé à chaque demi-heure m'informer de son état; et dans ce moment j'ai la satisfaction d'apprendre que ses convulsions ont cessé, et qu'elle est allée reposer plus tranquillement qu'on n'auroit pu l'espérer (‖).

Son pauvre cousin est lui-même fort indisposé; cependant il m'a déclaré qu'il ne s'éloignera pas d'elle, tant qu'il la verra dans cet état; et que son dessein est de passer la nuit sur le lit de repos, ayant refusé toute autre offre.

(¶) LETTRE CDLXXV.

M. Belford, En continuation.

Soho, à 6 heures, 7 Septembre.

Elle est encore en vie. Le Colonel m'a envoyé, il y a environ une heure, son laquais m'avertir qu'elle me demandoit, je m'habille pour y aller. Joël me conjure de le renvoyer au moins avec une seule ligne pour satisfaire votre impatience. Il s'attend, dit-il, de vous trouver à Knightsbridge, en faisant toute la diligence possible; et il craint que vous ne lui brûliez la cervelle, s'il n'a pas une ou deux lignes pour vous appaiser. Car il appréhende que vous ne soyez pas trop à vous-même.

Je lui remets donc ce mot, et aussitôt que je le pourrai, je tiendrai une lettre prête avec les détails. Mais il faut absolument que vous preniez nn peu patience; car comment puis-je me retirer à chaque demi-heure pour vous écrire, si je suis avec la jeune dame ou avec le Colonel?

Chez Smith à 8 heures du matin.

Elle est endormie. Mde. Lowick qui a veillé auprès d'elle, dit qu'elle a eu

une meilleure nuit qu'on ne l'attendoit : quoiqu'elle ait peu dormi, elle a du moins été tranquille, et plus tranquille encore par la disposition d'ame où elle étoit, employant tous les momens où elle étoit éveillée en prières, ou dans un silence plein d'aspirations et d'élans vers son Dieu, ses mains et ses yeux levés vers le ciel, et remuant les lèvres avec une ferveur digne de ses derniers momens.

A dix heures.

Le Colonel étant impatient de voir sa cousine aussitôt qu'elle seroit éveillée, nous avons été admis tous deux. En entrant, nous avons remarqué en elle de violens symptômes de sa dissolution prochaine, malgré l'espoir dont nous avoient flattés les femmes, en nous vantant la tranquillité de la nuit. Le Colonel et moi, n'osant mutuellement nous dire notre pensée, nous nous regardions l'un l'autre dans une triste contenance.

Le Colonel lui a dit qu'il alloit envoyer un domestique chez son oncle Antonin, chercher quelques papiers qu'il y avoit laissés, et lui a demandé si elle n'avoit rien à lui ordonner de ce côté. Elle ne croyoit pas, a-t-elle répondu, d'une voix plus foible et plus concentrée que le jour précédent : à la vérité elle avoit une lettre écrite pour sa bonne

Norton, dans laquelle elle lui adressoit une certaine requête; mais il seroit assez temps que cette requête fût annoncée à ceux qu'elle regardoit, quand tout seroit fini. Néanmoins on pouvoit envoyer la lettre par cette occasion : et elle l'a fait donner au Colonel.

Sa respiration devenant très-oppressée, elle a demandé un autre oreiller. Comme elle en avoit déjà deux, elle s'est trouvée presque assise dans sont lit : et dans cette situation, sa parole est devenue plus distincte : nous voyant profondément affligés, elle a oublié ses propres souffrances pour nous consoler : elle nous a donné une charmante instruction quoique courte, sur le bonheur d'une préparation faite à temps, et sur les hasards d'un tardif repentir, lorsque l'esprit, comme elle le sentoit, étoit aussi affoibli que le corps, et qu'il restoit à peine à l'ame assez de force pour combattre les infirmités de la nature.

Je vous conjure, mes bons amis, a-t-elle continué, de ne pas vous affliger pour une personne qui ne s'afflige point, et qui n'a nulle raison de s'affliger sur elle-même : au contraire vous devez vous réjouir avec moi, de voir toutes mes peines et embarras de ce monde si près de leur fin. Croyez-moi, Monsieur, je ne voudrois pas, quand je le pourrois, continuer de vivre, quand je de-

vrois repasser par la partie la plus agréable de ma vie. Et cependant, sur dix-neuf années il y en a eu dix-huit de fort agréables. Etre tant exposée à la tentation, et si en danger de succomber dans l'épreuve, qui ne se réjouiroit pas en se voyant au terme de tous ces dangers? — Tout ce que je désirois dans ce monde, c'étoit le pardon et la benédiction de mes chers parens. Quelque douce que paroisse ma sortie de ce monde, elle eût été plus douce encore, si j'avois obtenu cette grâce. Mais *le Dieu Tout-Puissant n'a pas voulu me laisser m'attendre à d'autres consolations que les siennes.*

Alors elle a répété sa prière dans les termes les plus pressans à son cousin, de ne pas aggraver sa faute, en cherchant à venger sa mort; et à moi, de faire tous mes efforts pour tout concilier, et d'user du crédit que j'avois sur l'esprit de mon ami, pour prévenir toutes violences de sa part, et du pouvoir que mon office me donnoit pour l'en garantir lui-même.

Elle a fait quelques excuses à son cousin, de ce qu'elle n'avoit pas été en état de changer son testament, pour le nommer son exécuteur conjointement avec moi; et à moi, pour l'embarras qu'elle m'avoit donné, et qu'elle me donneroit encore.

Elle

Elle étoit si fatiguée, (et l'on voyoit sa foiblesse augmenter visiblement,) qu'elle a laissé tomber sa tête sur ses oreillers, prête à perdre connoissance. Nous nous sommes retirés tous deux vers la fenêtre en nous regardant l'un l'autre, mais sans savoir que nous dire, et paroissant cependant avoir envie de parler; mais tout ce mouvement s'est passé dans nos ames sans rompre le silence. Nos yeux seuls se parloient, et d'une manière à laquelle nous n'étions pas accoutumés; moi du moins, avant que je connusse cette admirable créature.

Le Colonel est sorti pour expédier son courrier, qu'il a chargé de la lettre à Mde. Norton. J'ai pris ce moment pour me retirer aussi, et pour en écrire jusques-là; comme Joël revient pour l'emporter, je ferme ici ma lettre. (‖)

LETTRE CDLXXVI.

M. BELFORD, En continuation.

A onze heures.

(¶) LE Colonel me dit qu'il vient d'écrire à M. Jules Harlowe, par un de ses gens; « qu'ils pouvoient s'épargner » la peine de leurs débats sur l'objet

» d'une réconciliation ; parce que sa chère » cousine ne seroit vraisemblablement plus » au monde, lorsque leurs délibérations » seroient finies. »

Il ma questionné sur les moyens qu'avoit eus sa cousine pour subsister, et si elle avoit accepté de moi quelque obligation pécuniaire : car pour *vous*, il étoit bien sûr, a-t-il dit, qu'elle n'en auroit jamais voulu recevoir.

Je lui ai appris et l'ai assuré qu'elle avoit vendu une partie de ses effets. Cela lui a déchiré le cœur, et il s'est emporté amèrement contre vous et contre son implacable famille.

Il est au désespoir, dit-il, d'avoir remis le pied en Angleterre, ou de n'y être pas revenu plutôt. Il m'a dit qu'il espéroit que je le mettrois au fait de toute cette triste histoire, dans un moment convenable. Il ajouta qu'il avoit eu l'idée en repassant les mers, de se fixer ici, pour le reste de ses jours ; mais qu'à présent, comme il voyoit bien l'impossibilité que sa cousine en revînt, il repasseroit dans les pays étrangers, et iroit s'établir à Florance ou à Livourne. (||)

❀

Elle a donné ses ordres avec beaucoup de présence d'esprit, à la garde et à la servante de la maison, sur la manière

dont elle doit être placée dans son cercueil, aussitôt que son corps sera tout-à-fait refroidi. — M. Belford, a-t-elle ajouté, saura le reste par son testament.

Elle a tiré de son sein un portrait de Miss Howe en miniature, qu'elle y a toujours porté. Elle l'a confié à Mde. Lowick, en la priant de le remettre sous une enveloppe, adressée *à M. Hickman*, et de me le remettre pour le lui envoyer après sa mort. Elle l'a considéré long-temps avant que de l'abandonner. Aimable et tendre amie!.... ma compagne!..... ma sœur! qui m'aima passionnément! a-t-elle dit, en le baisant quatre fois de suite à chacun de ces tendres noms.



Votre autre courrier est arrivé. — Votre impatience est bien juste. Oh bien juste! Mais croyez-vous que je puisse interrompre une conversation, pour courir à ma plume. Vous écrire, vous envoyer par lambeaux tout ce qui se présente? Quand je le pourrois, ne voyez-vous pas qu'en écrivant une partie, je perdrois l'autre?

Cet événement n'est guères moins intéressant pour moi que pour vous. Si vous êtes plus désespéré que moi, je n'en connois qu'une raison, Lovelace; elle est au fond de votre cœur. Je consentirois plus volontiers à perdre tous

rien à me reprocher sur le premier
es deux points. Au reste, je fais
cette réflexion pour la faire tom-
ur vous, que pour exprimer toute
ce de ma douleur ; quoique votre
ence peut-être vous la fasse prendre
nent.

re courrier qui supplie, dit-il, pour
, en me pressant de le faire partir
une lettre, m'arrache celle-ci d'entre
ains. Un quart-d'heure de plus,
on me fait appeler,) pourroit peut-
vous rendre, sinon plus *tranquille*,
oins plus *certain* ; et dans un état
e le vôtre, et pour une ame telle que
re, la certitude est un soulagement.

Jeudi l'après-midi à 4 heures.

ETTRE CDLXXVII.

BELFORD à M. MOWBRAY.

Jeudi, après-midi.

uis ravi, cher Mowbray, d'apprendre
vous êtes à Londres. Au moment,
vous recevrez cette lettre, jetez-

ville et de la
j'aurai vraisem
dans une heure
garder comme s
d'être anéanti.

Vous le tro
de Piccadilly à K
à cheval, co
furieux, et
traces; ou d
que hôtellerie,
des courriers

Will, son vale
l'instant. Il
chemin, et vou
sur le champ,
n'importe comm
sauver la vie a
de ses gens.
libertinage et de
tard, ils retomber
change en fiel le

ville et de la vôtre. Les nouvelles que j'aurai vraisemblablement à lui marquer dans une heure ou deux, lui feront regarder comme son plus grand bonheur d'être anéanti.

Vous le trouverez entre le fauxbourg de Piccadilly à Kensington, probablement à cheval, courant devant lui comme un furieux, et retournant aussitôt sur ses traces; ou descendu peut-être dans quelque hôtellerie, pour observer le retour des courriers qu'il m'envoie.



Will, son valet-de-chambre, arrive à l'instant. Il vous remettra ma lettre en chemin, et vous servira de guide. Partez sur le champ, en carrossse, à cheval, n'importe comment. Votre présence peut sauver la vie au maître, ou à quelqu'un de ses gens. Voilà les heureux effets du libertinage et de ses triomphes. Tôt ou tard, ils retombent sur nous, et tout se change en fiel le plus amer. Adieu.

BELFORD.

LETTRE CDLXXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

MALÉDICTION sur le Colonel, sur ta dernière lettre et son auteur; sur le monde entier! Toi! te prétendre aussi intéressé que moi au sort de ma Clarisse! Il est heureux pour l'un de nous deux, que tu ne me l'aies pas dit en face au lieu de me l'écrire. Morte ou vive, Clarisse Harlowe est à moi, à moi seul. Ne me coûte-t-elle pas assez cher? N'est-il pas probable que l'enfer en sera le prix pour moi, tandis qu'une éternité de bonheur sera son partage? Une éternelle séparation! O comble d'horreur! Dieu! Dieu! Comment puis-je soutenir cette idée! Mais il lui reste encore un souffle de vie. J'espère donc encore. O Belford! étends mes espérances, et tu seras mon génie; je te pardonnerai tout.

Pour la dernière fois.... mais non; ce ne sera pas, ce ne peut être la dernière. — Déclare-moi, au moment que tu recevras ce billet, ce qu'il faut que je devienne; — car, à présent je suis le plus misérable de tous les hommes.

A la Rose à 5 heures.

Will me dit que tu m'envoies Mowbray

et Tourville. Je n'ai pas besoin d'eux. Mon ame est lasse d'eux et du monde entier, et de moi-même encore plus..... Cependant, comme ils me font assurer qu'ils seront ici dans l'instant, je les attendrai, eux et ta première lettre.... Ah ! Belford, ne m'annonce pas.... Mais hâte-toi, hâte-toi, quelque chose que tu aies à m'annoncer.

LETTRE CDLXXIX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A 7 heures, 6 Septembre.

CE qui me reste à te dire, c'est que tu ne saurois mieux faire à présent, que de partir pour Paris, ou pour tout autre lieu de l'univers où ta destinée pourra te conduire !!! —

BELFORD.



LETTRE CDLXXX.

M. MOWBRAY à M. BELFORD.

A Uxbridge, 7 Septembre entre onze heures et minuit.

(*) JE t'envoie demander, à la prière du pauvre Lovelace, les circonstances du fatal mot que tu as envoyé cette nuit. Il est incapable de tenir une plume; cependant il veut savoir jusqu'aux plus petits détails du trépas de Miss Harlowe. Je ne vois pas néanmoins ce qui peut lui revenir de cette curiosité. Car si elle est partie, elle est partie! qui diable peut l'arrêter?

De ma vie je n'ai entendu parler d'une femme si singulière. Quel si grand mal avoit-elle donc reçu pour se laisser ainsi tuer par le chagrin? Je souhaiterois que notre pauvre ami ne l'eût jamais connue. Quelles peines ne lui a-t-elle pas causées, depuis le premier moment jusqu'au dernier? Le charmant garçon étoit comme perdu pour nous, depuis qu'il la pourchassoit, et dis-moi, je te prie, qu'y a-

(*) On doit se rappeler le caractère de Mowbray.

t-il donc de plus rare dans une femme que dans une autre ?

C'est un grand bonheur pour lui, de nous avoir eu près de lui à l'arrivée de ton billet. Ta prévoyance a prouvé ta véritable amitié. Ma foi ! Belford, cette nouvelle a mis le malheureux tout-à-fait hors de lui : elle l'a rendu fou, aussi fou qu'il y en ait jamais eu dans Bedlam. (*) Will lui a remis ta lettre au moment que nous l'avons joint, dans une hôtellerie à Knightsbridge, où il avoit laissé un mot d'avis. Car il avoit battu le pavé allant et revenant sans cesse sur ses pas, en attendant son valet et nous. Will, après lui avoir donné le billet, s'est dérobé aussitôt à sa vue. Il l'a ouvert et jamais il n'y eut pareille scène. Il trembloit comme un démon en le recevant. Ses doigts paralytiques comme ceux de Doleman avoient peine à rencontrer, à rompre le cachet. Le tremblement de ses mains étoit si violent, qu'il l'a déchirée en deux avant de pouvoir l'ouvrir entièrement. (¶) Après l'avoir lue, son chapeau a volé d'un côté, sa perruque (†) de l'autre. — « Que l'enfer confonde toute la nature » ! — Il a vomi une suite d'exécra-

(*) Les petites maisons de Londres.

(†) On croit avoir déjà observé qu'il étoit du bon ton alors de porter une perruque au lieu de ses cheveux.

tions de cette force, allant et venant dans l'appartement, ouvrant et refermant la fenêtre, et se frappant le front de ses deux poings à la fois avec une force à assommer un bœuf; frappant du pied, brisant les meubles et faisant un vacarme si grand, que l'hôte est monté au bruit; — mais il est sorti plus vite encore. Cette scène de fureur a duré quelque temps. Nous avions beau lui parler Tourville et moi, il n'écoutoit rien. J'ai voulu une fois lui saisir les mains, voyant qu'il songeoit à se détruire, à ce que je crois, et cherchant des yeux ses pistolets qu'il avoit placés sur la table, mais que Will avoit prudemment emportés en se retirant, sans qu'il le vît. (Le brave et honnête homme que ce Will! je l'aimerai toute ma vie pour cet acte de fidélité!) Mais dans sa rage il me donna un si furieux soufflet, qu'il me fit jaillir le sang du nez. Il a été heureux que ce fût lui, car je ne savois trop comment prendre la chose. Tourville lui en a fait un vif reproche, en lui représentant combien il étoit horrible de maltraiter de la sorte un ami, et de perdre la raison pour une femme. — Il a répondu plus tranquillement qu'il en étoit fâché. Alors Will s'est hasardé de m'apporter une serviette et de l'eau; et j'ai remarqué aux yeux de ce coquin, qu'il se réjouissoit que j'eusse reçu le coup plutôt que lui.

Ainsi par degrés nous l'avons un peu ramené à la raison. Il a promis de tenir une conduite plus modérée et d'être plus homme, et je lui ai pardonné. Nous l'avons fait monter à cheval, dans l'obscurité, et nous sommes venus ensemble ici chez Doleman. Chacun de nous a mis tout en usage pour lui faire honte de sa folie et de ses extravagantes fureurs. Nous lui avons dit qu'il n'étoit question que d'une femme, et d'une femme obstinée, perverse. D'ailleurs, quel remède? Tu conviendras, Belford, comme nous n'avons pas manqué de le lui dire aussi, qu'il est honteux pour un homme qui a traité vingt et vingt femmes aussi mal ou pis que Miss Harlowe, de quelque manière qu'il ait pu la traiter, de faire tant de vacarme, par la seule raison qu'il a plu à la belle de se laisser mourir. Nous lui avons conseillé de ne plus s'attaquer à des femmes si orgueilleuses de leur caractère, et de ce qu'elles appellent leur *vertu*. A quoi bon? Le plaisir ne vaut pas la peine; et qu'ont-elles de plus que les autres? N'est-il pas vrai, Belford? Nous avons tâché de lui donner ainsi de la consolation et des conseils.

Mais sa maudite imagination écervelée est toute aussi préoccupée de cette femme morte que si elle étoit vivante. Morte, je dis; car je le suppose, Belford, ce

n'est pas une plaisanterie. Nous la croyons morte certainement, et de *bonne foi*; n'est-ce pas? sinon, que le diable t'emporte, pour nous avoir joués si ridiculement; je te le dis comme je le pense. C'est sans doute une des raisons qui lui font demander les circonstances de son *départ*; car je t'avertis, qu'il ne veut pas souffrir le nom de *mort*. N'admires-tu pas cette délicatesse si susceptible? Comme l'amour énerve un homme! un homme de cette trempe encore! L'amour en a fait un idiot, un imbécile. Par ma foi! la patience me manque, à la vue de toutes les folies du sot! sur mon ame, je n'y puis tenir! Envoye-nous donc le récit qu'on te demande, et qu'il hurle dessus à son gré, comme je suppose qu'il n'y manquera pas.

Mais il faut absolument que nous le fassions voyager. Dans un mois ou deux, nous le rejoindrons, toi, Tourville et moi, et nous l'aurons bientôt guéri, j'en suis sûr, de cette extravagance pusillanime. Il aura honte de lui-même; et nous ne l'épargnerons pas alors. Aujourd'hui, le pauvre malheureux! ce seroit pitié de le traiter comme il le mérite. Ainsi, jusqu'à ce moment, retranche aussi, toi, les réflexions; car il paroît que tu l'as cruellement maltraité.

J'ai voulu te donner quelque idée du service que nous avons rendu à ce fu-

rieux : c'étoit un homme perdu, s'il ne nous avoit pas eus près de lui; il auroit commis infailliblement quelque meurtre. C'est de quoi je ne puis douter. A présent, il paroît un peu plus modéré. Il est assis, faisant des contorsions et des grimaces, comme un furieux enchaîné sur la paille. Il jure. Il maudit. Toutes ses facultés intellectuelles sont enveloppées d'épaisses ténèbres. Quelquefois, il se retire dans les coins et les trous, comme un vieux sanglier harassé par les chasseurs. Bonsoir, là-dessus, Belford. Tourville, et tout ce que nous sommes ici nous te désirons impatiemment; car personne n'a sur lui tant d'influence que toi.

MOWBRAY.

Comme je lui ai promis de t'écrire, j'ai pris la plume pendant que tout le monde est au lit. Le courrier doit partir à la pointe du jour.



LETTRE CDLXXXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi soir.

Je ferai tout aussi bien d'essayer d'écrire. Quand je me mettrois au lit, il me seroit impossible de fermer les yeux. Je n'avois jamais senti sur mon ame un poids de douleur tel que je le sens, depuis que j'ai assisté aux derniers soupirs de la plus admirable des femmes, qui jouit à présent du bonheur dans les régions célestes.

Vous apprendrez volontiers les circonstances de son heureux passage. Je vais tâcher de continuer de rappeler mes esprits. Tout est en silence et tranquille autour de moi ; chacun s'est retiré, quoique personne, j'ose le dire, n'ait pu se promettre de reposer cette nuit, et son pauvre cousin moins que tous les autres.

A quatre heures, comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, on m'a fait appeler. Vous aimez le détail : il faut vous peindre la triste scène, qui s'est présentée à moi, lorsque je me suis approché du lit. M. Morden a le premier attiré mon attention ; il étoit à genoux à côté du lit ; tenant la main

droite de Miss Harlowe entre les siennes, le visage baissé dessus, et la mouillant de ses larmes, (¶) quoiqu'elle eût tâché de le consoler, comme me l'ont dit depuis les femmes, dans les termes les plus pressans; mais d'une voix entrecoupée. (☞) De l'autre côté du lit, la digne veuve, noyée dans ses larmes, avoit la tête appuyée contre le chevet, dans l'abandon de la douleur; et la tournant vers moi aussitôt qu'elle m'a vue: O M. Belford! s'est-elle écriée les mains jointes, la chère dame.... Un sanglot ne lui a pas permis d'achever. Mde. Smith, les yeux levés et joignant aussi les mains qu'elle serroit l'une contre l'autre, comme pour implorer le secours du seul pouvoir dont on pouvoit en attendre, étoit à genoux aux pieds du lit. De grosses larmes rouloient sur ses deux joues. La garde étoit aussi à genoux entre la veuve et Mde. Smith, les bras étendus. Elle étoit dans une main un inutile cordial qu'elle venoit de présenter à sa maîtresse mourante. Ses yeux paroissoient enflés à force de pleurer, quoiqu'elle dût être endurcie par l'habitude à ces tristes spectacles; (¶) et les tournant vers moi, elle paroissoit m'inviter à joindre ma douleur à leur douleur sans remède; et un nouveau torrent de larmes a coulé de leurs yeux à toutes, au moment où je me suis avancé vers le lit. (☞) La servante de la maison,

appuyée contre le lambris, pressant des deux mains son tablier sur ses yeux, faisoit entendre plus distinctement que les autres les signes de sa douleur.

La mourante avoit gardé le silence depuis quelques minutes; elles la croyoient sans voix, la voyant remuer quelquefois les lèvres, sans en faire sortir aucun son; elle avoit, comme je l'ai dit, une main dans celles de son cousin. Mais à mon approche, Mde. Lowick eut à peine prononcé mon nom, que, d'une voix foible et concentrée, mais pourtant très-distincte, elle s'est efforcée de parler. O Monsieur Belford! a-t-elle dit, en reprenant haleine presqu'à chaque mot, c'est à présent, (j'en remercie la bonté du ciel,) que vont bientôt finir tous mes maux. Quelques momens encore, quelques momens vont terminer le combat, et je vais être heureuse. Consolez ici, Monsieur, en tournant sa tête vers le Colonel; consolez mon cousin. Voyez son affliction, vraiment blâmable. — Il ne veut pas que je sois heureuse sitôt!

Elle s'est arrêtée quelques momens, les yeux fixés sur lui: reprenant alors: Mon cher, cher cousin, consolez-vous. La mort n'est-elle pas notre commun partage? Ce corps mortel peut paroître souffrir; mais c'est tout. Il n'est pas aussi pénible de mourir que je l'avois cru. La difficulté consiste dans la préparation;

mais, grâce au ciel, le temps ne m'a pas manqué. Le reste, je le vois, est plus fâcheux pour les spectateurs que pour moi. Je suis toute espérance.... de bonheur...... l'espérance même.

Elle paroissoit être ce qu'elle disoit : un doux sourire faisoit rayonner la joie sur son visage. Après quelques momens de silence : encore une fois, mon cher cousin, a-t-elle dit; mais toujours par mots entrecoupés, chargez-vous de mes derniers et respectueux sentimens pour mon père et pour ma mère.... pour ma sœur, pour mon frère, pour mes oncles..... Dites-leur que je les bénis à mon dernier soupir, pour toutes leurs bontés....... et même pour leurs rigueurs. Je les bénis, heureuse d'avoir reçu ma punition dans cette vie ! oh oui, bien heureuse !

Elle est restée en silence quelques instans, levant ses yeux et celle de ses mains que le Colonel ne tenoit pas dans les siennes. Ensuite elle s'est doucement écriée : « *O mort, où est ton aiguillon ?* ». Quatre mots que je me souviens d'avoir entendu réciter aux funérailles de mon oncle et du pauvre Belton.

Et après une pause : « Qu'il est heureux pour moi d'avoir senti l'affliction ! » apparemment quelque passage de l'Ecriture.

(¶) Tandis que la douleur nous tenoit comme ensevelis dans un profond

silence, elle a tourné la tête vers moi : O mes chers, chers amis, vous ne connoissez pas quel *avant-goût*, — quelles assurances, — et elle s'est arrêtée, levant les yeux au ciel avec un doux sourire, comme dans un transport de reconnoissance. (‖♭) Ensuite tournant la tête vers moi : « Dites, Monsieur, dites à votre » ami que je lui pardonne, et que je » prie le ciel de lui pardonner. Qu'il » sache combien je meurs heureusement. » (¶) Et elle s'est encore arrêtée, levant les yeux, et comme priant le ciel qu'il lui pardonne, » — dites-lui que je sou» haite que sa dernière heure ressemble » à la mienne. » (‖♭)

Quelques momens après, elle a dit : Ma vue se trouble. Vos voix seules ; — (car nous applaudissions tous deux, quoiqu'en accens interrompus comme les siens, à ses sentimens chrétiens, à son état céleste,) et la voix de la douleur se ressemble dans tous. N'est-ce pas la main de M. Morden que je tiens ? en la lui pressant de celle qu'il venoit de laisser aller. Où est celle de M. Belford ? en tendant l'autre. Je lui ai donné la mienne. Que le Dieu Tout-puissant, nous a-t-elle dit, vous rende tous deux, — à votre dernière heure ; — car il faudra que vous y veniez, — aussi heureux que je le suis. — Elle s'arrêta encore ; la respiration devenant plus pénible. (¶) Après quel-

ques minutes : Allons, mon cher cousin, donnez-moi votre main, — plus près, — encore plus près, en l'attirant à elle; et elle la pressa de ses lèvres mourantes : Que Dieu vous protège, mon cher, mon cher Monsieur. Encore une fois recevez mes plus tendres remercîmens. Dites à ma chère Miss Howe, et je vous prie en grâce, de voir aussi ma digne Norton, et de lui dire, — qu'elle sera un jour, je n'en doute point, quoique pauvre en ce monde, une sainte dans le ciel. Dites-leur à toutes deux, que je me souviens d'elles, et que je leur rends grâces; que je les bénis à mes derniers momens. — Et que je prie le ciel de leur donner le bonheur en ce monde pendant une longue suite d'années, pour l'intérêt de ceux qui les aiment, et dans l'autre une couronne céleste, et autant d'assurance de l'obtenir, que j'en ai moi-même sur les mérites de mon bienheureux Redempteur qui satisfait pour tout. Mon oreille est encore remplie de la douce langueur de sa voix, et de ses phrases interrompues, et leur impression ne sortira jamais de ma mémoire.

Après un court silence, elle a repris d'une voix plus affoiblie et plus gênée : Et vous, M. Belford, en pressant ma main, que Dieu vous conserve et vous fasse reconnoître toutes vos erreurs! Vous voyez en moi comment tout finit! Puis-

siez-vous être.... Sa tête est retombée sur son oreiller ; ses mains ont quitté les nôtres, et la pâleur de la mort s'est répandue sur son visage. (‖)

Nous avons cru qu'elle venoit d'expirer, et la douleur nous a fait pousser un cri. Mais quelques signes de vie qu'elle a recommencé à donner, ont rappelé aussitôt notre attention. (¶) Je l'ai conjurée, après qu'elle a été un peu revenue à elle, d'achever en ma faveur sa bénédiction à demi-prononcée. Elle nous a fait signe à tous deux de la main. Ses yeux se sont ouverts encore une fois. Elle nous a regardés successivement, en inclinant à ses différentes réponses sa tête vers chaque personne de l'assemblée, ce qui nous a fait juger qu'elle nous distinguoit, sans oublier sa garde et la servante de la maison, qui s'étoit approchée du lit, fondant en pleurs, comme pour partager avec tout le monde de la dernière bénédiction de cette divine créature. Enfin, prononçant d'une voix éteinte : que Dieu vous bénisse ! — vous bénisse — tous ! — Et maintenant, (levant pour la dernière fois ses mains presqu'inanimées,) viens, viens, ô mon Dieu ! — Jesus !

C'est avec ces mots, dont elle n'a pu prononcer le dernier qu'à demi, qu'elle a expiré. — Un sourire, une douce et céleste sérénité, qui s'est en ce moment répandue sur son visage, sembloient

manifester que son bonheur éternel avoit déjà commencé. (b)

O Lovelace !.... mais il m'est impossible d'en écrire davantge.

⁂

Je reprends la plume pour ajouter quelques lignes. Tandis qu'il lui restoit de la chaleur, mais sans pouls, nous avons pressé chacune de ses mains de nos lèvres, le Colonel et moi; et ensuite nous sommes passés dans la chambre voisine. Là, nous nous regardions l'un l'autre, dans l'intention de parler; mais pénétrés du même sentiment, et gouvernés par la même cause, chacun s'est détourné de son côté sans prononcer un seul mot. Le Colonel soupiroit, comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Enfin le visage et les mains levés, avec aussi peu d'attention à moi que s'il eût été seul dans la chambre. Bonté du ciel ! s'est-il écrié, soutiens-moi. — Est-ce donc là le sort du plus parfait ouvrage de la nature ? — Ensuite, après s'être arrêté un moment: Et c'est donc pour jamais, pour jamais, ma chère, mon heureuse cousine ! .... prononçant quelques autres mots que ses soupirs l'ont empêché d'articuler. Mais paroissant revenir à lui-même, et s'adressant à moi : Pardon, Monsieur..... mille excuses, M. Belford. Et sans rien ajouter

et se glissant vers la porte : j'espère, Monsieur, m'a-t-il dit en sortant, que nous nous reverrons. Il est descendu, il est sorti de la maison, et je suis demeuré comme une statue.

Lorsque j'ai commencé à rappeler mes esprits, j'avoue que mes premiers mouvemens m'ont porté à trouver de l'injustice dans la dispensation des destinées humaines. J'ai perdu de vue, pendant quelques momens, l'heureuse préparation de Miss Harlowe, son passage encore plus heureux, son triomphe dans un événement qui n'est, après tout, que le sort commun, et j'oubliois que, demeurant ici après elle, avec la certitude d'arriver au même terme, nous sommes bien éloignés d'être assurés du même bonheur.

Elle est partie pour une meilleure vie à quarante minutes précises après 6 heures, à sa montre, qui étoit posée sur la table.

Ainsi a fini Miss Clarisse Harlowe dans la fleur de la jeunesse et de la beauté. Si l'on considère un âge si tendre, elle n'a laissé personne après elle qui la surpasse en étendue de connoissances et en jugement ; personne qui l'égale peut-être en vertu, en piété, en douceur, en politesse, en générosité, en discrétion, en charité vraiment chrétienne ; avec une modestie et une humilité qui relevoient en elle tant de qualités extraor-

dinaires, sans l'empêcher de faire éclater dans l'occasion une rare présence d'esprit et une vraie grandeur d'ame. On peut dire qu'elle faisoit non-seulement l'honneur de son sexe ; mais l'ornement de la nature humaine.

Une meilleure plume que la mienne pourroit lui rendre justice avec plus d'éclat. Je parle de la tienne, ô Lovelace; car tu sais mieux que personne, combien elle étoit supérieure à toutes les femmes par les grâces de l'esprit et de la figure, et par toutes les qualités naturelles et acquises. Personne ne rendroit mieux compte que toi, des véritables causes d'une mort si prématurée et de tant d'infortunes, qui, du plus haut point de la félicité, ont conduit, dans une espace si court, une femme adorée de tout le monde, à une fin heureuse à la vérité pour elle-même, mais si peu naturelle et si déplorable pour tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. C'est donc une tâche que je te laisse. Tout ce que j'ai la force d'ajouter en ce moment, c'est que je partage avec toi toutes tes peines, à l'exception, (ce qui est cruel à dire,) de celles qui naissent de ton crime et de tes remords.

LETTRE CDLXXXII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, à 9 heures du matin.

DIVERS ordres que j'ai à donner, dans cette triste occasion, ne me laissent pas le temps d'entrer dans un nouveau détail. Joël qui est arrivé à six heures du matin, et que j'ai renvoyé sur le champ avec la lettre que j'avois toute prête de la nuit dernière, ne me fait pas une peinture agréable de ta situation. Elle ne m'étonne point. Le temps, le temps seul peut te la rendre plus supportable; c'est-à-dire, si tu parviens à composer avec ta conscience; sans quoi, le mal ne fera qu'augmenter de jour en jour.



Tourville qui arrive à ce moment, me peint en quel état tu es. J'espère que tu ne penseras point à venir ici. Elle désire dans son testament, qu'on ne te permette point de la voir. J'en fais tirer quatre copies. Il est assez long; car chaque article porte l'explication de ses motifs. Je te promets d'autres éclaircis-
semens,

semens, aussitôt que je trouverai le temps de t'écrire.

*

Un laquais à livrée vient de me remettre trois lettres adressées à Miss Clarisse Harlowe. Mon office me donnant le droit de les ouvrir, je les ai lues, et je t'en promets une copie. Elles sont capables de faire perdre la raison. Quelle joie elles auroient causées à la pauvre Clarisse ! Cependant, si ce bonheur lui étoit arrivé avant les derniers momens de sa vie, elle n'auroit pas pu dire (*) avec tant de noblesse, que, *Dieu n'avoit pas voulu qu'elle attendît de consolation d'autre part que de lui seul.*

(¶) En effet, depuis quelques jours elle paroissoit s'être élevée au-dessus de toutes les consolations de ce monde. — Jusqu'à son ardente amitié pour sa chère Miss Howe, s'étoit refroidie, comme elle l'avouoit, et *avoit cédé la place à des ardeurs d'un ordre suprême.* (†) (☞)

(*) Voyez Lettre CDLXXV.
(†) Voyez Lettre CDLXVII.

*

LETTRE CDLXXXIII.

Mde. NORTON à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mercredi, 6 Septembre.

ENFIN, enfin, ma très-chère Miss Clary, tout répond heureusement à nos vœux. L'unanimité des voix est en votre faveur. Votre frère et votre sœur même sont devenus les plus ardens pour la réconciliation. Je l'avois prévu. Quel triomphe la patience et la douceur vous font remporter !

Cet heureux changement est dû aux derniers avis qu'on a reçus de votre cousin Morden, de votre médecin, et de M. Brand. Mais votre cousin vous aura vue sans doute avant que vous ayez pu recevoir ma lettre, avec sa bourse remplie d'or et de billets de banque, pour ne laisser rien manquer à votre repos et à vos besoins.

Tous nos désirs, toutes nos prières, sont à présent pour le rétablissement de votre santé et de vos forces, et pour que cette heureuse nouvelle (si long-temps retardée) n'arrive pas trop tard. Je sais combien votre cœur respectueux sera consolé par ce joyeux changement,

et par mille détails que j'ai à vous faire, lorsque j'aurai la satisfaction de vous embrasser. Ce sera samedi prochain au plus tard; peut-être dès vendredi soir, vers le temps auquel vous recevrez cette lettre.

On m'a fait appeler aujourd'hui de la part de votre famille entière. J'ai été reçue de tout le monde avec beaucoup de caresses et de bonté. On m'a priée, (car c'est le mot dont on s'est servi; et jugez si j'avois besoin d'être priée) de me rendre auprès de vous, sans perdre un moment, pour vous assurer de l'affection de tous vos proches. Votre père m'a donné ordre de vous dire, en son nom, tout ce que mon cœur pourroit m'inspirer de plus tendre, dans la vue de vous consoler, et de fortifier votre courage. Ils se sont engagés tous à ratifier les expressions de ma tendresse et de ma joie.

Quelle agréable commission pour votre fidelle Norton! Oh mon cœur ne manquera point d'expressions tendres! je vous en assure. Je médite déjà ce que je dois vous dire, pour relever et ranimer le vôtre, au nom de tout ce que vous avez de plus proche et de plus cher au monde. Mon chagrin est de ne pouvoir partir à l'instant, comme je le ferois au lieu de vous écrire, si l'on m'avoit offert un carrosse au château: mais il y auroit eu de l'indiscrétion à

le demander. J'aurai demain une chaise de louage, mais je ne sais à quelle heure. Qu'il me tarde de presser ma chère, ma précieuse et jeune enfant dans mes bras, contre mon sein, j'ose dire, *maternel !*

Votre sœur a promis de vous écrire, et d'envoyer par un exprès ma lettre avec la sienne. Je n'ai pas voulu qu'ils vissent la mienne, à cause de ce que je dis sur la voiture. Votre oncle Harlowe vous écrira aussi, et je n'en doute pas, dans les termes les plus obligeans. Ils sont tous extrêmement alarmés de votre état, et du danger où vous dit votre médecin. Ils sont charmés de votre conduite, et de vos sentimens. Que cet honnête homme n'a-t-il écrit plutôt ! et cependant il dit qu'il a écrit à votre insu. Mais nous mettons notre consolation et notre confiance dans l'idée qu'il n'auroit pas écrit du tout, s'il avoit jugé qu'il fût trop tard.

Ils sont résolus, ma très-chère Miss, de ne vous prescrire aucune loi. Tout sera laissé à vos sentimens et à votre discrétion. Seulement, votre frère et votre sœur déclarent, qu'ils ne consentiront jamais à donner le nom de frère à M. Lovelace ; et je crois que votre père ne se laissera pas engager facilement à le recevoir pour son fils.

J'ai ordre de vous amener avec moi, aussitôt que votre inclination vous le

fera désirer, et que votre santé vous le permettra. Vous serez reçue à bras ouverts. Tout le monde languit de vous revoir. (¶) Tous les domestiques se font une fête de la permission qu'ils espèrent de pouvoir vous baiser les mains. L'insolente Betty à bien changé de ton; elle ne fait maintenant que chanter vos louanges; et elle a raison. Que d'amis nous fait la prospérité! Que d'ennemis l'adversité nous attiré! C'est ce qu'on a toujours vu, et ce qu'on verra toujours, dans tous les états de la vie, depuis le trône des rois jusqu'à la cabane du berger! Mais il faut tout oublier dans ce jour d'absolution et d'allégresse universelle. Puissiez-vous, ma très-chère Miss, être en état de sentir comme nous la joie de cette grande nouvelle! Oh je sais que vous la partagerez, si vous êtes capable de quelque sentiment (‖). Que le ciel vous conserve pour notre heureuse entrevue! je me le promets de sa bonté, et je le fatigue par mes continuelles prières, pour votre rétablissement et votre conservation. Je n'ai pas besoin d'ajouter avec quelle tendresse et quel attachement je suis etc.

JUDITH NORTON.

P. S. Un malheureux délai pour la chaise, ne me permettra point d'être à Londres avant samedi matin.

LETTRE CDLXXXIV.

Miss ARABELLE HARLOWE à Miss CLARISSE.

Mercredi matin, 6 Septembre.

NOUS apprenons, chère sœur, que vous êtes dangereusement malade. Nous vous avons tous aimée avec une tendresse qu'on n'a jamais eue pour aucune jeune créature. Vous le savez bien, ma sœur Clary, et vous y avez bien mal répondu. — Mais nos ressentimens ne peuvent toujours durer.

La nouvelle de votre situation nous afflige en vérité, plus que je ne puis vous l'exprimer. Comme vos infortunes sont, nous dit-on, plus grandes que votre faute, et que, sous le poids du malheur, votre bon caractère s'est fidellement soutenu, je prévois qu'après cette séparation, vous allez nous être plus chère, s'il est possible, que jamais. Consolez-vous donc, ma chère sœur, et gardez-vous d'un excès d'abattement. Quelque mortification que puissent vous causer l'aspect un peu moins brillant de votre ancienne et belle perspective, et les réflexions intérieures que vous ferez

en vous-même sur votre fausse démarche, et sur le malheur que vous avez eu de ternir un aussi charmant caractère que le vôtre, vous n'en recevrez aucune *de nous*. Pour gage de faveur et de réconciliation, papa et maman vous assurent, par ma main, de leur bénédiction et de leurs prières. Ils pensent même à vous consoler plus efficacement; car s'ils apprennent que cette lettre ait été reçue, comme ils s'y attendent, (ils en jugeront par le bon effet qu'elle produira pour votre santé), ma mère ira vous voir elle-même à Londres. Dans l'intervalle, Mde. Norton, pour laquelle vous avez toujours eu tant d'amitié, ne tardera pas à se rendre auprès de vous. Elle vous écrit, pour vous annoncer son arrivée et l'affection renaissante de toute votre famille.

J'espère que de si bonnes nouvelles vous donneront de la joie. Hâtez-vous de nous en assurer. Votre première lettre à cette occasion, surtout si nous y apprenons que vous vous portiez mieux, nous causera autant de plaisir que nous en prenions autrefois à toutes les jolies productions de votre plume. Adieu, ma chère Clary. Je suis votre sœur très-affectionnée et votre véritable amie,

ARAB. HARLOWE.

LETTRE CDLXXXV.

M. JULES HARLOWE à sa chère nièce Miss CLARISSE.

Mercredi, 6 Septembre.

VOTRE faute, ma bien-aimée Miss Clary, nous avoit jetés dans un mortel chagrin; mais nous en ressentons encore plus, s'il est possible, d'apprendre que vous êtes si mal, et nous sommes fâchés que les choses aient été poussées si loin. Nous connoissons vos talens, ma chère, et combien votre plume est touchante, lorsque vous entreprenez d'attendrir, si bien que personne ne pouvoit vous rien refuser. Nous avons cru que vous vous reposiez sur ce talent, et, nous imaginant peu que votre maladie fût dangereuse et que vous eussiez mené une vie si pénitente et si régulière, nous sommes réellement très-consternés, votre frère, et tous les autres, de vous avoir traitée avec tant de rigueur. Pardonnez la part qu'on m'y a fait prendre, ma très-chère Clary. Je suis votre second papa, vous le savez; et vous m'avez toujours aimé.

J'espère que vous serez bientôt en état de vous rendre ici; et après y avoir passé quelque temps, vous m'accorderez

un mois entier, lorsque votre père et votre mère pourront se passer de vous, et que vous réjouirez mon cœur, comme vous faisiez autrefois. Mais si votre maladie ne vous permettoit pas de venir aussitôt que nous le désirons, j'irai moi-même à Londres ; car je meurs d'envie de vous voir. Jamais de ma vie je ne l'ai souhaité avec tant d'impatience ; et cependant vous le savez, vous avez toujours fait mes délices.

Mon frère Antonin vous embrasse de tout son cœur, et se joint à moi dans la tendre assurance que tout ira parfaitement, et mieux, s'il est possible, que jamais. Nous avons été si long-temps privés de vous, que nous sentons vivement le besoin de votre présence, et la faim, la soif, si cette expression peut servir à me faire entendre, de vous voir, et de vous serrer encore une fois sur notre cœur. Soyez sûre que vous n'en avez jamais été bannie si loin que notre chagrin nous l'a fait croire, et que vous vous l'êtes imaginée.

Votre frère et votre sœur parlent de vous aller voir à Londres ; c'est aussi le dessein de ma chère sœur, votre indulgente mère. Que le ciel vous rende à nous dans sa bonté ! sans quoi je ne sais ce que deviendroit votre affectionné oncle, et votre second père,

JULES HARLOWE.

LETTRE CDLXXXVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 8 Septembre, après dix heures du soir.

IL faut vous rendre compte de toutes mes actions depuis ma lettre précédente, qui contenoit la dernière scène de la vie de l'incomparable Clarisse.

Aussitôt que nous la vîmes terminée (si heureusement pour elle!) nous laissâmes le corps à la garde des femmes de la maison, qui, suivant les ordres qu'elle leur avoit donnés le même jour, le mirent en possession de cette *dernière demeure* qu'elle s'étoit préparée avec un courage si ferme et si tranquille. Hier au matin entre sept et huit heures, le Colonel vint me prendre chez moi. Il n'étoit pas encore bien remis de son trouble. Nous entrâmes ensemble accompagnés de Mde. Lowick et de Mde. Smith dans la chambre où elle étoit décédée. Nous ne pûmes nous défendre en arrivant, de jeter encore une fois les yeux sur l'aimable corps, et d'admirer la douce sérénité qui régnoit sur son visage. Les femmes nous dirent qu'elles n'avoient jamais vu la mort sous une

figure si charmante. On l'auroit crue dans un doux assoupissement. Ses joues et ses lèvres n'avoient pas encore perdu tout-à-fait leur couleur vermeille.

J'ouvris le tiroir, dans lequel je savois d'elle-même, (*) que je devois trouver ses papiers. Le premier qui s'offrit à ma vue, étoit ce paquet cacheté de trois sceaux en cire noire, dont je vous ai parlé lundi dernier, avec une inscription : » Aussitôt qu'il sera certain que je serai » morte, M. Belford prendra la peine » de lever l'enveloppe. » Je me reprochai beaucoup de ne l'avoir pas fait la veille ; mais j'étois réellement incapable de toute espèce d'attention.

Je rompis les cachets. Je trouvai sous l'enveloppe, onze lettres, toutes cachetées en noir, dont l'une m'étoit adressée. Je ne fais pas difficulté de vous en envoyer une copie.

A MONSIEUR BELFORD.

Dimanche au soir, 3 Septembre.

MONSIEUR,

Je saisis cette dernière et solemnelle occasion, pour vous remercier encore des bontés que vous avez eues pour moi dans un temps où j'avois le plus besoin de secours et de protection. Permettez

(*) Voyez Lettre CDLX.

que, de la région des morts où je suis au moment que vous lisez cette lettre, je profite des circonstances pour vous offrir quelques réflexions, que ma sincère amitié voudroit rendre encore plus pressantes et plus efficaces.

J'ose me flatter que, dans la dernière heure d'une personne qui vous souhaitera éternellement toutes sortes de biens, vous venez d'avoir un exemple de l'importance d'être en paix avec sa conscience.

Un grand homme, dont j'ai su le nom (*), disoit à son lit de mort, que le souvenir d'un verre d'eau donné à un malheureux, lui causeroit plus de satisfaction que la mémoire de tous ses triomphes, qui lui avoient acquis la réputation d'un héros. C'est qu'il est certain, que toutes les idées de grandeur mondaine s'évanouissent dans ce moment inévitable qui décide la destinée des mortels.

Si dans ces instans terribles les conquérans, les vainqueurs des nations sont réduits à de tels aveux, qu'il me soit permis de vous demander en peu de mots, (il n'est pas besoin de beaucoup de paroles,) quelles doivent être alors, Monsieur, les réflexions, (s'ils sont encore capables de réflexion,) de ceux qui ont vécu dans le vice et le crime; qui ont employé leurs efforts, et mis

(*) Le duc de Luxembourg.

honteusement leur gloire à séduire les ames innocentes, à ruiner les foibles sans défense, sans appui, après les avoir enlevé par leurs basses séductions à la protection de leurs parens, de leurs amis, et les avoir réduites dans le plus cruel abandon ! Ah ! Monsieur Belford ! pesez, pesez l'horreur de leur situation ; tandis que la santé, la vigueur d'esprit et de corps vous mettent en état de tirer quelque utilité de ces pensées. Quelle bassesse, quelle inhumanité, quelle barbarie dans ce qui fait le vil orgueil de ces libertins !

En second lieu, Monsieur, j'attends de vous, pour l'amour de moi qui suis, ou plutôt qui ai été, au moment où vous lisez ceci, réduite à la nécessité de vous confier l'exécution de mon testament, que, si ce choix même donnoit naissance à quelque démêlé fâcheux, vous supporteriez, avec la générosité dont je vous ai cru rempli, les foiblesses de mes proches, surtout celles de mon frère, qui est au fond un jeune homme de mérite ; mais un peu trop ardent dans ses ressentimens, et trop livré à ses préventions. J'espère que vous mettrez votre étude à procurer la paix, et que vous apporterez tous vos soins à réconcilier toutes les parties ; que vous employerez particulièrement la grande influence que vous paroissez avoir sur un ami encore plus

violent que mon frère, pour arrêter de nouveaux désastres : car assurément cet esprit fougueux peut se croire satisfait des maux qu'il a causés ; surtout de l'odieux et vil affront qu'il a fait à ma famille, en la blessant dans la partie la plus délicate de son honneur. J'ai déjà votre promesse sur tous ces points. J'en réclame l'observation comme une dette, et quoique je ne me défie nullement de votre parole, j'ai voulu, dans cette dernière et sérieuse circonstance, vous réitérer mes vives instances.

Une autre prière que j'ai à vous faire, c'est d'envoyer à leur adresse, par un exprès, toutes les lettres que vous trouverez sous cette enveloppe.

A présent, Monsieur, permettez que j'emporte l'espoir de devenir un humble instrument dans les mains de la Providence, pour rappeler solidement à la vertu un homme de votre esprit et de votre mérite. Si la malheureuse démarche qui a précipité la fin de mes jours, fait perdre à la société humaine une jeune personne dont on pouvoit espérer quelque utilité ; cette perte sera reparée fort heureusement par la grâce que je demande pour vous au ciel, et dont je tirerai moi-même un infaillible avantage ; sans compter l'espérance de pouvoir vous remercier dans une meilleure vie, comme je le ferai jusqu'à mon dernier soupir, de

tout le bien que vous m'avez fait ; et de l'embarras où vous vous êtes engagé, Monsieur, pour votre très-humble, etc.

CL. HARLOWE.

Les autres lettres sont pour son père, pour sa mère, pour ses deux oncles, pour son frère et pour sa sœur, pour sa tante Herwey, pour M. Morden, pour Miss Howe, pour Madame Norton et la dernière pour vous, en exécution de la parole qu'elle vous a donné, *de vous écrire aussitôt qu'elle seroit arrivée à la maison de son père*. J'attendrai pour vous envoyer cette lettre que vous soyez dans une meilleure disposition que celle où Tourville me dit que vous êtes à présent.

Elle a pris soin de me laisser, sous une enveloppe particulière, avec d'autres papiers que je n'ai pas encore eu le temps de lire, une copie de ces dix lettres posthumes. Je ne suis plus surpris qu'elle écrivît continuellement, dans son état de santé : puisqu'elle a su ainsi employer son temps, qui dans un si court espace, mais en allongeant les jours, a fait sortir de ses doigts de si belles productions : et jamais d'ailleurs je n'ai connu de jeune personne qui se servît autant et plus facilement de sa plume. Ses idées paroissoient en suivre la rapidité, et j'ai remarqué plus d'une fois qu'elle s'arrêtoit rarement ; qu'elle changeoit ou qu'elle

effaçoit encore moins. C'étoit un talent naturel qu'elle joignoit à mille autres dons extraordinaires.

Je remis au Colonel la lettre qui étoit pour lui, et je donnai ordre à mon valet-de-chambre de se tenir prêt à porter les autres. Ensuite, étant passé dans l'appartement voisin, nous fîmes l'ouverture du testament. Cette lecture nous causa une émotion si vive, que le Colonel s'interrompant plus d'une fois lui-même, me prioit de lire à sa place, et que j'avois besoin aussi de lui faire souvent la même prière à man tour. Notre attendrissement passoit à chaque moment dans le son de notre voix, jusqu'à l'éteindre tout-à-fait. Mde. Lowick, Mde. Smith et la garde furent encore plus affectées, lorsque nous leur lûmes les articles qui les concernoient. Je n'entrerai ici dans le détail de ses dernières volontés, qu'autant qu'il tient au fil de ma narration; parce que j'ai dessein de vous envoyer une copie du testament.

Le Colonel me dit qu'il étoit prêt à me rendre compte des sommes qu'il avoit apportées de la famille, et qu'elles me mettroient en état d'exécuter sans aucun délai cette partie des dispositions. Il me força de recevoir un papier qui en contenoit l'état, et que je mis dans mon porte-feuille sans l'avoir lu. Mais je lui répondis que, dans l'esperance où j'étois

qu'il contribueroit de tout son pouvoir à l'exécution littérale du testament, je lui demandois son secours et ses avis.

Le désir qu'elle marque dans le premier article d'être enterré avec ses ancêtres, nous obligeoit d'écrire au château d'Harlowe. J'ai engagé le Colonel à se charger de cette commission, ne voulant pas du moins tout-d'un-coup faire l'officieux aux yeux d'une famille qui ne souhaite probablement pas d'avoir aucune communication avec moi. Voici la lettre de M. Morden, qui est adressée au jeune Harlowe.

MONSIEUR,

La lettre dont le porteur est chargé, me dispense de vous apprendre à tous le sort de la plus excellente de toutes les femmes. Mais je suis prié par son exécuteur testamentaire, qui vous enverra incessamment une copie de ses dernières volontés, de faire savoir à son père, (et je préfère de vous en charger,) qu'elle demande instamment d'être ensevelie dans le caveau de la famille, aux pieds de son grand-père. Si son père lui refuse, elle ordonne que son corps soit enterré dans le cimetière de la paroisse où elle est morte. Il n'est pas besoin d'ajouter que cette proposition demande une prompte réponse.

Son bonheur commença hier au soir, quarante minutes après six heures. Je suis, etc.

MORDEN.

Vendredi matin, 8 Septemrbe.

(¶) Pendant le temps employé à écrire et à copier cette lettre, (avec la permission du Colonel,) Henri est venu tout prêt à partir. Je lui ai remis les lettres adressées à la famille, et celles de Mde. Norton et de Miss Howe, avec celle-ci du Colonel à M. James Harlowe; et je lui ai ordonné de faire la plus grande diligence. (☞)

Le Colonel et moi, nous avons commandé le grand deuil pour nous et pour tous nos gens.

LETTRE CDLXXXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi à 10 heures.

LA pauvre Mde. Norton est arrivée. Elle étoit descendue à la porte, et son empressement la faisoit aller droit à l'escalier; mais Mde. Smith et Mde. Lowick étant à pleurer ensemble, et la première ayant informé trop brusquement cette

vénérable femme, de la fatale nouvelle, elle est tombée sans connoissance à leurs pieds. Cet évanouissement a duré si long-temps, que pour la faire revenir, elles ont été forcées de lui faire ouvrir la veine. Je suis arrivé dans le temps qu'elle commençoit à rependre ses esprits. Elle s'est livrée aux expressions de la douleur, aux louanges de son incomparable élève, et, comme vous devez le juger, à d'amères invectimes contre vous; mais si mesurées néanmoins, que j'y ai pu reconnoître une femme bien élevée, comme j'ai reconnu le ton chrétien, (si je puis m'exprimer ainsi,) dans ses lamentations.

Elle étoit impatiente de voir le corps. Les deux autres femmes sont montées avec elle; mais elles m'ont avoué qu'elles étoient elles-mêmes trop touchées de ce qu'elles avoient vu, pour décrire un spectacle si tendre. Elle a poussé le dessus du cercueil, en tremblant de douleur et d'impatience. Elle s'est jetée sur ce visage chéri, qu'elle a baigné de ses larmes. Elle a baisé plusieurs fois le front et les joues, comme si sa chère fille eût été vivanté. « C'étoit *elle*-même, a-t-elle » répété vingt fois; sa chère fille! oui, » elle-même! la mort qui défigure tout, » n'avoit point eu le pouvoir d'altérer ses » traits. » Elle a long-temps admiré la sérénité de son aspect. « Ah! elle étoit

» heureuse, a-t-elle dit, comme elle » lui avoit écrit qu'elle le seroit; mais » combien de créatures misérables elle lais» soit après elle ! » — L'excellente femme s'est plainte au ciel de l'avoir laissée vivre pour être du nombre.

C'est avec une peine extrême qu'on est parvenu à lui faire quitter le cercueil et la chambre. Lorsqu'elle est passée dans l'appartement voisin, je me suis approché d'elle, et je l'ai informée du legs avantageux que sa chère fille a fait en sa faveur; mais sa douleur n'a fait qu'augmenter. Elle devoit la suivre et mourir avec elle, m'a-t-elle dit avec un ruisseau de larmes. Que lui étoit le monde! (en se tordant les mains,) après avoir perdu l'enfant de son sein, de son cœur? Sa principale consolation étoit de n'avoir pas long-temps à lui survivre. Elle croyoit, a-t-elle ajouté, ne pas offenser le ciel, en lui demandant cette grâce. Il étoit aisé d'observer, par la ressemblance des sentimens, que la divine Clarisse devoit à cette vertueuse femme une partie de ses principes.

(¶) Pour faire quelque diversion à sa douleur, je lui ai parlé de prendre elle-même le soin de son deuil; j'ai cru ce soin propre à occuper son ame, et à la réveiller de cette noire et profonde léthargie qui succède ordinairement aux violentes angoisses dont une ame tendre

et douce est déchirée à la première nouvelle de la perte inattendue d'une amie chérie. (‡) Je lui ai remis les trente guinées que sa fille, puisqu'elle lui donne ce nom, lègue en particulier dans cette vue, pour elle et pour son fils. C'est le seul deuil dont le testament fait mention. Je l'ai priée de ne pas perdre de temps à le faire faire, parce que je ne doutois pas qu'elle ne fût résolue d'accompagner le corps, si l'on obtient la permission de le faire transporter.

Le Colonel se propose de mener le convoi, si sa parenté ne lui donne pas de nouveaux sujets de mécontentemens. Il se chargera d'une copie du testament; et sa bonté le faisant penser à donner de favorables idées de moi à la famille, il m'a démandé la permission de prendre aussi une copie de la lettre que j'ai reçue de Miss Harlowe après sa mort. J'y ai consenti sans difficulté. Il est si obligeant, qu'il me promet le récit de tout ce qui se passera dans cette triste occurrence. Nous avons commencé une amitié, et réglé une correspondance, dont je ne connois *qu'un accident* qui puisse interrompre la continuation, jusqu'à la fin de notre vie; et je suis dans l'espérance que cet accident n'arrivera point.

Mais quels doivent être la douleur, le remords dont les cœurs de cette inexorable famille seront saisis, en recevant

ses lettres posthumes, et celle de M. Morden.

J'ai donné des ordres, dans la supposition que le corps sera transporté, et les femmes se proposent de remplir le cercueil de parfums.

Le Colonel m'a forcé de prendre les billets de banque et les lettres-de-change qu'il avoit apportés. La somme qui s'est accrue depuis la mort du grand-père, est très-considérable. (¶) J'aurois pu montrer à Madame Norton la copie des deux lettres que son départ l'a empêchée de recevoir; mais sa douleur n'a pas besoin d'être aigrie par cette lecture. (‖)

❧

Depuis que M. Morden s'est retiré, je me suis donné la satisfaction de lire les copies des lettres posthumes, que mon valet-de-chambre est allé porter à leur adresse. Que j'ai raison de donner à cette admirable personne, le nom de femme divine! Elle s'est occupée dans chaque lettre à consoler ses parens, sans aucuns reproches de leur cruauté, reproches qu'ils méritent si bien. Mais si j'étois à leur place, combien n'aimerois-je pas mieux qu'elle m'eût accablé des plus sanglantes récriminations, que de la voir triompher si noblement de mon injustice par une générosité sans exemple?

Je vous envoie quelques-unes de ces copies. Vous ne manquerez pas de me les renvoyer aussi promptement que vous le pourrez.

LETTRE CDLXXXVIII.

A mon très-honoré père JAMES HARLOWE.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

C'EST avec confiance et avec joie, que votre fille ose se présenter à vous aujourd'hui. Jusqu'à présent, j'avois craint de lever les yeux vers votre auguste présence ; je n'osois en attendre ni faveur, ni pardon ; mais au moment où ces lignes parviendront dans vos mains, l'impuissance de vous offenser de nouveau, me rend et la hardiesse et l'espérance.

Permettez-moi, mon cher père, de vous rendre grâces.... (j'écris à genoux,) pour tous les bienfaits que votre bonté a versés sur moi, pour l'amour que vous avez eu pour moi dans ma tendre enfance, pour la vertueuse éducation que vous m'avez donnée, et surtout pour l'heureuse fin, le bonheur céleste où elle m'a conduite par la grâce divine. Je vous en conjure, mon vénérable Monsieur, effacez de votre mémoire, s'il est possi-

ble, ces huit derniers et malheureux mois, et alors j'espérerai que vous pourrez conserver de moi un souvenir favorable, pour le plaisir que vous daigniez prendre dans votre Clarisse.

Encore à genoux, votre pauvre pénitente implore votre pardon de toutes ses fautes et ses folies passées, surtout de cette fatale erreur qui l'enleva à votre protection.

Quand vous saurez, Monsieur, que je n'ai jamais péché par la volonté, et que depuis que mon malheur a été sans remède, je n'ai cessé d'être dans un état de pénitence et de préparations, que j'ai les plus fortes assurances que le Tout-Puissant a accepté mon repentir sincère, et qu'au moment où vous lisez ces mots, vous aurez un enfant dans le ciel, comme j'ose humblement l'espérer; alors vous penserez avoir plus de raisons de vous réjouir que de vous affliger. Si j'eusse échappé aux piéges qui m'ont été tendus, je n'aurois pas passé par ces épreuves que je regarde comme autant de grâces qui m'ont été dispensées pour me détacher d'un monde qui se présentoit à ma vue avec trop d'attraits..... Alors trop facile à me satisfaire du bonheur de cette vie, je ne me serois pas élevée au goût et au sentiment des choses célestes qui remplissent à présent mon cœur et commencent ma félicité.

Puisse

Puisse le Tout-Puissant, au temps fixé par ses décrets, vous amener ainsi que ma mère, au séjour de la parfaite félicité ! Et puisse-t-il jusqu'à ce jour n'avoir troublé votre bonheur sur la terre que par la faute que j'ai commise ! Je sais tout ce qu'elle a coûté à votre cœur.

C'est l'ardente prière de votre fille maintenant heureuse,

CL. HARLOWE.

LETTRE CDLXXXIX.

A ma très-honorée mère Mde. HARLOWE.

MADAME,

LA dernière fois que j'eus la hardiesse de vous écrire, ce fut avec la conscience d'un criminel qui s'accuse lui même, et demande grâce à son juge offensé. Je vous approche aujourd'hui avec plus d'assurance, mais cependant avec le plus haut degré de respect, de reconnoissance et de soumission. Ma lettre à mon père vous apprendra le sujet de ma confiance ; mais si j'ai imploré son pardon à genoux, avec le sentiment le plus profond de mes devoirs et de mes obligations envers lui, c'est dans les mêmes dispositions et avec les mêmes marques de respect que j'ose

vous demander la vôtre, pour tous les chagrins et toutes les peines que je vous ai donnés.

Mon cœur saigne encore, depuis cette malheureuse imprudence, qui, quoique involontaire, n'a cessé cependant depuis le moment où je me laissai aller, de porter avec elle sa punition, et d'être suivie d'un sincère et véritable repentir.

Quelques douloureuses qu'ayent été mes souffrances, Dieu, qui en a été le témoin, sait que la plus cruelle et la plus sensible a été de penser au chagrin que mon évasion vous a causé, ainsi qu'à mon père. Je voyois sous quelles odieuses apparences cette démarche se présentoit à vos yeux, aux siens, et à ceux de toute la famille. Une démarche si indigne de votre fille, et de l'éducation que vous lui aviez donnée !

Mais Dieu, j'ose l'espérer, m'a pardonné ; et à l'instant où vos yeux parcourront ces derniers traits que ma main a tracés pour vous, j'ai l'humble confiance que je jouirai des heureux fruits de sa miséricorde. Consolez-vous, ma chère, ma tendre mère, vous avez atteint la fin principale des soins que vous avez pris de moi ; quoique j'y sois arrivée par un chemin qui n'étoit pas celui que vous espériez.

Puisse le chagrin que mon erreur vous a causé à tous deux, être le seul qui vous

soit destiné dans ce monde ! Puissiez-vous, Madame, vivre long-temps pour adoucir les peines de mon papa, et augmenter le sentiment de son bonheur ! Puisse ma sœur, en continuant de remplir ses devoirs, et en les remplissant encore mieux, s'il est possible, vous dédommanger de ma perte ! Et lorsque mon frère ou elle se marieront, que ce soit avec tant de satisfaction pour vous et pour mon père, qu'elle efface mon offense dans votre souvenir, et n'y laisse que la mémoire du temps où je faisois votre plaisir. Enfin qu'une heureuse réunion dans les demeures de l'éternité vienne augmenter la félicité sainte de celle que vous n'aurez pas jugée indigne de votre pardon, et qui, purifiée par ses souffrances, espère être déjà au moment où cette lettre est dans vos mains chéries, pour jamais heureuse,

CL. HARLOWE.



LETTRE CDLXC.

A James Harlowe, fils, écuyer.

Monsieur,

Après la démarche imprudente où je fus entraînée, je n'ai vu qu'un temps et une occasion où j'ai pu prétendre à vous regarder comme un frère et comme un ami; et voici ce temps et cette occasion. C'est en lisant ceci que vous aurez pitié de votre malheureuse sœur; c'est dans ce moment que vous lui pardonnerez ses fautes réelles et supposées : c'est à présent que vous prendrez à sa mémoire le tendre intérêt que vous avez refusé de prendre à sa personne.

Je vous écris, mon frère; en premier lieu, pour vous demander pardon de l'offense que je vous ai faite, et au reste d'une famille qui m'est si chère, en me dérobant à la protection paternelle.

La vertu d'une fille devroit être assez pure pour écarter jusqu'au soupçon. Mais quand vous serez instruit de toute mon histoire, vous ne refuserez pas de la pitié, et même quelque chose de plus que de la pitié, à votre sœur naguères malheureuse.

Oh! si la passion n'eût pas été aveugle et sourde! si des soupçons injurieux, et

une préoccupation opiniâtre ne se fussent pas opposés à de plus impartiales informations ! si votre cœur sévère et trop dur avoit au moins modéré le pouvoir que vous aviez obtenu sur toute la famille, et laissé aux autres la liberté de se livrer à des sentimens plus indulgens.... !

Mais je n'écris pas pour blesser ; j'aimerois mieux que vous me crussiez encore coupable, que de vous charger du poids que ma justification feroit retomber sur vous. Abandonnant donc un sujet auquel je n'avois pas eu dessein de toucher, (car je suis, au moment où j'écris, au-dessus de l'esprit de récrimination,) je veux vous dire, Monsieur, que mon second motif, en m'adressant à vous pour la seconde fois d'une manière si solemnelle, est de vous prier de mettre des bornes à votre ressentiment, et de ne pas exposer une vie si précieuse à vos parens, en voulant me venger du méchant homme qui, par ses bas artifices, a causé ma ruine en ce monde.

Seroit-il juste que l'innocent courût le même danger que le coupable, un danger même plus grand ? Car ce malheureux, exercé depuis long-temps dans l'art d'offenser et de soutenir ses offenses, est plus fait que vous aux actes de violence.

Voudriez-vous empiéter sur les droits de celui qui a dit : *à moi appartient la vengeance, et je la rendrai.* Ah ! si vous

étiez dans le dessein.... les conséquences me font trembler. Pourquoi, en effet, la justice divine ne puniroit-elle pas l'innocent de sa *présomption* par la main même du coupable, armé *pour se défendre*, se réservant à elle-même de le punir au jour de sa vengeance pour ses crimes accumulés ?

Laissez donc ce malheureux à la justice divine. Que la faute de votre sœur meure avec elle ; du moins ne la faites pas revivre, en faisant couler le sang. La vie la plus longue n'est qu'une courte scène. Encore un peu de temps, et cette tête que de beaux cheveux ombragent aujourd'hui, les verra blanchir, si elle ne tombe elle-même avant eux. Si le ciel juge à propos de lui prêter des jours pour se repentir, pourquoi les lui retrancheriez-vous ?

Voyez aussi, mon frère, quel seroit le malheur de ceux qui vous ont donné la vie, si le malheureux qui leur a fait perdre leur fille, leur ôtoit encore leur plus chère espérance, un fils unique, bien plus important à une famille que plusieurs filles.

Voudrez-vous ajouter de nouveaux chagrins à ceux qu'a causés la faute de votre sœur; faute que vous avez trouvée inexcusable, quoiqu'elle fût l'effet de circonstances imprévues, où sa volonté n'eut point de part ? Ne cherchez point, je vous en conjure, à aggraver les suites

ſunestes de l'erreur de votre sœur : la conscience de cet homme, quand il plaira à Dieu de la réveiller, sera plus perçante que votre épée.

J'ai une autre raison de vous écrire, c'est pour vous conjurer de veiller sur vos passions. Le plus grand défaut que je vous connoisse, c'est la violence. Quand vous vous imaginez être dans votre droit, vous le défendez avec emportement ; et vous défendez moins souvent le parti le plus juste, à cause de l'ardeur qui vous transporte d'abord. Elle a plus d'une fois exposé votre vie. Un homme n'est-il pas bien injuste, lorsqu'étant si porté à contredire, il est incapable de supporter la contradiction. Combien de fois, par une suite naturelle avez-vous été humilié des excès où elle vous a entraîné ? Permettez donc, mon très-cher frère, que je vous fasse remarquer cette violence dans votre caractère, dont les accès impétueux peuvent vous précipiter dans des malheurs imprévus. Souffrez que je vous dise que c'est une négligence criminelle à un certain degré, que de ne pas vous rendre maître de vos premiers mouvemens. Dieu veuille vous donner de la modération, pour votre tranquillité, pour votre bonheur présent et à venir, pour le bien de votre famille et celui de vos amis, qui tous voyent votre défaut, mais craignent de vous en parler.

Par rapport à moi, mon cher frère, ma punition est venue à temps, et Dieu m'a fait la grâce de faire un bon usage de mes souffrances. Je me suis hâtée de me repentir. Quand j'ai vu de quoi cet homme étoit capable, j'ai plus détesté cent fois ses actions que je ne l'ai jamais aimé. J'ai tourné de bonne heure mon cœur vers de meilleures espérances. Mon repentir a été agréable à Dieu ; il m'a récompensée de ma confiance en lui ; et j'ose m'assurer que dans ce moment je suis *heureuse*.

Daigne le ciel vous protéger, vous faire jouir d'une santé florissante et de l'estime publique ! Puisse-t-il prolonger votre vie pour la consolation et l'appui de vos parens ! Qu'une femme, aussi agréable aux autres qu'elle vous sera chère, vous donne des enfans qui ne trompent pas vos espérances. Qu'il ne se trouve pas parmi eux une Clarisse, qui, au lieu de vous causer de la satisfaction, vous donne de l'amertume. Que mon exemple leur serve d'avertissement contre les maux et les dangers dont ce monde trompeur est rempli, et qui me l'ont fait quitter avant que je pusse les voir et les chérir, comme je m'en étois flattée.

Votre affectionnée sœur,

CL. HARLOWE.

LETTRE CDXCI.

A MISS HARLOWE.

VOUS pouvez à présent, ma chère Arabelle, sans blesser la vérité de votre vertu, laisser tomber une larme de pitié sur les erreurs et les souffrances d'une sœur infortunée qui n'est plus, et qui ne peut plus vous offenser. La miséricorde divine, qui excita chez elle les premiers mouvemens de repentir pour une faute qu'elle ne cherchera pas à excuser, quoique, peut-être, elle le pût avec succès, a couronné, je l'espère, ce prompt repentir qui a précédé ses souffrances. Elle est heureuse au moment même où vous lisez ces dernières paroles qu'elle vous adresse.

Anticipant en idée sur l'état de pureté et de sainteté auquel elle aspire, elle écrit avec plus de confiance à sa sœur. Elle est certaine maintenant que vous oublierez les petits sujets de déplaisir que peut vous avoir donnés l'écart d'une jeunesse inconsidérée. Elle est sûre que la honte qui, de sa faute, a rejailli sur vous et sur sa famille, ne vous empêchera pas de la pardonner.

Puissiez-vous, ma chère sœur, continuer d'être la consolation d'une famille si chère et si digne de vos respects, dont

l'indulgente bonté exige de votre part tant de reconnoissance ! Faites-en toujours le bonheur, en remplissant vos devoirs avec ce zèle et cet empressement qui vous ont mérité jusqu'à présent de si justes louanges ; et puissiez-vous, quand un parti convenable vous sera offert, remplir plus dignement et plus heureusement le vide que je laisse dans ma famille en quittant ce monde !

C'est, ma chère Arabelle, ma chère, *mon unique* sœur et mon amie, pendant le cours de tant d'heureuses années, c'est la prière d'une sœur que, ni la dureté des procédés, ni le blâme injuste et prématuré de sa conduite, n'ont pu faire penser ni sentir différemment, et qui, par les épreuves où elle a passé, ose se dire à présent

L'heureuse CL. HARLOWE.

LETTRE CDXCII.

A MM. JULES et ANTONIN HARLOWE, écuyers.

MES TRÈS-HONORÉS ONCLES,

QUAND ces lignes vous parviendront, votre malheureuse nièce aura vu finir ses misères, et jouira, comme elle l'es-

père, du bonheur dont le Dieu de miséricorde a déclaré qu'il récompenseroit le cœur contrit et pénétré d'un repentir sincère.

C'est pourquoi, mes chers oncles, votre amour fraternelle ayant fait de vous une seule ame, je vous écris à tous les deux dans la même lettre, non pas pour vous affliger, mais pour vous consoler; car, si mes souffrances ont été grandes, elles ont été de courte durées, et je suis bientôt heureusement, j'espère, arrivée au bout d'un pénible voyage.

Je vous écris pour vous remercier de vos bontés à mon égard, et pour vous demander pardon de ma dernière, et de l'unique grande faute que j'ai commise contre vous et contre ma famille. Les voies de la Providence sont impénétrables, et les moyens qu'elle employe pour faire sentir aux pécheurs la nécessité de remplir leur devoir, ne se ressemblent point. Les uns sont gagnés par l'amour; c'est par la terreur que les autres sont contraints de mettre en Dieu leur espérance! De dix-neuf ans, j'en avois passé dix-huit à goûter le plaisir d'être aimée de tout le monde. Le chagrin n'avoit pas approché de mon cœur. Il sembloit que j'étois déstinée à être attirée par la douceur et l'amour. Mais peut-être étois-je trop portée à m'estimer, à cause de l'estime qu'on faisoit de moi, à me glo-

rifier d'un penchant naturel à faire le bien, et à tirer vanité des heureuses inclinations que j'avois reçues, et qui étoient en moi sans que j'y eusse aucune part. Amenée à chercher les raisons de mes malheurs ici-bas, je trouve chez moi les germes d'un orgueil secret que je n'avois pas sondé, et dont il falloit que je fusse punie. Peut-être étoit-il nécessaire que de si terribles et de si accablantes infortunes me fussent réservées pour écraser cet orgueil et mortifier ma vanité. Le ciel m'a donc envoyé les tentations. Je fléchis au jour de l'épreuve. Ma discrétion tant vantée, n'eut pas de poids quand elle fut pesée à la balance : la trahison prévalut ; je succombai ; je devins l'objet des railleries de mes compagnes, et la honte de ma famille qui s'étoit peut-être trop enorgueillie de moi. Cependant, comme ma faute ne fut pas celle de ma volonté, sitôt que mon orgueil fut brisé, le ciel ne permit pas qu'au milieu des piéges et des dangers qui m'environnoient, je me perdisse pour jamais. Je fus purifiée par mes souffrances, et préparée au grand et heureux changement que j'espère avoir subi quand vous lirez ma lettre.

Réjouissez-vous donc avec moi, mes chers oncles, de ce que j'ai échappé à l'orage qui a fondu sur moi, et ne regrettez pas de me voir moissonnée dans

la fleur de mes jours. « On ne demande » point dans le tombeau, dit le sage, si » l'on a vécu dix ou cent ans, et le jour » de la mort vaut mieux que celui de la » naissance. »

Encore une fois, mes chers oncles, recevez mes remercîmens de toutes vos bontés pour moi, depuis ma tendre enfance jusqu'au jour, au malheureux jour de mon erreur. Pardonnez cette erreur ! et que Dieu nous réunisse dans l'éternité bienheureuse.

Votre soumise et obligée nièce,

CL. HARLOWE.

(*M. Belford*, dit l'auteur, *donne aussi des copies tout au long des lettres de Miss Clarisse, à Mde. Hervey, à Miss Howe et à Mde. Norton; mais quoique chacune de ces lettres diffère autant des autres par le contenu que par le style, cependant, comme elles sont longues et roulent sur le même sujet, on a trouvé plus convenable*, (ajoute-t-il,) *de n'en faire imprimer que les extraits suivans.*)

La lettre à Mde. Hervey est remplie des mêmes sentimens de piété qui embellissent les précédentes : c'est le même esprit de générosité qui l'a dictée. Elle ne cherche pas à affliger, elle ne s'applique qu'à consoler. « J'espère, dit-elle, » que le Tout-Puissant a accepté et béni

» mon repentir; et si je suis heureuse, » que pourrois-je attendre de plus au » bout de vingt, trente ou quarante ans » de ce qu'on nomme une vie passée » agréablement? Et qu'est-ce que vingt, » trente ou quarante ans, pour mériter » qu'on jette un regard en arrière? Et » pendant cet espace de temps, combien » d'amis n'aurois-je pas eu à pleurer? » A combien de tentations la prospérité » ne m'auroit-elle pas exposée? et quelle » apparence, qu'au sein des plaisirs et » de la dissipation, j'eusse eu le courage » de consacrer mes derniers jours au re- » cueillement, et de voir approcher ma » fin avec l'entière résignation que Dieu » m'a donnée? »

Elle continue ainsi: « Tels sont, Ma- » dame, les sujets de consolation que » vous et moi pouvons trouver dans la » dispensation actuelle. Quant à mes chers » parens, j'espère que le nombre de bé- » nédictions qui leur restent, les aidera » à se consoler des peines et des cha- » grins que ma faute leur a causés. Leurs » maux s'adouciront en pensant que si » j'ai eu le malheur de troubler leur » repos, ils n'avoient pas connu de maux » considérables avant mon erreur. Ils » penseront encore que les afflictions se » changent en félicités, quand on les » reçoit avec résignation, qu'on ne doit » pas se flatter d'un bonheur sans inter-

» ruption dans ce monde; que probablement, et je l'espère, ce n'est pas » ma perte éternelle qu'ils ont à pleurer. » Enfin, je puis les prévenir, que quand » mes actions seront pleinement connues, » ils trouveront que mes malheurs tournent encore plus à mon honneur qu'à » ma honte.

» Ces considérations leur rendront » moins sensible la perte d'un enfant » sur trois, s'ils jettent les yeux sur les » circonstances fâcheuses qui m'avoient » environnée, et surtout, s'ils pensent à » l'espérance de nous réunir pour n'être » plus séparés, ni par le temps, ni par » l'offense. »

Elle termine cette lettre en s'adressant à sa cousine Dolly Hervey, qu'elle appelle son *aimable cousine*; elle se souvient avec reconnoissance de l'impression que ses malheurs ont faite sur elle.

« O ma chère cousine! que votre ame » tendre et compatissante soit en garde » contre les illusions qui ont été fatales » à mon bonheur ici-bas. L'intérêt que » vous avez pris à mes afflictions, an- » nonce en vous une douceur naturelle » qui pourroit vous exposer à des infortunes, si vous laissiez vos yeux égarer » votre jugement. Mais un attachement » scrupuleux et inviolable à vos devoirs » envers vos parens, et les préceptes » d'une mère aussi prudente que la

» vôtre, fortifiée par le triste exemple
» que je vous ai donné dans votre pro-
» pre famille, seront, avec l'aide du
» Tout-Puissant, un rempart suffisant
» autour de vous. »

(*La lettre à Miss Howe est extrêmement tendre; elle s'adresse à son amie d'une manière touchante.*)

« Réjouissez-vous; les malheurs de
» votre chère Clarisse sont finis. Le temps
» de l'épreuve et de la tentation, du
» doute et de l'incertitude s'est écoulé.
» J'ai heureusement échappé aux pièges
» qu'on avoit tendus à mon ame. Ne vous
» affligez pas. Mes infortunes étoient de
» nature à ne pas permettre que je pusse
» jouir d'un sort supportable dans le monde
» que j'ai quitté. »

Elle parle avec reconnoissance des bontés et des égards de Mde. Howe et de M. Hickman. Elle y joint ses regrets, d'avoir occasionné tant d'inquiétude à sa chère Miss Howe, et à sa mère, et prie le ciel que toutes les bénédictions qu'elles avoient accoutumé de se souhaiter l'une à l'autre, se réunissent sur elle.

« Ne differez pas de suppléer à l'amie
» que vous perdez en moi, en vous don-
» nant un ami qui vous sera attaché par
» des liens encore plus étroits et plus
» chers. »

Elle lui dit: « que son choix, qui a
» l'approbation de tous ses amis, est

» tombé sur un homme honnête, sincère » et vertueux, et ce qui vaut encore » mieux, sur un homme religieux. Un » homme qui, s'il est admirateur des » grâces de sa personne, l'est encore plus » de celles de son esprit. »

La réflexion que celles du corps passent avec les années, tandis que celles de l'ame prennent chaque jour de nouveaux charmes, lui fait annoncer à son amie un amour constant et soutenu de la part de son époux.

Elle prie Dieu de les bénir tous les deux ensemble; elle les invite à ne pas corrompre leur félicité par le souvenir de ses malheurs; à ne songer qu'à son état actuel, et au temps heureux auquel ils se réuniront pour ne se séparer jamais.

Enfin elle la recommande en particulier à la protection du ciel; la conjure, par l'amitié qui a régné entr'elles, de ne la pas pleurer trop amèrement, et après avoir accordé quelques larmes à leur constante et mutuelle tendresse, de bannir toute autre pensée que celles de sa prompte délivrance, de sa purification par ses souffrances, et de l'état heureux et éternel, auquel la miséricorde infinie l'a préparée.

On trouvera dans la suite les lettres adressées à M. Lovelace et à M. Morden, ainsi qu'un extrait de celle qui s'adressoit à Mde. Norton.

LETTRE CDXCIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi après midi, 9 Septembre.

(¶) J'APPRENDS que dans tes fureurs tu ne respires que vengeance contre moi, pour t'avoir traité un peu librement, et contre la maudite Sinclair et sa troupe infernale. Les menaces qui ne regardent que moi me causent peu d'inquiétudes. Mon dessein étant de pénétrer jusqu'à l'endroit sensible de ton cœur, je me réjouis que l'effet réponde à mes intentions; et je te félicite de n'avoir pas perdu tout sentiment. (||)

A l'égard de tes détestables femmes, je trouve qu'elles méritent le feu dont tu les menaces chez elles, et aussi les feux de l'avenir qui les attendent. Mais je reçois en ce moment une nouvelle qui t'épargnera vraisemblablement le nouveau crime de punir ton vieux monstre pour la part que tu lui as fait prendre à ta méchanceté. Si tu vois ton agent tomber dans toutes les horreurs dont je la crois menacée, ne trembleras-tu pas de ce qui peut arriver au chef?

Je ne veux pas te tenir en suspens. La nuit précédente, cette infâme créa-

ture s'étant enivrée d'Arack, sa liqueur favorite, aux frais du colonel Salter, a pris un chemin pour un autre, et s'est laissé tomber du haut de son escalier. Entr'autres blessures, elle s'est cassé une jambe. Après une nuit terrible, elle est actuellement à jurer, rugir, écumer, dans les ardeurs d'une fièvre violente, qui n'a pas besoin d'autre feu pour lui faire éprouver des tourmens plus vifs et plus durables que tu ne lui en destinois dans ta vengeance.

La misérable m'a fait prier de l'aller voir ; et de peur qu'un messager ordinaire n'essuyât un refus, elle a cru devoir m'envoyer sa digne associée, Sally Martin, qui, ne m'ayant pas trouvé chez moi, est venue me chercher ici, parce qu'une autre partie de sa commission étoit de demander pardon à la divine Clarisse, pour toutes les méchancetés du vieux monstre.

Cette furie personnifiée de Sally, n'a jamais été si décontenancée qu'en apprenant de ma bouche la mort de la jeune dame. Elle a tiré son flacon, dans la crainte de s'évanouir. Après avoir un peu rappelé ses forces, elle s'est reprochée sa part aux outrages que cette divine personne avoit essuyés. Polly Horton, m'a-t-elle dit, se devoit le même reproche : et versant beaucoup de larmes, elle a confessé que le monde

n'avoit jamais rien produit de si parfait. Elle l'a nommée la gloire et l'ornement de son sexe. Elle a reconnu que, *tout barbare* que tu es, sa ruine venoit moins de *ta propre bassesse*, que de leurs *instigations*, puisqu'elles t'ont vu prêt plus d'une fois à lui rendre justice, si elles n'avoient échauffé tes malheureuses dispositions.

Cette misérable auroit souhaité de voir le corps : mais j'ai rejeté sa demande avec exécration. Ce qu'elle se pardonnoit le moins, m'a-t-elle dit, c'étoient les insultes dont elle l'avoit accablée pendant qu'elle étoit arrêtée pour une dette supposée. Le reste, a-t-elle ajouté, n'étoit venu que de la nécessité de vivre, où elle se trouvoit réduite après de meilleures espérances, ce qui étoit après tout le sort commun de mille autres filles. Je ne lui ai pas demandé *qui l'avoit réduite à ce triste sort*.

En me quittant, elle m'a dit que les meurtrissures de la vieille furie, étoient beaucoup plus dangereuses que ses plaies, qu'on appréhendoit de la corruption ; qu'elle paroissoit épouvantée de ce qu'elle a fait souffrir à Miss Harlowe, et qu'elle avoit si fort à cœur d'en obtenir le pardon, qu'il étoit à craindre que la nouvelle d'une mort si peu prévue n'avançât la sienne.

Je t'abandonne à tes réflexions.

LETTRE CDXCIV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi soir.

TON courrier me fait une peinture effrayante de ton emportement. Je m'y suis attendu. Mais comme rien de violent n'est durable, j'ose prédire que ta gaieté naturelle l'emportera bientôt sur ta frénésie. Je suis d'autant plus porté à le croire, que tes accès sont du genre furieux, c'est-à-dire, analogues à ton impétuosité naturelle; et non de l'espèce mélancolique qui est le partage des ames plus lentes et plus douces.

(¶) C'est la raison qui m'engage à continuer de t'écrire, afin que mon récit ne risque pas d'être interrompu par l'aliénation de ton esprit. Je veux qu'il puisse trouver *ton cœur* et te conduire à réfléchir, quand tu auras repris ta tranquillité.

Henri est revenu de son message; il a remis à la famille le paquet de lettres posthumes, et celle qui apprend à James Harlowe la mort de sa sœur, et son désir d'être enterrée aux pieds de son grand-père. Il n'a vu personne. Ils étoient, à ce qu'il paroît, assemblés tous

au château d'Harlowe, à l'occasion de la lettre du Colonel qui les informoit que Clarisse étoit à l'extrêmité. (*) Ils se consoloient, à ce qu'on a dit à Henri, en se flattant que M. Morden avoit exagéré son état, pour hâter leurs résolutions.

Il est aisé d'après cela, de juger quels doivent être leur surprise et leur desespoir, à la réception de la fatale nouvelle que leur apprenoient les lettres dont Henri étoit porteur.

Il est resté assez de temps pour voir toute la maison dans le trouble et la consternation : les domestiques courant de différens côtés; se lamentant, et se tordant les mains, surtout les femmes, comme s'il y avoit eu quelqu'un (sans doute Mde. Harlowe et peut-être Mde. Hervey) qui fût tombé sans connoissance.

Le désordre étoit si grand, si général, qu'il n'a pu obtenir aucune réponse, aucun ordre, on ne faisoit pas même d'attention à lui. Les domestiques paroissoient plutôt prêts à le maudire qu'à lui faire accueil. — Oh ! Monsieur ! oh jeune homme ! se sont écriés trois ou quatre à la fois, quelle effroyable nouvelle vous avez apporté ! Au premier mot, ils lui ont amené son cheval, qu'ils avoient conduit à l'écurie très-civilement

(*) Voyez Lettre CDLXXVI.

à son arrivée. Il est allé le mettre à l'auberge, et a été de-là à pied chez Mde. Norton. Trouvant qu'elle étoit en chemin pour se rendre à Londres, il a laissé la lettre à son fils, un beau jeune homme qui, à cette funeste nouvelle, a versé un torrent de larmes; déplorant d'abord la mort de la jeune dame, et s'écriant ensuite; que va, que va devenir ma pauvre mère! Comment y résistera-t-elle, lorsqu'elle va trouver à son arrivée à la ville que la chère dame qui étoit à si juste titre l'enfant chéri de son cœur, est morte!

Ensuite il est allé chez Miss Howe, lui porter sa lettre. Elle venoit, lui a-t-on dit, de donner ordre au jeune fils de son fermier de se rendre en poste à Londres, pour lui apporter des nouvelles de l'état où étoit sa chère amie, n'attendant que sa réponse qu'elle étoit encore vivante, pour s'encourager à lui rendre sa visite. Tout étoit prêt pour son départ, au retour de la nouvelle qu'elle désiroit, et qu'elle imploroit avec la dernière impatience.

Henri est arrivé à temps pour empêcher l'homme de partir.

Il a eu la précaution de demander à parler à la femme-de-chambre de sa jeune maîtresse, et de lui communiquer cette triste nouvelle. Cette fille a été elle-même si affectée, que Mde. Howe,

qui, dit Henri, a l'air d'être une femme qui *est partout à la fois*, est venue voir ce qu'elle avoit : elle a été elle-même si frappée de la nouvelle, qu'elle a été forcée de s'asseoir sur le premier siége : O la douce créature, a-t-elle dit ! quoi, la chose en est venue jusques-là ! O ma pauvre Nancy ! Comment apprendre cette nouvelle à ma Nancy !

M. Hickman se trouvoit dans la maison. Il s'est hâté de venir au secours de la mère. — Mais il n'a pu retenir ses larmes. Il craignoit bien, a-t-il dit, la dernière fois qu'il avoit été à Londres que ce triste événement ne dût arriver. Mais il étoit loin de penser que ce fût sitôt ! — Mais elle est heureuse, j'en suis bien sûr, a dit cet honnête homme.

Mde. Howe, après s'être un peu remise, s'est levée pour aller annoncer cette nouvelle à sa fille. Elle a pris la lettre et dans sa main un flacon de sels dont elle a eu grand besoin. Car la concierge est accourue dans la cuisine le visage tout inondé de pleurs, — sa jeune maîtresse étoit évanouïe, a-t-elle dit. — Et elle n'en étoit pas étonnée. — Jamais on n'avoit vu une dame plus digne de l'admiration et des regrets universels que Miss Clarisse Harlowe ! Jamais la mort n'avoit rompu d'amitié plus forte que celle qui unissoit cette jeune dame et sa jeune maîtresse ! Elle s'empressoit de porter

porter une bougie allumée et des plumes pour brûler près des lèvres de sa jeune maîtresse; ce qui annonçoit qu'elle n'étoit pas encore revenue.

Ensuite M. Hickman avec son humanité ordinaire a recommandé qu'on eût soin de Henri pendant la nuit qui venoit de se fermer. Il s'est informé de ma santé. Il a témoigné son extrême affliction et de la perte de la plus excellente des femmes et de la juste douleur qu'elle causoit à une personne qu'il aime si passionnément. Mais il a nommé la morte un ange de lumière. Dites à votre maître, a-t-il dit, que nous craignions d'abord de lire la lettre qui nous étoit adressée. — Nous avions grand tort. — C'est une heureuse lettre, écrite par une heureuse main. — Mais les consolations qu'elle veut nous donner, ne feront pour le présent qu'augmenter le sentiment que nous aurons tous de la perte d'une créature si parfaite. Dites à M. Belford que je remercie le ciel de n'être pas l'homme qui a eu l'honneur si peu mérité, de s'appeler son frère.

Je sais quelle terrible impression cette grande catastrophe (car je peux bien lui donner ce nom puisqu'il y a tant de personnes intéressées) fera sur *toi*. J'aurois voulu avoir le détail de la consternation que la première nouvelle aura dû porter dans le cœur des Harlowes. Mais

qui peut s'empêcher de plaindre la malheureuse mère ?

La réponse que James Harlowe a faite à la lettre du Colonel qui lui annonçoit la mort de sa sœur, et son désir sur le lieu de sa sépulture vous donnera une foible idée de leur désolation. En voici la copie : (‖)

A M. MORDEN.

Samedi, 9 Septembre.

CHER COUSIN,

JE n'ai point d'expressions pour vous peindre la consternation qui s'est répandue ici à la plus funeste nouvelle qui nous ait jamais été communiquée. Ma sœur Arabelle, (hélas ! je n'ai plus d'autre sœur) se disposoit à suivre Mde. Norton. J'étois résolu de l'accompagner moi-même et de revoir notre chère infortunée. Que le ciel ait pitié de nous tous ! (¶) A quoi bon nous écrire, si le docteur savoit qu'elle étoit si près de sa fin ? Pourquoi, dit tout le monde, ne nous a-t-il pas écrit plutôt ? Il valoit mieux ne pas nous écrire du tout (‖). La jeune personne la plus admirable qui se soit jamais égarée ! Pas un de nous auprès d'elle ! hélas ! Monsieur, je crains bien que ma mère ne revienne pas d'un coup si terrible. Elle s'évanouit à chaque mo-

ment, depuis qu'elle a reçu vos tristes informations. La goutte de mon père s'est jetée sur l'estomac. Et le ciel sait..... ô mon cher cousin ! ô Monsieur ! Je n'ai pas eu d'autres vues que l'honneur de ma famille ; cependant tout le poids des reproches retombe sur moi. (Le détestable Lovelace ! que la vengeance du ciel me poursuive, s'il échappe à la mienne. (*))

Nous ne voulons rien avoir à démêler avec son exécuteur testamentaire. (autre étrange démarche de cette chère créature !) Il ne peut s'attendre que nous le voulions, et, s'il est galant homme, il ne s'obstinera pas à faire valoir ses droits. Ainsi, Monsieur, chargez-vous, s'il vous plaît, du soin de nous faire apporter le corps. Ma mère regarderoit comme un malheur dont elle ne se consoleroit jamais, de ne pas voir, après sa mort, une chère fille qu'elle n'a pu voir en vie. Vous aurez donc la bonté d'ordonner que le cercueil soit fermé seulement avec des vis ; pour nous mettre en état de lui procurer la satisfaction qu'elle désire, si nous ne pouvons l'engager à se priver d'un spectacle si choquant. Elle étoit la favorite de son cœur ! — qu'on nous fasse savoir les dis-

(*) M. Belford supprima cette menace dans sa copie.

positions du testament sur ce qui regarde les funérailles. Elles seront exécutées ponctuellement, comme tout ce qui nous paroîtra juste et raisonnable, et cela sans l'intervention des étrangers.

Ne nous accorderez-vous pas, Monsieur, l'honneur de votre présence dans cette lugubre cérémonie ? Nous vous demandons cette faveur, et celle de pardonner et d'oublier ce qui s'est passé dans notre dernière entrevue, avec la générosité qui est naturelle aux braves et aux sages. J'ai l'honneur, Monsieur, d'être etc. dans une inexprimable affliction.

JAMES HOWE.

Comme tout ce qui leur paroîtra juste et raisonnable ! ai-je répété au Colonel, d'après la lettre qu'il avoit pris la peine de me lire ; c'est-à-dire, assurément tout ce qui ne sera pas impossible. J'espère, Colonel, qu'en effet, je n'aurai rien à démêler avec eux. Je n'ai pas plus d'empressement pour leur amitié, qu'ils n'en marquent pour la mienne. Mais je me flatte, Monsieur, que vous prendrez la qualité de médiateur entre eux et moi ; car j'insisterai sur l'exécution littérale de chaque article.

Le Colonel m'a promis de se joindre à moi pour soutenir ma résolution.

LETTRE CDXCV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Dimanche, à 8 heures du matin, 10 Septembre.

JE n'ai pas quitté la maison de Smith, jusqu'au moment où j'ai vu pour la dernière fois tout ce que la divine Clarisse avoit de mortel. Comme elle a légué des bagues à plusieurs personnes, la triste Mde. Norton, avant qu'on fermât le cercueil, a coupé quatre boucles de ses charmans cheveux, dont elle en a donné une au Colonel, qui veut la faire enchasser dans ce qu'il trouvera de plus précieux, pour la porter toute sa vie sur son cœur en mémoire de sa chère cousine.

(¶) Le convoi funèbre est parti entre quatre et cinq heures du matin, le cercueil ayant été rempli auparavant de fleurs et d'herbes aromatiques, et après les précautions prises pour que le corps ne fût pas endommagé (pour les yeux), des secousses du transport.

La pauvre Mde. Norton est extrêmement mal. Je l'ai expressément recommandée à la servante de Mde. Smith, à qui j'ai ordonné d'accompagner cette digne

femme dans une voiture drapée, et de prendre soin d'elle en chemin (‖).

M. Morden l'escorte à cheval, avec tous ses gens. Il m'a promis d'entrer dans mes intentions, et de m'appuyer dans l'exécution du testament. (¶) Quand le convoi a été parti, et a disparu de ma vue, j'ai fermé la chambre de la défunte, où l'on avoit serré tout ce qui lui appartenoit (‖).

Le Colonel doit m'informer de ce qui se passera au château d'Harlowe par un de ses gens.

LETTRE CDXCVI.

M. MOWBRAY à M. BELFORD.

Uxbridge, Dimanche à 9 heures du matin.

JE vous envoie, cher Belford, une lettre de M. Lovelace, qui quoiqu'écrite en maudits caractères algébriques, vous fera connoître l'étrange désordre de sa tête. Il nous l'a lue, du ton d'une scène de tragédie. Vous y verrez quel étoit son dessein extravagant, si nous ne nous y étions pas tous opposés. Il vouloit partir avec un chirurgien, pour faire ouvrir le corps de Miss Harlowe, et le faire embaumer. Si cette fantaisie avoit pu lui

réussir, que je meure, si je ne suis pleinement persuadé qu'on auroit trouvé à la belle, un cœur de fer ou de marbre !

Nous avons engagé Milord M...... à se rendre ici. Il paroît aussi très-affligé de cette mort. Ses sœurs et ses nièces, dit-il, en sont inconsolables. Que de bruit pour une femme ! car après tout, qu'étoit-elle de plus ?

On a tiré à Lovelace, un plein sceau de gros sang noir et brûlé. Cette copieuse saignée a modéré un peu ses transports. Mais il menace le colonel Morden ; il vous menace, pour vos cruelles réflexions ; (cruelles en effet, cher ami) ! Il maudit toute l'espèce humaine, et lui par-dessus. On apporta hier tout son deuil, (qui est aussi noir que celui d'un mari pour sa femme) et celui de ses gens. Quoiqu'il fût huit heures du soir, il voulut s'en revêtir aussitôt, et que ses gens le prissent pour le servir.

Je vois que tout le monde le blâme, et prend parti pour cette Miss Harlowe : mais au fond je ne comprends pas pourquoi. C'étoit un méchant petit lutin avec toute sa vertu : de quel joli garçon elle a fait le malheur ! N'est-il pas vrai, Belford ? Et ses parens d'ailleurs, sont vingt fois plus à blâmer que lui. C'est ce que je leur prouverai quand ils voudront, en dépit d'eux tous. S'ils ont été capables d'en user mal avec elle, de

quel droit se plaignent-ils, qu'il n'en ait pas usé mieux? Toi, moi, Tourville, à sa place n'aurions-nous pas fait comme lui? *Toutes les filles ne doivent-elles pas être sur sur leurs gardes?* (¶) Lovelace a-t-il imité ce coquin de *Miller*, qui après avoir trouvé le secret de faire venir à Londres la fille d'un honnête fermier, (une fort jolie fille, ma foi; un second bouton de rose): pour la placer soi-disant femme-de-chambre auprès d'une Dame, — vous l'a amusée, sous prétexte que cette Dame étoit sortie; l'a mise en gaieté avec des liqueurs, ensuite l'a conduite au spectacle; alors il étoit trop tard, comme tu sais, pour aller se présenter chez la Dame, il l'a donc conduite dans un mauvais lieu, et l'*a perdue*, comme on dit, et tout cela dans un jour: il l'a entretenue, (il faut avouer que c'est un scélérat!) l'espace de quinze jours ou de trois semaines: après quoi il l'a laissée à la merci de ses infâmes hôtesses, (sans jamais rien payer pour elle!) Les furies l'ont dépouillée de tous ses habits, et parce qu'elle n'a pas voulu s'enroler avec elles, elles l'ont jetée dans une prison où elle est morte de misère et de chagrin (‖). Tu sais le fond de cette aventure. Miller est un scélérat, qui mérite la damnation. Mais peut-on dire que notre ami lui ressemble? N'auroit-il pas épousé cette dame

au cœur de roche ? Ainsi je le trouve parfaitement justifié. Pourquoi donc se livre-t-il à tant d'extravagances, à tant de maudits scrupules ? Qui se seroit attendu à cette foiblesse de tête ? N'est-ce pas une honte de le voir assis en silence dans un coin, lorsqu'il s'est fatigué à force de mouvemens, d'exclamations emphatiques, et de tous ses pompeux raisonnemens, (car qui est plus grand raisonneur que lui ?) l'œil morne, la tête penchée, apprenant à son ombre à faire des grimaces contre le mur ? Le diable m'emporte s'il ne me fait pas perdre patience.

Mais il n'a pas eu un moment de sommeil depuis dix jours. Tout le mal vient de-là. Ecrivéz-lui, Belford. Il faut le flatter, lui envoyer ce qu'il demande, et satisfaire toutes ses fantaisies. On ne le rendra pas traitable autrement. Il faut enterrer Miss Harlowe le plutôt que vous pourrez, et se bien garder de lui dire où.

✕

Cette lettre devoit partir hier. Nous lui avons dit qu'elle étoit en chemin, et nous espérions qu'il n'y penseroit plus. Mais il est furieux de n'avoir pas encore reçu la réponse.

(¶) Ce qu'il a bien voulu nous lire de vos autres lettres, a inspiré à Milord M.... tant de curiosité qu'il veut qu'on

vous prie de continuer vos récits. Ainsi ayéz cette complaisance ; mais non pas dans votre infernal arabe : nous n'en lirons au pauvre malade que ce que nous le croirons en état d'en entendre (ll).

Je mène ici la plus sotte vie du monde. Ce que j'ai vu dernièrement du pauvre Belton, et ce que j'ai actuellement devant les yeux, est capable de me rendre aussi foible qu'eux, ou presqu'aussi stupide que toi, Belford. Il faut que je pense à chercher meilleure compagnie. L'ennui m'a forcé de lire quelque chose pour me distraire ; tu sais que je déteste la lecture. Elle m'assoupit, et me voilà à m'étendre tout d'un coup comme un malheureux. Cependant, je suis tombé en ce moment sur un passage de Dryden (*Palemon et Arcite*) qui a beaucoup de rapport à la situation de notre pauvre ami. Je veux t'en faire juger. (*Il transcrit quelques vers de ce poëte, qui représente un homme furieux d'infortune et de douleur ; il continue le parallèle et compare cette peinture avec celle de M. Lovelace ; et fier de son essai, il continue :*) Tu vois que, si je m'étois appliqué à l'écriture, d'aussi bonne heure que toi et Lovelace, peut-être n'aurois-je pas moins réussi que vous. Pourquoi non, je te prie ? Mais à tout âge, j'ai toujours eu de la haine pour les livres. C'est perdre le temps.

J'aime l'action, mon enfant ; je haïs l'indolence ; et dans les premiers temps de ma vie, j'ai détourné plus d'écoliers de leurs études, que jamais maître n'en a porté à en profiter. La vie querelleuse, les combats, le pillage des jardins faisoient les délices de ma première jeunesse.

Mais je me lasse d'écrire. De ma vie je n'ai fait une si longue lettre. J'ai le poignet et les doigts horriblement engourdis ; ma plume pèse cent livres, et mes yeux sont si gros qu'ils sont prêts à sortir de leur orbite : et voilà ma foi la crampe qui me prend aux doigts : au diable la maudite et sotte plume d'oye ! Je ne veux pas écrire de pareilles lettres d'un an. Encore un mot pourtant. Nous croyons que notre furieux est prêt à reprendre son bon sens. Adieu.

LETTRE CDXCVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Uxbridge, Samedi, 9 Septembre.

BELFORD, je pense qu'il convient absolument que ma très-chère femme soit ouverte, et qu'elle soit embaumée. Ne perdons pas un instant. Je serai à Londres cette après-midi. Tomkins de

ta connoissance et le vieux Anderson, que je mènerai avec moi, et que j'en ai déjà prévenus, seront les chirurgiens.

Je veux que tout se fasse avec la décence que le cas et la personne sacrée de mon adorable Clarisse exigent nécessairement. Nous ferons aussi tout ce qui sera possible pour garantir ses restes précieux de toute altération; et lorsqu'elle sera réduite en poussière, ou qu'on ne pourra la conserver plus long-temps, je la ferai placer dans le tombeau de mes ancêtres, entre mon père et ma mère. Moi, moi seul, je serai à la tête du deuil. Le deuil est dans mon ame comme sur mes habits. Mais son cœur, sur lequel j'ai des droits incontestables, son cœur où j'ai possédé autrefois une place, et qui m'est plus cher que le mien, je veux le garder toute ma vie. Je le conserverai, en dépit du temps et de la nature. Il sera toujours présent à ma vue. Tous les frais de la sépulture me regardent seul.

Qui me disputeroit mes droits? A qui étoit-elle pendant sa vie? A qui est-elle, morte, qu'à moi? Ses détestables parens, dont la barbarie a été incontestablement la *vraie* cause de sa mort, n'y avoient-ils pas renoncé depuis long-temps? Elle les avoit *abandonnés* pour *me* suivre. J'étois par conséquent son choix. Et j'étois son mari. Qu'importe, si je l'ai indignement maltraitée? N'en suis-je pas cruelle-

ment puni ? Et si je n'avois pas le malheur de l'être, ne m'auroit-elle pas appartenu ? Personne ne peut me le disputer. Ne m'avoit-elle pas pardonné ? Je suis donc rentré dans mes premiers droits, et je suis rétabli *in statu quo* (*), comme si je ne l'avois jamais offensée. Qui me les oseroit contester ? A qui peut-elle donc appartenir qu'à moi ?

En vertu d'un pouvoir si juste, je te décharge, Belford, toi et le reste du monde, des soins et des services qui regardent sa mémoire. A l'égard de son testament, c'est moi qui l'exécuterai, moi-même. Il n'y avoit point de contrat, point d'articles réglés entre elle et moi; et je viens de prouver jusqu'à la démonstration qu'elle étoit ma femme. Elle n'a donc pu disposer d'elle-même indépendamment de ma volonté. Que je périsse à jamais, si je ne fais valoir mes droits contre toutes sortes d'oppositions !

(¶) Ses entrailles, si ses parens s'en montrent jaloux, et qu'ils soient bien humbles, bien repentans, (d'ailleurs, ils n'en ont point d'entrailles à eux,) leur seront envoyées, j'y consens; pour être déposées dans le tombeau de ses ancêtres, — à moins qu'elle n'en ait ordonné autrement : car excepté qu'elle

(*) Termes de droit, dont la phrase qui précède rend le sens.

ne sera point livrée à la terre, indigne de la posséder, aussi long-temps qu'on pourra la conserver entière, son testament sera exécuté dans tous ses points. (‖)

En attendant, je te fais demander par le porteur une boucle de ses cheveux. Mais souviens-toi que je te défends la moindre démarche, sans ma permission expresse. Je veux que tous les ordres viennent de moi. Ne suis-je pas son mari ? et ayant été pardonné, ne suis-je pas l'homme choisi par son cœur ? Que signifieroit autrement le pardon qu'elle m'a accordé ?

Les deux insupportables personnages que vous m'avez envoyés, me vexent et me tourmentent horriblement. Ils me traitent comme un enfant à la lisière. Qu'ils aillent aux enfers ! Quelle peut être leur vue ? Cependant ce singe perclus de Doleman les imite. Je leur entends dire tout bas entr'eux, qu'ils ont envoyé prier Milord de se rende ici. C'est apparemment pour combattre mes volontés. Que peuvent-ils se proposer ? En vérité, tout le monde me paroît fou, excepté moi. (¶) Ils me traitent comme chacun d'eux devroit être traité. Le monde entier n'est qu'un grand hôpital de fous. Que Dieu l'abyme, et tout ce qu'il renferme, puisque ma bien-aimée Clarisse Lovelace, — et non plus Har-

lowe, — malédiction sur ce nom et sur tous ceux qui le portent. (‖)

Souviens-toi que je t'écris : 1°. Pour te défendre de rien commencer de ce qui la concerne sans mes ordres. Je défends aussi à Morden de se mêler de rien. Si je m'en souviens bien, il m'a menacé, il m'a maudit, il m'a maltraité. — Je lui conseille de ne pas demeurer auprès d'elle, s'il veut éviter mon ressentiment. 2°. Tu m'enverras une boucle de ses cheveux. 3°. Tu feras préparer par Tomkins tout ce qui est nécessaire pour l'embaumer, et je me ferai accompagner par Anderson. 4°. Tu tiendras le testament et tous les papiers prêts pour mon arrivée. Songe que je veux être en possession de son cher cœur dès cette nuit, (¶) et que Tomkins ait soin de préparer des sels et un vase convenable où le placer, jusqu'à-ce que j'aye eu le temps de faire faire une urne d'or. (‖) Je prendrai les papiers. Mon dessein est d'en faire usage pour rendre justice à sa mémoire. A qui cet office convient-il mieux qu'à moi ? Qui peut mieux apprendre à tout l'univers ce qu'elle étoit, et quel infâme je suis, d'avoir été capable de la maltraiter ? Le public apprendra aussi quelle est l'implacable et odieuse famille qu'elle avoit. Tout sera exposé au grand jour, sans ménagement ; les noms aussi peu déguisés que les faits. Comme s'est moi qui ferai

la plus honteuse figure dans cet intéressant manifeste, j'ai droit de me traiter moi-même avec une liberté que tout autre ne prendroit jamais. Qui s'en plaindra ? Qui seroit assez hardi pour s'y opposer ? Qui oseroit m'en demander compte ?

Hâte-toi de m'apprendre si la maudite Sinclair existe encore pour ma vengeance. Ce vieux monstre est-il mort ou vivant ? Il faut que je me signale par quelque forfait exemplaire. Je veux exterminer de la face de la terre, et ce diable incarné, et toute la cruelle famille des Harlowes. Il faut des hécatombes entières, pour appaiser les manes de ma Clarisse.

Quand le testament ne s'accorderoit pas dans quelques articles avec mes volontés, je ne prétends pas moins qu'elles soient respectées. C'est à moi qu'il appartient d'interprêter les siennes. Ses ordres seront suivis après les miens. Elle est ma femme. Elle le sera éternellement. Je n'en aurai jamais d'autre.

Adieu, Belford. Je me prépare à te joindre. Mais garde-toi, si tu fais cas de ma vie ou de la tienne, de me contredire sur tout ce qui touche ma Clarisse.

Mon humeur est tout-à-fait changée. Je ne sais plus badiner, sourire, faire le plaisant. Je suis devenu impatient, colère, et je ne souffre plus la contradiction. Aussi n'a-t-on jamais été plus

cruellement tourmenté par des impertinens que je le suis.

R. LOVELACE.

(Sur un papier séparé inclus dans la lettre.)

J'ajoute, en chiffre, que je me sens dans une situation terrible. Ma cervelle est aussi bouillante qu'une chaudière sur une fournaise embrâsée. De quoi diable est-il donc question ? Je suis dans l'étonnement. De ma vie je ne-me suis senti dans cette étrange agitation.

Au fond, Belford, j'ai été un exécrable scélérat. Et lorsque je considère de quoi j'ai été capable envers cette femme angélique, dont j'ai détruit le repos, l'esprit, la beauté, l'honneur et la vie, et tout le bien dont j'ai privé le monde, je me condamne et me dévoue moi-même à l'éternelle vengeance. De quelle part puis-je donc attendre de la pitié ? Je crains de ne pouvoir te supporter toi-même, lorsque je vais te revoir. Tes insultantes réflexions, tes cruels reproches m'ont renversé l'esprit.

Mais on m'avertit que Milord est arrivé. Que le ciel le confonde et ceux qui l'ont fait appeler !

Je ne sais pas ce que j'ai écrit ; mais je veux avoir son cher cœur et une boucle de ses cheveux, et point de con-

tradiction là-dessus. N'est-elle pas à moi? A qui seroit-elle ? L'infortunée n'a ni père, ni mère, ni frère, ni sœur ! Elle n'a que moi.... Et ma bien-aimée est à moi, et je suis à elle, et voilà tout..... Mais quoi ! (*) (¶) *Hélas ! elle n'est plus ! La main glacée de la mort a éteint le flambeau de sa vie. Ces lèvres parfumées sont fermées, tout-à-fait fermées, et jamais le doux souffle de la vie ne les r'ouvrirai....* (‖) Est-il bien vrai ! ...... Je l'ai donc perdue ! Je l'ai perdue pour jamais ! Dieu ! Dieu ! — Mais ils ne veulent pas me laiser continuer d'écrire. Ils me forcent d'aller au-devant de ce Pair importun..... Qui diable s'est avisé de l'envoyer chercher ?

LETTRE CDXCVIII.

M. BELFORD à M. MOWBRAY.

Dimanche, 10 Septembre, à 4 heures après midi.

J'AI reçu votre lettre avec celle de notre malheureux ami. Je suis bien-aise que Milord soit avec lui. Comme il y a beaucoup d'apparence que cette frénésie durera peu, je souhaite ardemment qu'aussi-

(*) Vers Anglais.

tôt qu'il sera rétabli, on puisse l'engager à passer dans les pays étrangers. M. Morden, qui est inconsolable, a vu dans le testament, (comme il le soupçonnoit dès auparavant,) que le cas n'est pas une séduction ordinaire. J'entrevois par quelques mots échappés, qu'il se croit dégagé par cette raison de la parole qu'il a donnée à sa cousine mourante, de ne pas chercher à venger sa mort.

Il faudra, mon cher Mowbray, lui donner sa santé pour motif de vos instances; car, si vous lui parlez de sa sûreté, non-seulement il ne partira point, mais il cherchera le Colonel. A l'égard de la boucle de cheveux, comme vous avez vu autrefois Miss Harlowe, il vous sera aisé de le satisfaire, en lui donnant quelques cheveux de la même couleur, s'il s'obstine à demander cette consolation. Je continuerai de lui écrire, comme Milord le souhaite, sans chiffre et en caractères ordinaires, afin que vous puissiez juger ce qu'il est à propos de lire ou de ne pas lire à M. Lovelace dans sa situation. Mais j'écrirai comme si je ne lui supposois aucun désordre dans l'esprit; c'est-à-dire, que mes réflexions ne seront pas plus menagées, dans l'espérance qu'après sa guérison, elles pourront pénétrer jusqu'à son cœur.

Comme je n'aurai pas toujours le temps de tirer copie de mes lettres, et que

plusieurs raisons me font souhaiter d'en avoir la suite sous mes yeux, j'exige absolument qu'elles me soient renvoyées lorsque je les demanderai. C'est une condition à laquelle M. Lovelace a consenti, et qu'il a exécutée jusqu'à présent.

Ta lettre, Mowbray, est une pièce inimitable. Tu es réellement une étrange et indéfinissable créature. Mais souffre que je te conjure, toi et l'évaporé Tourville, au nom du pauvre Belton et de sa fin, dont vous avez été témoins tous deux, au nom de la frénésie de Lovelace et de sa cause, et par le terrible état où est la misérable Sinclair, de penser sérieusement à changer de vie. Pour moi, quelque usage que vous fassiez de ces exemples, je suis déterminé à suivre l'avis que je donne, et j'en signe volontiers ici l'engagement.

BELFORD.

LETTRE CDXCIX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

(¶) O Lovelace! j'ai à te peindre une scène que vient de m'offrir la malheureuse Sinclair, qui, je crois, te fera faire de sérieuses réflexions, ou jamais rien ne pourra t'émouvoir. C'est dans cette vue

que je vais la mettre sous tes yeux, et j'employerai mon écriture ordinaire (*), afin que tes camarades puissent la lire comme toi.

Après t'avoir écrit la lettre précédente, ne sachant que faire de moi, me rappelant et regrettant en vain la charmante et vertueuse conversation que je venois de perdre pour jamais, je crus que je n'avois rien de mieux à faire que de commencer la tâche que j'avois résolu de suivre depuis quelque temps; je veux dire, de m'assujettir à aller à l'église, et de voir si je ne retirerois point quelque fruit des leçons que je pourrois y entendre. En conséquence je me préparois à aller écouter le prédicateur si vanté qui prêche à St. James; mais, comme si le démon, (je fus prêt à le croire dans le moment,) se fût cru intéressé à traverser ma pieuse intention, justement comme je m'habillois pour sortir, j'ai reçu une visite qui m'a fait abandonner ma résolation.

Et qu'elle visite imagines-tu? Sally Matin accompagnée de Mde. Carter, sœur de l'infâme Sinclair. Je crois que je n'ai pas besoin de te dire où elle tient son hôtel. Elles m'apprirent que le chirurgien, l'apothicaire et le médecin avoient

(*) On se rappelle qua Belford et Lovelace avoient un chiffre particulier pour eux deux.

tous abandonné cette malheureuse ; mais qu'elle disoit qu'elle ne pouvoit mourir, ni être tranquille qu'elle ne m'eût vu ; elles me prièrent donc de prendre une place dans la voiture où elles étoient venues, s'il me restoit une étincelle d'humanité, ou, suivant leur expression, de *charité chrétienne*.

Je tenois à ma première idée, et j'avois peine à y renoncer, pour céder à une invitation aussi importune, et de la part de personnes que j'abhorre ; mais à la fin je me laissai entraîner. Nous arrivâmes chez la Sinclair sur les dix heures. C'est là qu'il s'offrit à mes yeux un si affreux tableau, que le pauvre Belton, mourant dans le désespoir, n'a rien qui en approche.

La misérable s'étoit cassé la jambe par sa rage et sa violence. Elle n'avoit cessé de crier, de vomir des malédictions depuis le soir précédent que le chirurgien lui avoit dit qu'il étoit impossible de la sauver, et que la gangrène commençoit à paroître ; ensorte que c'étoit uniquement pour le repos de leurs oreilles, que les filles avoient été obligées d'envoyer chercher un autre chirurgien exprès, pour venir lui dire, contre sa propre connoissance, que l'autre, qui étoit son ami, s'étoit trompé dans le jugement qu'il avoit porté de son mal, et qu'elle pourroit encore en revenir, si

elle vouloit rester tranquille. Malgré ce qu'il put dire pour la calmer, ses appréhensions de la mort, son antipathie pour les pensées des mourans étoient si fortes, que leur mensonge n'eut pas l'effet qu'on en attendoit ; et quand j'arrivai, elle crioit, juroit et poussoit des hurlemens plus semblables à ceux d'une bête féroce qu'à la voix d'une femme. En montant l'escalier, sûrement, dis-je à Sally, ce n'est pas cette malheureuse qui fait tout ce vacarme que j'entends ! — C'est elle-même, répondit Sally, en m'assurant que ce que j'entendois n'étoit rien en comparaison des cris dont elle les avoit assourdies toute la nuit. Entrant la première dans la chambre : ma chère Mde. Sinclair, lui dit-elle, ne criez pas si fort; ce ne sont pas là les cris d'une femme ; voici M. Belford que je vous amène ; vous le ferez enfuir d'effroi, si vous meuglez de cette force.

Il n'y avoit pas moins que huit de ses malheureuses filles qui environnoient son lit lorsque j'entrai. Elles avoient à leur tête Polly Horton, une de ses associées en chef. Sally, qui est l'autre, et qui venoit d'entrer, et *Mde.* Carter, (car elles sont toutes *Madames* l'une pour l'autre,) complétoient le nombre de dix. Toutes étoient dans un déshabillé révoltant, sans lacets et sans nœuds, à l'exception de Sally, de Carter et de Polly, qui

n'osant pas la quitter, ne s'étoient pas couchées de la nuit.

Les sept autres avoient l'air de ne faire que de se lever, sortant peut-être des bras de leurs galans attitrés et de leurs orgies nocturnes ; trois ou quatre d'entr'elles avec des visages où la sueur avoit coulé, et bigarrés de fard qui enlevé par places découvroit une peau grossière et flétrie ; d'autres avoient les cheveux de différentes couleurs, noirs dans les endroits où avoit passé le peigne de plomb, et l'on voyoit bien cependant que le jais artificiel s'effaçoit peu à peu, et laissoit reparoître la couleur naturelle. Quelques-unes étoient plâtrées de poudre et d'essences, l'essence dominant. Toutes avoient aux oreilles et sur le cou des boucles et des colliers à moitié arrachés et brisés. Dès que j'entrai, aussitôt comme saisies d'un même mouvement, je les vis fourrant des deux mains leurs boucles de cheveux pendantes sous leurs coëffes, bonnets ronds, baigneuses, dont il n'y en avoit pas une qui ne fût de travers. Toutes étoient en pantoufles, quelques-unes sans bas, n'ayant toutes qu'un jupon de dessous, et leurs robes, faites pour couvrir de vastes paniers, pendantes malproprement, et ridiculement traînantes derrière leurs talons. Elles les avoient passées à la hâte dès qu'elles m'entendirent monter l'escalier. La moitié des sept

décharnées,

décharnées, les épaules voutées, les lèvres pâles et toutes les jointures brisées, paroissoient, à l'âge peut-être de dix-neuf ou vingt ans, des femmes de trente-quatre à quarante, usées et enlaidies par la débauche.

Je te fais une peinture détaillée de l'état où ces créatures ont paru à mes yeux lorsque je suis entré dans l'appartement, parce que je crois que tu n'en as jamais vu une, encore moins un grouppe de plusieurs à-la-fois si peu préparées à recevoir visite. Pour moi, je n'avois jamais rien vu de pareil, et c'est la première fois que j'ai été *honoré* de cette faveur. Si tu avois été à ma place, je pense que tu aurois éprouvé autant d'aversion pour une fille débauchée qu'en inspirent les *Yahoos* de Swift (*), ou

(*) (¶) Richardson a peint tout l'extérieur de la scène, et les actrices d'un lieu de prostitution : et quiconque a lu la description de la toilette d'une dame par Swift, jugera cette peinture que fait ici Belford plus naturelle, plus décente et plus justifiée par le but moral. On peut sans crainte l'offrir aux yeux les plus chastes. Ne craignez pas que l'on remporte de cette description aucun goût, aucun trait pour le vice et la débauche. On sort de la chambre de la Sinclair avec le même sentiment qu'exprime Belford : on sent le plaisir et la douceur d'être vertueux, comme Belford sentit avec transport l'avantage de respirer un air frais au sortir de ce séjour de contagion physique et morale. (*Journal Anglais*, 1 *Janvier* 1778.)

les harpies de Virgile, souillant les tables des Troyens : ames et corps, tout étoit impur et dégoûtant. Haïs-les autant que je les hais, autant que j'admire, j'ai presque dit autant que j'adore une femme vraiment élégante et vertueuse. Pour moi,

L'abbé Prevôt a supprimé ce morceau terrible et moral tout-à-la-fois, parce qu'il a craint de nous épouvanter avec les cris de cette malheureuse que le remords fait encore plus souffrir que la gangrène. Mais il y a dans ces omissions plus de timidité que de goût, et ce seroit étrangement rétrécir la carrière des arts, que d'effacer d'un ouvrage toutes les scènes terribles, sous prétexte que les détails en sont trop affligeans, et d'une expression qui nous attendrit moins qu'elle ne nous attriste et nous choque. Dans la plupart des traductions qu'on fait en France des ouvrages anglais, on se donne généralement trop de liberté. Les mutilations que l'on s'est permises, défigurent presque toutes leurs compositions. Le seul défaut qu'on ait reproché à Richardson, et qu'on lui reproche moins à présent, est que l'action ne se précipite pas assez vîte au gré de notre impatience, vers l'événement. Mais on doit sentir que c'est de tous ces accessoires que dépend le grand effet que produit la lecture de Clarisse. Et si l'auteur a tous les mérites à la fois, il en est un surtout qui le caractérise, c'est une vérité inconcevable dans les détails. Il fait intervenir des incidens qui portent avec eux un si grand air de vérité, que l'on est tout surpris que des aventures imaginaires fassent sur tous le même effet que produiroit un événement réel qui se passeroit sous nos yeux. (*Journal Anglais*, 15 *Juillet* 1776.) (b)

il me semble qu'une femme honnête et décemment parée, est un ange sur la terre; et qu'une femme maussade, comme celles que je te dépeins, est ce qui respire de plus impur dans la nature. Mais tu n'as encore vu que les anciennes, la troupe délite; il falloit voir encore entrer et voltiger dans l'appartement une demi-douzaine à-la-fois, ou même plus, de pécheresses subalternes, jeunes novices soumises à la phalange choisie; mais qui n'étoient pas moins obscènes dans leur ajustement, quoique moins chargées de rouge et de fard; toutes étalant l'indécence mal-à-propos, à demi-vêtues, les chevelures en désordre, avec leurs jupons de dessous, comme les premières; les yeux à demi-ouverts, clignottant, bâillant, étendant les bras, comme au sortir d'une nuit passée dans les excès de la débauche; toutes armées tour-à-tour de cordiaux et de pillules, que chacune goûtoit ou partageoit, sous la direction de l'active Dorcas, qui entroit fréquemment pour voir si l'on prenoit ses drogues suivant l'ordonnance.

Mais quand je vins à approcher de la vieille malheureuse: Dieu! quel spectacle s'offrit à ma vue!

Son accident ne l'avoit point amaigrie; il me sembla même qu'elle en avoit acquis un embonpoint encore plus monstrueux, peut-être parce que la rage et

ses emportemens enfloient tous ses muscles, et grossissoient encore ses traits grossiers. Voyez-la donc remplissant de son corps la largeur de son lit en désordre, ses gros bras levés en l'air, ses larges mains violemment jointes ensemble, ses yeux de bœuf d'un rouge enflammé, comme ceux d'un salamandre; sa chevelure grise, à laquelle le vice n'avoit rien laissé de vénérable, sous une vieille cornette à demi-sortie de sa tête, toute mêlée et tombant sur ses oreilles, et son cou charnu; ses lèvres livides, desséchées et agitées de spasmes, son large menton remué par des mouvemens convulsifs; sa grande bouche, qui sous son front en contraction et à demi-caché dans des rides affreuses, fendoit, pour ainsi dire, son visage en deux parties; sa langue épaisse hideusement roulante dans sa bouche, haletant, soufflant comme pour retrouver la respiration; et dans ses alternatifs efforts, son énorme sein bigarré de mille couleurs, tantôt s'élevant jusqu'à son menton, et tantôt s'affaissant jusqu'à disparoître de la vue.

Voilà, autant que je peux me le rappeler à tête reposée, le spectacle que m'offrit cette malheureuse lorsque je m'approchai de son lit, environnée, comme je l'ai dit, de ses sous-maîtresses et de ses filles qui la contemploient avec des yeux où le dégoût et l'effroi étoient

peints ; et l'on voyoit que le sentiment qu'elles éprouvoient, étoit plutôt de l'horreur pour son état et un retour sur elles-mêmes et sur le sort qui les attendoit, que de l'amour et de la pitié pour elle ; comme si elles se fussent dit : O ciel ! en quel état nous devons être nous-mêmes un jour !

Aussitôt qu'elle m'apperçut, sa voix naturellement forte, et plus enrouée encore à force de crier, éclata en ces mots : O M. Belford ! ô Monsieur ! voyez à quel état je suis réduite. Avoir autour de moi ces créatures maudites, et pas une d'elles ne veut prendre soin de moi ! M'avoir laissé tomber dans un escalier si éloigné de la chambre d'où je sortois, si éloigné de celle où je voulois aller ! Malédiction sur tous ces démons sans soin ! Puisse-t-il leur en arriver à toutes autant, ou pis encore !

Et alors elle se mit à maudire et à jurer encore plus fort ; et plus fort encore lorsque deux ou trois de ses filles voulurent s'excuser sur ce qu'elles étoient en ce moment-là aussi peu en état qu'elle de se secourir elles-mêmes.

Après qu'elle eut éclairci le passage de son gosier par les juremens et les imprécations que la fureur et l'impatience lui faisoient proférer, elle commença à gémir sur son sort d'une voix plus sourde et plus lamentable. Eh ! que le ciel, dit-

elle, me donne la patience, joignant et détachant ses mains alternativement : dois-je mourir si misérablement !... d'une jambe fracassée ; à mon âge.... périssant des fruits de mes débauches ! par ma faute ; m'étant tuée moi-même.....! point de temps pour mes affaires ! Point de temps pour me repentir !.... Et dans quelques heures, (avec un long hurlement qui finit par un éclat déchirant,) qui sait, qui peut dire où je serai ? O ! que je ne fusse jamais, non, jamais née !

Que dire à une malheureuse comme celle-là, dont toute la vie a été employée à propager la corruption et le vice, et qui, n'en doutons pas, étoit responsable de la perte de tant d'ames ! Cependant je lui dis qu'il falloit qu'elle prît patience ; que sa violence ne faisoit qu'empirer son mal ; et que, si elle vouloit se posséder, elle pourroit prendre une disposition d'ame plus conforme à sa situation actuelle....

Qui, moi, s'écria-t-elle en m'interrompant, que je prenne une disposition d'ame conforme à mon état présent ? Moi, qui ne peut ni pleurer, ni prier ! et je sens déjà les tourmens des damnés ! Quelle grâce puis-je attendre, quelle espérance peut-il me rester ?.... Et cette divine créature si douce et si aimable ! cette incomparable Miss Harlowe ! il paroît qu'elle est morte, qu'elle n'est plus de ce monde ! O le scélérat maudit ! sans

lui je n'aurois jamais eu à répondre pour celle-là ; c'est-là de tous mes crimes le plus criant et le plus irrémissible.... et elle se mit à pousser de nouveaux hurlemens.

Et est-elle donc morte ? reprit-elle à la fin de son éclat : est-il vrai qu'elle soit morte ? O quel ange j'ai détrui ! Comment ai-je pu me rendre l'instrument de sa ruine ! car quoique ce soit la faute de ce scélérat, si jamais elle est entrée dans ma maison, c'est ma faute à moi et la vôtre ; la vôtre, démons que vous êtes tous, (en se tournant vers Polly, Sally et une ou deux autres,) s'il ne lui a pas à la fin rendu justice ! Et c'est-là, c'est-là ma malédiction, et ce sera un jour la vôtre ! et puis de nouveaux hurlemens. — Je continuois toujours de l'exhorter à la patience. Je lui dis que, si, comme elle l'appréhendoit, il lui restoit si peu de temps à vivre, c'étoit une raison de plus de faire ses efforts pour se calmer ; que du moins elle mourroit plus en paix avec elle-même... et qu'elle donneroit plus de satisfaction à ses amis, allois-je dire ; — mais le mot *mourir* la jeta dans un accès de rage, et elle m'interrompit par cet éclat : mourir, avez-vous dit, Monsieur ! mourir, je ne veux pas ; je ne peux mourir. Je ne sais pas comment mourir ! Mourir, Monsieur ! Et faut-il donc que je meure ? Ah ! ne prononcez jamais ce mot. Je ne peux le

supporter. Et qui vous a amené ici, (en me lançant le feu de ses yeux,) qui vous a amené ici, pour me dire qu'il faut que je meure, Monsieur ? Je ne peux pas, je ne veux pas quitter ce monde; que ceux-là meurent qui en désirent un autre, qui en espèrent un meilleur. J'ai eu bien des tourmens dans celui-ci; mais je donnerois bien toutes mes espérances à venir, pour être anéantie en sortant de cette vie ! et elle se mit à crier et à meugler de nouveau.

Sur mon ame, Lovelace, je tremblois dans tout mon corps; et promenant mes regards tantôt sur celle qui proféroit ces mots et poussoit ces cris, tantôt sur la compagnie qui m'entouroit, je me suis cru plus d'une fois dans quelqu'une des demeures infernales.

Je continuerai pourtant mon récit; et pour ton bien j'essayerai si je peux par mes descriptions te communiquer la moitié de l'impression dont me frappoit ce que je voyois et ce que j'entendois.

Sally, Polly, ma sœur Carter, dit-elle, ne m'avez-vous pas dit que je pourrois en revenir?.... Le chirurgien n'a-t-il pas dit que je le pourrois?

Eh oui, vous le pouvez, cria Sally, Monsieur Garon dit que vous le pouvez, si vous voulez être tranquille; mais, comme je vous l'ai souvent répété ce matin que vous avez été mieux, vous

êtes toujours prête à vous désespérer sur vos propres craintes, au lieu de vous consoler par toutes les espérances que nous pouvons vous donner. — Et pourtant, cria cette malheureuse en l'interrompant, ne voilà-t-il pas M. Belford qui dit.... et c'est à lui que vous avez dit la vérité. Vous me la cachez, à moi! ne dit-il pas que j'en mourrai! Je ne peux supporter la pensée de mourir; et alors sans qu'une demi-douzaine de ses filles se jetèrent à elle, et tinrent de force ses mains immobiles, elle vouloit se frapper elle-même, comme il paroît qu'elle l'avoit fait plusieurs fois depuis le moment où le chirurgien lui avoit lâché le mot de *gangrène*.

Et mais, à quoi bon, dis-je en tirant à l'écart sa sœur, Sally et Polly, à quoi bon la bercer de ses espérances, si ces Messieurs de la faculté ne lui en donnent aucune? Vous devriez lui faire connoître le danger où elle est, et il faut bien qu'elle se soumette; car il n'y a pas moyen d'échapper à la mort. Si elle a quelques affaires à régler, mettez-la sur la voie de le faire, et cessez, en lui disant qu'elle vivra lorsqu'il n'y a plus d'espoir, de lui ôter l'occasion de faire ce qu'il est nécessaire qu'elle fasse. En un mot, les chirurgiens en désespèrent-ils actuellement? — Oui, me répondirent-elles tout bas. Ils disent qu'elle est trop

replète pour guérir. Nous venons de les envoyer chercher. Et nous les attendons de minute en minute. Les deux chirurgiens, (ils étoient français; car Mde. Sinclair n'en voulut plus d'autres, depuis qu'elle avoit entendu Tourville vanter à toute outrance les chirurgiens français,) arrivèrent justement au milieu de notre propos. Je me retirai à l'autre bout de la chambre; et je levai la fenêtre pour respirer un peu d'air, étant à demi-infecté par les transpirations empestées qui s'exhaloient de tant de corps gâtés; et cette chambre me donna une idée assez juste de l'infection des prisons, dont l'air corrompu donne ce qu'on appelle le *mal de prison*.

Je revins auprès du lit après que les chirurgiens eurent examiné la fracture, et je leur demandai s'il y avoit quelque espérance qu'elle vécût.

Aucune, me dit l'un à l'oreille: elle a une grosse fièvre qui, de l'embonpoint dont elle est, suffit seule pour l'expédier, et depuis six heures qu'ils l'avoient vue, la gangrène avoit déjà fait des progrès visibles.

Mais l'amputation la sauveroit-elle? Ses affaires et sa conscience ont besoin d'arrangement: quelques jours de plus lui seroient très-nécessaires pour y mettre ordre.

Ils me dirent que la fracture remontoit jusqu'au haut de la cuisse ; que le genou étoit fracassé ; qu'il étoit probable que la gangrène avoit déjà parcouru la moitié du *femur ;* et alors me tirant entr'eux deux, suivis bientôt de trois ou quatre des filles qui se joignirent à nous et qui écoutoient la bouche béante avec tous les signes de l'ignorance qui admire, tandis que la présomption de la science se peignoit dans tous les traits des deux praticiens, ils me remplirent les oreilles d'une description anatomique de la jambe et de la cuisse, débitant tous les termes de l'art, le tarse, le métatarse, le tibia, l'os du tibia, l'os ischion, le petit rotateur ; enfin tous les muscles, les cartilages, les os qui constituent la cuisse et la jambe, depuis le gros orteil jusqu'à la hanche, comme s'ils eussent voulu me prouver que leur science n'avoit pas pénétré dans leur tête plus avant que la bouche ; tandis que Sally, avec une profonde exclamation : tous les chirurgiens, dit-elle, sont-ils aussi savans ? — enfin ces deux Messieurs déclarèrent que, si la malade et ses amis vouloient consentir à l'amputation, ils alloient *lui faire sauter la cuisse* en un moment.

Et à quel propos, dit Mde. Carter, si l'opération ne la sauve pas ?

Cela est vrai, dirent-ils ; mais pour la satisfaction des amis de la malade, afin

d'avoir fait tout ce qu'on pouvoit faire.
— Ainsi, il falloit tailler et dépécer cette malheureuse, seulement pour faire une expérience : et sans espérance d'aucun avantage à retirer de l'opération, il falloit payer le chirurgien pour la tourmenter.

Je ne peux m'empêcher d'avouer la mince opinion que j'ai de ces deux Messieurs, qui malgré la figure brillante qu'ils font, et le soin qu'ils ont de vanter leur origine française et leur éducation de Paris, ne brilleront jamais dans leur art.

Qu'ils sont loin de ressembler à mon honnête anglais, à mon ami Tomkins ; cet homme uni, grave et intelligent, et dont la science ne consiste pas simplement dans les mots ; qui évite toujours le jargon et l'étalage du savoir, et tâche de mettre tout le monde à portée de juger comme lui des traitemens qu'il entreprend.

Pendant tout le temps que les chirurgiens mirent à me débiter leur leçon anatomique, la malheureuse Sinclair faisoit des cris épouvantables ; et mes deux opérateurs n'en tenoient compte que pour élever la voix davantage et se faire entendre au milieu de ses cris : ils m'ont bien l'air d'être dans la classe de ceux qui ne sont nullement affectés des maux qu'ils ne souffrent point ; ils étoient bien plus occupés d'étendre le cercle de leurs pratiques et de leur réputation, que

des clameurs de l'infortunée, qui ne les avoit cependant appelés que pour la soulager : il est vrai qu'en s'y prenant de cette façon, ils manquèrent avec moi le double but qu'ils avoient en vue, comme dans la fable de l'ombre et du chien : car je me suis fait de bonne heure une règle qui ne m'a jamais trompé : c'est de juger que l'eau la plus tranquille est la plus profonde, tandis que celle qui bouillonne et s'agite, ne fait que déceler aux yeux le limon dont elle étoit remplie : le sable et les cailloux s'élèvent tout près de sa surface pour montrer l'endroit guéable et l'indigence de ses eaux.

Comme personne n'osoit annoncer à la malheureuse ce que tout le monde savoit qui devoit bientôt arriver, d'après ce qu'avoient dit les chirurgiens, j'entrepris, moi, de lui déclarer le sort qui l'attendoit : en conséquence, après le départ des deux amputateurs, j'allai m'asseoir à côté de son lit, et je lui dis : allons, Mde. Sinclair, souffrez que je vous conseille de cesser vos emportemens contre la nonchalance de vos filles qui, à ce que je vois, ne sauroient guères dans leur besoin prendre soin d'elles-mêmes; et puisque ce malheureux accident vous est arrivé, et qu'il n'y a point de remède, tâchez de vous résoudre à faire pour le mieux : car toute cette

violence ne fait qu'irriter votre mal, et si vous continuez de vous y livrer, il est probable que vous tomberez bientôt dans un délire qui vous privera de votre raison, dont il vous faut tirer le meilleur parti possible pendant le peu de temps qui vous est encore accordé.

Elle tourna la tête de mon côté; et m'entendant parler d'une voix ferme, me voyant aussi prendre un air sérieux et décidé, elle devint plus tranquille et plus attentive.

Je continuai : je lui dis que j'étois bien aise de voir, par ce qu'elle avoit dit, qu'elle avoit du regret de sa vie passée, et surtout de la part qu'elle avoit eue dans la ruine de la femme la plus accomplie qui eût jamais vécu sur la terre; que si elle vouloit se modérer et se résigner avec patience aux suites d'un mal qu'elle s'étoit attiré elle-même, il pouvoit encore y avoir du bonheur pour elle; mais, continuai-je, dites-moi tranquillement, pourquoi vous aviez tant d'envie de me voir.

Il me parut que cette question mit le trouble dans ses pensées : elle tournoit la tête tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; à la fin, après avoir long-temps hésité : hélas, dit-elle, malheureuse que je suis! je ne sais trop pourquoi j'avois besoin de vous. Lorsque je me suis réveillée de l'aliénation où m'avoit jetée

la fureur de mes emportemens et que j'ai apperçu l'état déplorable où j'étois, ma conscience m'a frappé ; et comme une malheureuse qui se noie, je cherchois à m'attacher à chaque roseau. Je me sentois le besoin de voir tout le monde, et d'autres que ceux que je voyois, tous ceux enfin que j'imaginois qui pourroient me donner quelque consolation. Cependant je n'en devois attendre aucune de vous ; car vous vous étiez déclaré mon ennemi, quoique je ne vous eusse jamais fait de mal ; car au fait, mon petit ami, (reprenant son ancien ton) que vous étoit Miss Harlowe ?.... Elle est heureuse : mais, moi, que vais-je devenir ? dites-moi, (car les chirurgiens ne vous ont sans doute rien déguisé) dites-moi, en reviendrai-je ? puis-je guérir ? si je réchappe, je commencerai un nouveau train de vie ; sur mon salut, je le ferai : je vous renoncerai toutes ; pas une de vous que je n'abandonne, (tournant ses yeux autour d'elle ;) je ramasserai ce que je pourrai ; je menerai une vie de pénitence ; et quand je mourrai, je laisserai le reste pour faire des charités..... Oui, je le ferai, sur mon ame, jusqu'au dernier liard, pour faire des charités. Mais encore cette fois, (levant alors ses yeux roulans et les bras ouverts, avec une contorsion de bouche et un sérieux où

tous les muscles et tous les traits de son visage fortement contractés avoient part) encore cette fois, bon Dieu du ciel et de la terre! cette fois encore, répétant ces mots cinq ou six fois de suite, épargne ta pauvre créature, et toutes les heures de ma vie seront passées dans le repentir et la pénitence! sur mon ame, je te promets qu'ils le seront. — Un peu moins, lui dis-je, un peu moins de violence. Il ne me convient pas à moi qui ai mené une vie si déréglée, comme vous ne le savez que trop, de vous parler sur le ton du reproche, et de vous mettre devant les yeux l'état d'iniquité où vous avez vécu et toutes les ames que vous avez aidé à perdre. Mais puisque le repentir vous touche, si vous voulez m'en croire, vous devriez faire appeler un bon curé d'une vie exemplaire et de mœurs pures, et qui auroit bien meilleure grâce à vous dire tout cela que moi.

Comment! Quoi, Monsieur, m'interrompant aussitôt, que j'envoye chercher un curé!... et vous croyez donc que je mourrai? vous croyez donc qu'il ne me reste plus d'espoir?.... Un curé, Monsieur! qui a jamais envoyé chercher un curé, tant qu'il y a encore quelque lueur d'espérance? Ah, la vue d'un curé me donneroit sur le champ le coup de la mort!..... Je ne veux point, je ne

veux point mourir !.... Ne me parlez jamais de cela.... Quoi ! mourir ! périr ainsi au milieu de mes crimes ! Et elle recommença ses fureurs.

Je ne peux, lui dis-je, en me levant de ma chaise d'un air très-sérieux, je ne peux voir plus long-temps une créature raisonnable se livrer à tant de rage ; et pensez vous que ces violences amendent votre état ? A quoi vous serviront-elles ? à abréger encore cette vie que vous êtes si jalouse de conserver, en même temps qu'elles vous priveront des seuls momens favorables que vous ayez jamais pour mettre ordre à vos affaires de ce monde-ci, et de l'autre ? La mort est le partage commun de tous les hommes, et si ce doit être bientôt le vôtre, (en la fixant) ce sera aussi le vôtre, le vôtre, le vôtre, (élevant la voix et me tournant vers chacune des créatures infernales qui entouroient son lit, et qui frémirent de mon apostrophe) et le mien aussi, et vous avez des grâces à rendre à Dieu, (en me retournant vers elle) de n'avoir pas péri dans la débauche même qui vous a attiré ce malheur : car vous auriez pu vous rompre le cou comme la jambe, et alors vous n'auriez pas eu le temps qui vous reste encore pour vous repentir ; et, Dieu veuille avoir pitié de vous, en quel état vous seriez-vous réveillée ?

A ce mot, la pauvre malheureuse poussa un cri sauvage et inarticulé, tel que je n'en ai jamais oui de ma vie, comme si tous les tourmens de l'enfer l'eussent déjà saisie; et voyant tout le monde à demi-effrayé, et moi prêt à m'en aller : oh! ayez pitié de moi; ayez pitié de moi, M. Belford, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots!.... Je vois bien que vous êtes persuadé qu'il me faut mourir; et que deviendrai-je? où irai-je dans quelques heures? qui peut me le dire?

Je lui dis qu'il étoit inutile de la flatter; que pour moi, je ne croyois pas qu'elle en revînt.

J'allois encore l'exhorter à calmer ses esprits, à tâcher de se résigner, et à profiter de son mieux des momens qui lui restoient : mais cette déclaration la jeta dans le plus horrible accès de rage : elle se fût arraché les cheveux, meurtri le sein, si quelques-unes de ses filles ne lui eussent tenu les mains de force, tandis que les autres contenoient son corps, de peur qu'elle ne se démît de nouveau la jambe fraîchement remboîtée. Ensorte que la voyant incapable d'écouter aucun avis, et dans la plus violente frénésie, je dis à Sally Martin, qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, et que le meilleur parti étoit d'envoyer chercher un ministre pour prier à ses

côtés, et raisonner avec elle dès qu'elle seroit plus tranquille ; et je la quittai.

Jamais je n'ai été si sensible à l'impression d'un air pur et frais, que je le fus au moment où j'entrai dans la rue.

Et cela n'est pas étonnant, quand on songe à toutes les mauvaises odeurs qui remplissent toujours la chambre d'un malade. (Car ordinairement, quand le médecin vient, tout est fermé.) Jugez donc de l'infection de celle de Mde. Sinclair, où se rassembloient mille drogues, essences, onguens de toutes les espèces, mêlés aux exhalaisons des liqueurs spiritueuses, brûlées ou non brûlées : car tantôt l'une, tantôt l'autre de ces créatures, sous différens prétextes, soit de colique, soit de maux de cœur, faisoient venir sans cesse des potions tout le temps que je fus là ; et cependant cette maison passe pour une des plus élégantes et des mieux tenues de Londres : les prostituées y sont d'un haut prix, et l'on n'y reçoit que des gens *comme il faut*. (b)

O Lovelace, quelle vie que celle que mènent la plupart des libertins comme nous ! Quelle compagnie nous fréquentons ! Et pour cette vile compagnie, à quelle charmante société nous renonçons, lorsque nous ne pouvons venir à bout de la corrompre et de la rabaisser au niveau de la première !

Quelle femme, aimable et soigneuse de ses grâces naturelles avec un cœur innocent et des mœurs pures, si elle connoissoit dans quelle fange se plongent et se plaisent ordinairement les jeunes gens de notre classe, n'abhorreroit pas la pensée de s'associer avec des hommes si grossièrement sensuels, et dont le goût favori est de se confondre avec ce qu'il y a de plus abject et de plus corrompu dans les réduits de l'infamie et de la débauche?

Cependant c'est-là l'espèce que préfèrent une multitude de femmes honnêtes, abusées par cette superficielle et fausse idée (produite et accréditée sans doute par le grand trompeur du genre humain) *qu'un libertin corrigé fait le meilleur des maris.* Je sai que nous autres débauchés, nous avons l'audace de supposer, que les femmes en général sont aussi libertines dans le cœur, que le sont dans la pratique les misérables par qui quelques-unes d'elles se laissent séduire. C'est une supposition qu'il convient aux personnes de ce sexe qui sont vraiment honnêtes de démentir et de détruire, en rejetant les soins de tout amant dont le caractère ne pourra pas soutenir l'épreuve de cette vertu qui fait la gloire d'une femme, et je puis dire, d'un homme aussi : pourquoi non ?

En effet, si l'on y réfléchit, comment se pourroit-il qu'un homme qui pense

que toutes les femmes se ressemblent, et qui sachant qu'il est au pouvoir d'une épouse de faire à l'homme le plus grand affront qu'il puisse recevoir, ne doute pas qu'elle n'en ait la volonté, si l'occasion s'en présente, et qu'on la presse un peu sérieusement, comment se pourroit-il que cet homme fût par principes un bon mari pour aucune femme ? Les pauvres innocentes ne songent guères quelle révolution totale il doit se faire dans les mœurs, quel changement dans des habitudes invétérées, quelle conquête pour vaincre une nature vicieuse, et quel concours il faut de la grâce du ciel, pour faire d'un homme un bon époux, un bon père, et un véritable ami, par principes ; surtout lorsqu'on considère qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de se corriger, quand il le veut : tu le sais bien toi, Lovelace, (sans parler de mon expérience personnelle) tu en as fait l'épreuve dans le cours de tes entreprises sur la divine Miss Harlowe. Car quels remords furent plus profonds, plus fréquens, et cependant plus passagers que les tiens ?

(¶) Dis-moi, je te prie, Lovelace, si le mot de *grâce* peut se lire tracé par ma plume, sans apprêter à rire à toi et à tes associés ? J'avoue qu'il frappoit autrefois mon oreille d'un son étrange ! mais je n'oublierai jamais ce que j'en-

tendis dire une fois à un homme de poids sur ce mot, que c'étoit pour lui le *Shiboleth* d'un libertin (*). Il n'avoit jamais désespéré d'un homme qui pourroit entendre prononcer ce mot sans le tourner en ridicule; et il avoit toujours regardé comme perdu sans ressource le misérable qui se railloit ou du mot, ou de celui qui l'employoit. (☞)

Ne te dégoûte point de ces graves réflexions que je mêle à mes narrations; elles conviennent à ma façon de penser actuelle, lorsque je vois dans Miss Harlowe, quelle est la fin de tout ce que la nature humaine a de plus parfait; que j'ai vu dans le pauvre Belton, quelle est la fin d'une vie passée dans le libertinage le plus effréné; et que je suis près de voir dans cette femme abandonnée, comment finit une vie dévouée à toute la malice et la noirceur de l'en-

(*) (¶) Ce mot hébreu étoit difficile à prononcer. Il n'y avoit que les habitans du pays de Galaed, qui sussent le prononcer facilement. Ceux de la tribut d'Ephraïm étoient en guerre avec eux : plusieurs de cette tribu renonçoient à leur patrie, pour jouir d'un passage du jourdain que gardoient les Halaïdes. Ceux-ci pour s'assurer qu'ils n'étoient pas de la tribu d'Ephraïm, leurs ennemis, exigeoient que les inconnus prononçassent ce mot comme eux, *Sciboleth*. Ceux d'Ephraïm prononçoient *Siboleth*, et cette mauvaise prononciation leur coûtoit la vie. (☞)

fer : je voudrois bien pour ton intérêt et pour celui de tes associés et de tes connoissances, que tu fusses pénétré des mêmes impressions que moi, afin qu'après avoir formé ensemble une société de vice et de méchanceté, nous exhortant l'un l'autre au mal, nous pussions nous réunir aussi dans notre repentir et dans l'expiation de notre vie criminelle.

Je suis rentré chez moi, plein de ces idées plus édifiantes pour moi qu'aucun sermon que j'aurois entendu prêcher. Je terminerai cette longue lettre par observer, que quoique j'aie laissé cette malheureuse dans le plus violent accès de frénésie, spectacle horrible pour tous ceux qui en étoient témoins, cependant cet état de délire est ce qu'il peut y avoir de plus heureux pour elle dans son affreuse position : car lorsqu'elle est à *elle-même*, comme on dit, quelles doivent être ses réflexions sur l'infamie de sa vie passée, pendant laquelle tout son plaisir et toute son occupation ont été de travailler, comme satan, à rendre les autres aussi méchans qu'elle ! de quelles terreurs elle doit être épouvantée (car l'enfer qui a déjà commencé dans son ame) en envisageant devant elle le redoutable avenir où elle est sur le point de tomber ! mais la plume échappe de ma main tremblante.

Pour finir sans retour sur cet odieux sujet, nous remarquerons que M. Belford dans une lettre qu'on verra dans la suite, écrit que cette misérable, au grand étonnement des chirurgiens eux-mêmes, et au milieu des tortures toujours croissantes de l'ame et du corps, a vécu jusqu'au jeudi 21 Septembre; jour où elle mourut dans une si affreuse agonie, que l'effroi des malheureuses qui l'entouroient, les jeta dans une pénitence passagère.

LETTRE D.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Du château d'Harlowe, Dimanche au soir, 10 Septembre.

MON CHER MONSIEUR,

Je vous envoie, comme je vous l'avois promis, le récit de ce qui se passe ici.

La pauvre Mde. Norton s'est trouvée si mal en chemin, que, malgré la lenteur de la marche du char funèbre, et la précaution de la chaise qui le suivoit, je craignis de ne pas pouvoir conduire cette digne femme jusqu'à Saint-Albans. Enfin nous y arrivâmes; et aussitôt je fis dételer, dans l'espérance qu'un peu de repos

repos la mettroit en état de poursuivre : mais je fus obligé de partir sans elle : je recommandai à la fille que vous lui aviez donnée, d'en prendre grand soin, et je laissai la chaise de poste à sa disposition. Elle mérite toutes les attentions possibles, non-seulement par égard pour ma cousine, mais pour elle-même. C'est une excellente femme.

Quand nous fûmes à cinq milles du château d'Harlowe, je pris le devant au petit galop et je dis au cocher, que je laissai derrière avec le corps, de mener plus doucement encore qu'auparavant. Le chemin de traverse que nous venions de prendre, étoit fort raboteux, et j'avois plus de temps qu'il ne m'en falloit, ne voulant pas que le corps arrivât avant l'entrée de la nuit.

Je mis pied à terre dans la cour du château à quatre heures environ. Vous pouvez croire que je trouvai une maison plongée dans la tristesse. J'entrerai dans le détail : vous le désirez.

A mon entrée dans la cour, j'avois remarqué un mouvement général ; chaque domestique qui se présentoit avoit les yeux gros, et l'air si touché, que j'imaginai d'abord qu'il étoit arrivé dans la famille quelque nouveau désastre.

Messieurs Jules et Antonin Harlowe, avec Mde. Hervey, étoient au château. A présent ils s'aidoient à aigrir leur cha-

grin l'un par l'autre, comme ils s'aidoient auparavant les uns les autres à endurcir leur cœur.

Mon cousin James vint au-devant de moi sur la porte ; il portoit dans son maintien tous les caractères d'une douleur profonde. Il me pria d'excuser ses procédés avec moi la dernière fois que j'avois été les voir. Ma cousine Arabelle vint à moi tout en larmes ; et comme si elle eût succombé à son chagrin : O mon cousin ! me dit-elle, en s'abandonnant sur mon bras, je n'ose vous faire aucune question.

Apparemment qu'elle sentoit l'approche du char funèbre. Moi-même j'étois plein d'amertume ; et sans avancer plus loin, ni donner de réponse, je m'assis sur la chaise qui se trouva à ma portée.

Le frère s'assit auprès de moi d'un côté, la sœur de l'autre, tous deux dans le silence, la sœur fondant en larmes.

M. Antonin Harlowe vint à moi un moment après ; son visage étoit empreint de tous les signes de l'affliction la plus profonde. Il m'invita à entrer dans la salle où étoient, ajouta-t-il, tous ses compagnons de deuil.

Je me levai ; mon cousin James et ma cousine Arabelle nous suivirent.

A mon entrée dans la salle, on entendit aussitôt de toutes parts comme un triste concert de plaintes et de regrets.

Le père de la chère personne, au moment qu'il me vit, s'écria : O mon cousin ! mon cousin ! vous êtes le seul de la famille qui n'ayez rien à vous reprocher. — Que vous êtes heureux !

La pauvre mère me regarda, en inclinant la tête dans une douleur muette, et s'assit, tenant d'une main son mouchoir à ses yeux, et laissant tomber l'autre entre celles de Mde. Hervey, qui l'arrosoit de ses larmes.

M. Jules Harlowe étoit assis près de la fenêtre, le dos tourné à la triste assemblée ; ses yeux étoient rouges et fort gros.

Mon cousin Antonin, en rentrant dans la salle, s'étoit approché de Mde. Harlowe. « Ma chère sœur, ne vous.... mon » cher frère, ne vous — laissez pas...... » Mais, incapable de proférer une parole de plus, il s'en fut dans un coin de la salle, où, manquant lui-même des consolations qu'il eût voulu donner aux autres, il se laissa aller sur une chaise, et poussa un profond soupir.

Miss Arabelle avoit passé devant moi à la suite de son oncle, comme si son dessein eût été de dire quelques paroles consolantes à sa malheureuse mère ; mais elle n'en eut pas la force. Elle se retira derrière la chaise de sa mère, où, penchant la tête sur son épaule, elle sembloit attendre de sa bouche les consolations

qu'elle avoit accoutumé d'en recevoir, mais qu'alors elle attendoit en vain.

Le jeune Harlowe, malgré la violence et la dureté de son caractère, étoit atterré, sans doute par les remords de sa consience.

Eh, Monsieur! quelles devoient être dans ce moment leurs pensées, qui les fixoient ainsi sans mouvement sur leurs siéges, et changeoient leurs paroles en soupirs et en gémissemens!... Qu'ils sont bien un objet de pitié, un véritable objet de pitié, tous tant qu'ils sont!.... Mais quelles exécrations mérite ce détestable Lovelace? lui qui, par des pratiques infâmes, et une scélératesse sans exemple, à ce qu'il paroît, a été le seul auteur d'une catastrophe qui réunit toutes les espèces de malheurs, et qui s'étend sur un si grand nombre d'infortunés!....... Comme il est vrai que Dieu me jugera, je.... Mais je m'arrête..... Cet homme...... puis-je dire cet *homme?* est votre ami.... Il est déjà troublé, dites-vous, dans sa raison. — Rendez-la, grand Dieu! à ce..... Si je trouve que les choses se soient passées comme je le *soupçonne*; — et en vérité, ce qu'elle en laisse entrevoir elle-même dans son testament en dit assez..... Ne pense pas, ô cousine chérie, idole de mon cœur! que ton ame généreuse, qui ne respire que charité, et prodigue

le pardon au plus vil des hommes, puisse le sauver.

Mais encore une fois, je m'arrête..... Pardonnez, Monsieur : qui pourroit avoir été témoin d'une pareille scène, qui pourroit avoir vu toute sa famille dans les larmes, qui pourroit s'en rappeler le souvenir dans tous les détails que vous demandez, et ne pas frémir d'indignation contre l'auteur de tant de maux?

Quelque grande que fût mon affliction, comme j'étois le seul de qui chacun des autres pût attendre alors des consolations, je m'approchai de l'inconsolable mère : Ne nous abandonnons pas, lui dis-je, à une douleur qui, toute juste qu'elle est, est malheureusement inutile. Ne nous faisons pas du mal à nous-mêmes, lorsque nos tourmens ne peuvent rappeler à la vie la chère personne que nous pleurons. Et vous n'en auriez pas le désir, si vous saviez avec quelles assurances d'un bonheur éternel elle a quitté ce monde ! Elle est heureuse, Madame...... soyez-en sûre, elle est heureuse. — Que cette pensée vous console tous.

O mon cousin ! mon cher cousin ! s'écria l'infortunée mère, retirant celle de ses mains que tenoit sa sœur Hervey, pour serrer la mienne, vous ne savez pas quelle enfant j'ai perdue.... (et d'un ton plus bas,) Perdue ! *et comment?* Ah ! c'est ce qui me rend sa perte insupportable !

Tous se réunirent comme dans un triste chorus, et se mirent à-la-fois à s'accuser eux-mêmes ; quelques-uns à se rejeter réciproquement la faute. Mais leurs yeux à tous se portoient sur mon cousin Jamais comme sur celui qui avoit nourri le ressentiment général contre une si douce et si innocente créature, tandis que lui avoit peine à ne pas succomber sous le poids de ses propres remords. Miss Harlowe ne pouvant tenir contre les siens, rompit le silence. Avec quelle cruauté, dit-elle, je lui ai écrit ! avec quelle barbarie je l'ai insultée ! et avec quelle patience elle le supportoit !.... Qui l'eût crue si près de sa fin ? O mon frère, mon frère !.... sans *vous* ! sans *vous* !....

Ne cherchez point, répondit-il, à irriter le sentiment de mes propres douleurs. J'ai devant moi tout ce qui s'est passé : je ne songeois qu'à ramener dans le bon chemin une personne bien chère qui s'en étoit écartée.... Rien ne fut plus loin de mon cœur que de désespérer son cœur sensible. Ce n'est aucun de nous, c'est l'infâme Lovelace, c'est lui qui a tout fait.... Je crains cependant, cher cousin, qu'elle ne m'ait tout attribué, à moi seul ; je le crains. Dites-le moi, a-t-elle fait mention de son frère ? m'a-t-elle nommé dans ses derniers momens? J'espère qu'un cœur capable de pardonner au plus scélérat de tous les hommes, et d'intercéder

poúr que notre vengeauce ne tombe point sur lui.... J'espère qu'elle a été capable de me pardonner aussi !

Elle est morte en vous bénissant tous. Elle justifioit plutôt qu'elle ne condamnoit votre sévérité contr'elle.

A ces mots, on n'entendit qu'un autre cri universel de lamentations et de plaintes. Nous voyons, dit le père, nous voyons assez par ses lettres, qui me percent l'ame, dans quelle heureuse disposition elle se trouvoit peu de jours avant sa mort.... Mais s'est-elle soutenue jusqu'à la fin ? N'eut-elle point d'inquiétudes ? Ma chère enfant n'eut-elle point de cruelles agonies ?

Aucune : je ne vis jamais, et jamais je ne reverrai une fin si heureuse ; et il ne faut pas s'en étonner : car personne ne s'y est si saintement préparé. Elle y consacra tous ses momens, plusieurs semaines de suite. Que cette pensée serve à nous consoler. Nous ne pourrions souhaiter une mort plus douce pour nous et pour ceux que nous chérissons. Quelques-uns de nous peuvent avoir à se reprocher d'en avoir agi durement avec elle. Mais eût-elle obtenu tout ce qui fut autrefois l'objet de ses désirs, elle n'auroit pu avoir une plus heureuse fin.... et elle auroit bien pu en avoir une bien moins heureuse.

Chère ame ! tendre et chère ame ! s'écrièrent le père, les oncles et la sœur, ma cousine Hervey, tous à-la-fois, dans les accens d'une inexprimable douleur.

Jamais, s'écria la malheureuse mère, nos remords ne s'appaiseront, d'avoir eu tant de rigueur envers une si douce enfant. Oui, oui, dit-elle à demi-voix à sa sœur Hervey, j'ai été trop endurante, trop foible. Le repos momentané que j'ai tant cherché toute ma vie, me coûte un trouble et des chagrins qui ne finiront plus....

Elle s'arrêta.

Ma chère sœur ! .... Ce fut tout ce que pu dire Mde. Hervey.

Je n'ai rempli que la moitié de mes devoirs, reprit la mère affligée, envers le plus cher et le plus méritant des enfans. Non ! pas la moitié ! Hélas ! comme nous avons endurci nos cœurs contr'elle ! Et ses larmes coupèrent une seconde fois le passage à sa voix.

Ma chère, ma très-chère sœur ! — C'est tout ce que put encore articuler Madame Hervey.

Plût au ciel, continua la pauvre mère d'un ton d'exclamation, que je l'eusse vue *seulement une fois* ! Puis se tournant vers mon cousin James et sa sœur..... O mon fils ! ô mon Arabelle ! si on nous traitoit, si on nous jugeoit avec la rigueur....

Pour la troisième fois les pleurs étouffèrent sa voix. Tous les autres gardoient le silence. On lisoit sur leurs visages, on voyoit dans leurs attitudes l'expression d'une douleur accablante.

Vous voyez donc, M. Belford, qu'on pouvoit rendre justice à tout le mérite de ma chère cousine. Oh ! que c'est une chose terrible que les réflexions tardives après de procédés si durs et si dénaturés !

Ah, M. Belford ! ce malheureux, votre ami ; ce détestable Lovelace ! c'est lui, c'est lui qui est la cause....

Pardonnez-moi, Monsieur ; je vais poser ma plume, et attendre que je sois calmé.

A une heure du matin.

C'est en vain, Monsieur, que j'ai voulu me calmer et prendre quelque repos. Vous m'avez prié d'entrer dans le détail, et je ne pourrois m'en empêcher moi-même : ce triste sujet me remplit et m'occupe tout entier ; je vais continuer, quoiqu'il soit minuit passé.

A six heures environ le char funèbre arriva à la porte de la cour. --- L'église de la paroisse est à quelque distance ; mais avant même l'arrivée du char, le vent qui venoit de ce côté-là, jeta la famille éplorée dans un nouvel accès de douleur, en apportant jusqu'à eux le son lugubre des cloches. C'étoit, et les parens s'en doutè-

rent, un témoignage d'amour et de vénération, rendu par les paroissiens à la mémoire de celle dont le cercueil passoit actuellement devant l'église.

Si l'attente du char funèbre leur causa cette émotion, jugé de leur consternation à son arrivée.

Un domestique vint pour nous avertir de ce que nous avoit trop annoncé le bruit des roues lentement roulantes sur le pavé de la cour intérieure.

Il ne parla pas.... il ne pouvoit parler.... Il jeta un regard dans la chambre, s'inclina et se retira.

Je sortis; personne alors ne put bouger que moi; le frère néanmoins me suivit un instant après.

Quand j'eus gagné la porte d'entrée, un spectacle bien touchant s'offrit à ma vue.

Vous avez ouï parler, Monsieur, de l'amour que tout le monde portoit à ma chère cousine. Les pauvres surtout, et les gens d'un moyen ordre l'aimoient comme jamais jeune dame n'en fut aimée; et ce n'étoit pas sans raison : elle étoit la commune protectrice de tous les honnêtes pauvres du voisinage.

Quand nous sentons vivement un malheur, et que nous sommes affectés d'une douleur vraie, nous intéressons tous ceux que nous connoissons, à prendre part à notre affliction. Les domestiques avoient

dit à leurs amis, et ceux-ci avoient répandu parmi leurs connoissances, que, quoiqu'on n'eût pas voulu recevoir, ni jeter un regard sur Miss Clarisse durant sa vie, on avoit cependant consenti à ce que son corps fût apporté au château. Cela devoit se faire si incessamment, que ceux qui étoient instruits du moment de sa mort, pouvoient juger à-peu-près du temps où le cercueil passeroit. Un char funèbre venant de Londres, quelque peu accompagné qu'il soit, (car il n'étoit suivi, comme j'ai dit, que de la pauvre Mde. Norton,) attire l'attention de tout le monde sur la route et dans les villages. Celui de ma pauvre cousine n'avoit point de suite; il n'étoit décoré ni de panaches, ni d'écussons. Cependant, comme on est obligé, pour aller au château d'Harlowe, de prendre des chemins de traverse dès la distance de six milles, il ne fut plus difficile de deviner quelle étoit la personne que l'on transportoit. Dès qu'on nous eut vu quitter la grande route, nombre de gens de toute espèce, hommes, femmes et enfans, attirés encore par le triste son des cloches de la paroisse, se mirent à notre suite, et formèrent un convoi funèbre d'environ cinquante personnes, dont quelques-unes étoient au-dessus de la classe du peuple. Toutes, sans exception, avoient les larmes aux yeux, et déploroient la perte

de cette jeune Dame, *qui*, me dit-on, *ne faisoit jamais un pas, que quelqu'un n'en devînt plus heureux.*

Ces gens s'assemblèrent autour du char quand il s'agit d'en descendre le cercueil, et empêchèrent qu'on ne le portât immédiatement dans la maison. Les jeunes se disputoient l'honneur de le porter; mais à voix basses et respectueuses, sans clameurs contentieuses. Je fus frappé d'une retenue qui marquoit tant de vénération. Je n'avois rien vu de semblable ici, ou dans mes voyages; ayant toujours trouvé le bruit et le tumulte partout où j'avois vu l'émulation excitée entre des gens d'une éducation négligée.

Enfin, ils convinrent que six jeunes filles emporteroient le cercueil par les six anses.

C'est ainsi qu'avec les démonstrations du plus grand respect, on l'introduisit d'abord dans le sallon, où il fut placé entre deux siéges, sur lesquels il portoit par les extrémités. Les plaques d'argent, les emblêmes et les inscriptions, dont la partie supérieure étoit décorée, attirèrent tous les regards, et furent l'objet de l'admiration. Ils redoublèrent d'attention, quand on leur dit que tout cela s'étoit fait par les ordres, et d'après ce qu'avoit prescrit Miss Clarisse elle-même. Ils souhaitoient qu'on leur laissât voir le corps; mais il en parlèrent comme d'une

faveur qu'ils désiroient plutôt qu'ils ne l'espéroient. Lorsqu'ils eurent satisfait leur curiosité, et fait leurs remarques sur les emblêmes, ils se dispersèrent en bénissant sa mémoire. Elle doit être heureuse, disoient-ils, pleurant et se lamentant. Si elle ne l'étoit pas, que deviendrions-nous ? D'autres ne se lassoient point de parler du bien qu'elle se plaisoit à faire. D'autres maudissoient l'auteur de sa fin prématurée.

Les domestiques de la maison s'assemblèrent ensuite autour du cercueil, ce qu'ils n'avoient pu faire auparavant. Ce fut une nouvelle scène d'affliction; mais qui se passa dans un parfait silence. Ils ne s'exprimoient que par leurs regards et leurs soupirs, ayant les yeux tantôt fixés sur le cercueil, tantôt errant des uns aux autres; souvent ils levoient les mains au ciel. Sans doute la présence de leur jeune maître leur en imposoit, et les empêchoit de joindre la parole à l'expression muette de leur douleur et de leurs regrets.

M. James Harlowe m'avoit suivi lorsque j'étois sorti du parloir; mais ayant apperçu la foule, il m'avoit quitté. Sitôt qu'elle eut disparu, il revint; et se tenant debout, il fixoit le cercueil de l'air d'une profonde attention. Cependant il n'en avoit que l'apparence; et j'ose dire qu'il ne distinguoit en ce moment pas

un seul symbole ou une seule lettre, si on l'eût interrogé sur ce qu'il avoit l'air de considérer. Il étoit plongé dans une profonde rêverie, les bras croisés sur la poitrine, la tête penchée sur une épaule, avec tous les caractères de la stupéfaction empreints sur le visage.

La scène devint plus touchante et plus sombre encore, quand, pénétrés de la plus cruelle douleur, le père, la mère, les deux oncles et la sœur revinrent à pas tremblans joindre le frère et moi. Nous étions dans ce qu'elle appeloit *son parloir* voisin de la grande salle ; nous venions d'y faire poser le cercueil sur une table au milieu de l'appartement. Sans doute le souvenir de leur inexorable dureté avoit ajouté à leurs peines ; mais quand ils virent devant eux la gloire de leur famille concentrée là dans cette bière ; quand ils jetèrent les yeux sur celle que leur indiscrète violence avoit bannie de la maison ; frappés de la manière dont elle y rentroit, pour ne plus jamais, jamais leur être rendue ! Ce ne fut plus un deuil, ce fut une désolation.

Leur dessein paroissoit être d'empêcher la mère d'entrer ; mais s'appercevant que cela n'étoit pas possible, eux-mêmes, jusqu'alors incertains s'ils entreroient, se déterminèrent à la suivre, entraînés par un mouvement invincible. La pauvre femme jeta les yeux sur le cercueil, et

les en retira aussitôt. Au même instant elle s'avança vers la fenêtre, dans une angoisse cruelle ; et joignant les mains avec transport, elle s'adressa à sa chère fille....... O mon enfant ! mon enfant ! l'orgueil de ma vie ! ma plus douce espérance ! Pourquoi m'a-t-on refusé de te parler de paix, de pardon ?.... Ah ! pardonne à ta cruelle mère !

Son fils, attendri pour lors, comme il y parut à ses yeux, la conjura de se retirer ; et l'une des femmes de sa mère, ayant entr'ouvert la porte, il l'appela pour l'aider à conduire sa maîtresse dans le parloir du milieu. En revenant, il trouva son père sur la porte. Il venoit aussi de jeter un regard sur le cercueil ; après quoi, j'avois obtenu de lui qu'il s'éloignât. Trop absorbé dans sa douleur pour parler, ce ne fût qu'au moment qu'il apperçut son fils, que poussant un profond soupir, il s'écria.... jamais peine ne fut égale à ma peine..... Mon fils..... Mon fils..... Il disoit ces paroles d'un ton de reproche, le visage détourné de ce fils à qui il les adressoit.

Je le suivois, faisant mes efforts pour le consoler. Nous entrâmes dans le parloir du milieu, où étoit sa femme, abîmée dans la douleur. Elle le regarda ; il fit un pas vers elle..... O ma chère..... Il s'arrêta, et le cœur déchiré, les yeux baignés de larmes, il saisit un moment

pour gagner le grand parloir, où il me pria de le laisser à lui-même.

Les oncles et la sœur dans une muette tristesse, alloient au cercueil, et puis le quittoient pour y retourner encore, regarder les emblêmes, et en détourner aussitôt les yeux. Mde. Hervey entreprit de leur lire l'inscription. Elle lut ces mots : *Ici l'on est à couvert de la persécution des méchans*. Elle ne put continuer ; de grosses larmes tomboient de ses yeux sur la plaque d'argent où elle les tenoit fixés. Cependant, elle eût voulu satisfaire une curiosité qui mêloit l'impatience à la douleur. Elle essuyoit ses pleurs, mais en vain ; d'autres pleurs succédoient aussitôt.

Jugez, M. Belford, vous qui êtes sensible, jugez de l'état où j'étois. Je me trouvois pourtant dans l'obigation de les consoler les uns et les autres.

Je vais fermer cette lettre, pour vous l'envoyer demain de bon matin : j'en recommencerai une autre, dans l'opinion que ma triste prolixité ne vous déplaira pas. Je suis incapable de prendre aucun repos, et je ne puis faire mieux que d'écrire. J'ai des scènes plus pathétiques encore à peindre. Ma plume va toujours, pour ainsi dire, sans se fatiguer. J'ai tous ces objets présens à l'esprit, je n'y ai que cela. De plus je serai peut-être bien-aise, *quand ma vive douleur sera chan-*

gée en une plus douce tristesse, de relire ceci avec les autres papiers que vous voudrez bien me communiquer, concernant cette malheureuse histoire.

Le domestique qui doit vous porter cette lettre, s'informera, en passant par Saint-Albans, de la santé de la bonne Mde. Norton, afin de vous en donner des nouvelles. Miss Arabelle m'en demanda quand je me fus retiré dans mon appartement, où elle avoit eu la complaisance de m'accompagner. Elle montra beaucoup d'inquiétude de l'état où nous l'avions laissée, et me dit que, si sa mère l'apprenoit, elle en auroit encore davantage.

Je ne m'étonne plus, si la chère défunte, prévoyant les remords auxquels ses malheureux parens seroient en proie quand ils sauroient sa mort, écrivit ces lettres posthumes, où elle met tout en œuvre pour les consoler. Mais sa générosité paroît encore avec plus d'éclat dans les efforts qu'elle fit pour les excuser auprès de moi, dans l'entretien particulier que nous eûmes quelques heures avant qu'elle expirât. Dans cette vue elle aggrava plus que je vois qu'elle ne le devoit, la seule faute dont elle ait jamais été coupable, et ce fut avec si peu de ménagement pour elle-même..... Créature angélique!....Il sembloit qu'il ne lui en coûtoit rien, si, se sacrifiant elle-même,

elle me faisoit penser plus favorablement de ses parens.

Je suis, mon cher Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

W. M. MORDEN.

(¶) LETTRE DI.

M. MORDEN, en continuation.

LORSQUE le triste cortége du deuil s'est retiré, j'ai fait lever le couvercle du cercueil, et j'y ai fait remettre des aromates et des fleurs fraîches. Le corps n'étoit presque pas altéré, malgré le voyage. Le doux sourire restoit encore sur le visage.

Les filles qui ont apporté les fleurs ont été jalouses de les répandre elles-mêmes autour du corps. Elles ont recommencé à se lamenter sur elle; chacune souhaitoit avoir été assez heureuse pour qu'on lui eût permis d'aller la servir à Londres. Une d'elles entr'autres, qui paroît être la femme-de-chambre de ma cousine Arabelle, faisoit entendre au-dessus des autres ses cris plaintifs; et au moment où elle tourna le dos, les autres dirent qu'elle avoit bien raison de gémir. Je me suis informé ensuite qui elle étoit;

et l'on m'a dit que cette fille avoit été établie la surveillante de ma chère cousine, lorsqu'une indiscrète rigueur l'avoit confinée dans sa chambre.

Juste ciel ! qu'ils ayent ainsi traité, et souffert qu'on maltraitât une jeune personne qui étoit faite pour donner des loix à toute la famille !

Lorsqu'on dit à mes cousins que le cercueil étoit ouvert, ils rentrèrent aussitôt tous, comme de concert, à l'exception du père et de la mère, abîmés dans leur douleur. Mde. Hervey baisa plusieurs fois ses lèvres livides. La fleur de ce monde ! C'est tout ce qu'elle put dire, et elle céda la place à Miss Arabelle qui, baisant le front de celle qu'elle avoit si cruellement traitée, n'eut que la force de dire à mon cousin James, (en regardant le corps, et puis lui,) ô mon frère ! Lui, prenant une de ses belles mains inanimées, la baisa et se retira avec précipitation.

Ses deux oncles étoient muets. Ils avoient l'air d'attendre l'exemple l'un de l'autre, pour avancer leurs regards sur le corps. J'ordonnai qu'on refermât le cercueil; et ils se hâtèrent d'avancer alors, comme avoient fait les autres, pour dire un dernier adieu au triste réduit qui renfermoit, hélas ! depuis si peu de temps un si précieux trésor.

Ce fut en ce moment que la douleur de chacun trouva des larmes, et adressa ses effusions au corps, avec toute la tendresse que le plus sincère amour et la plus ardente admiration pussent inspirer; chacun suivant les différens degrés de parenté, comme s'ils ne l'avoient pas vue auparavant. Elle étoit leur chère nièce, dirent les deux oncles. Une sainte persécutée, dit l'oncle Jules! — C'est bien ma chère sœur, toujours riante et gracieuse, dit Arabelle. La chère créature, disoient-ils tous ensemble. — Le même air de bonté répandu dans son maintien! le même calme et la même douceur! la même dignité naturelle! — Oh elle étoit, ils n'en doutoient pas, elle étoit heureuse! Ce charmant sourire en étoit un gage bien sûr! C'étoit eux qui étoient vraiment malheureux!.... Et le frère prit encore une fois cette belle main insensible, et fit vœu de tirer vengeance de l'affreux auteur de tant de maux.

Les deux malheureux parens se proposèrent de venir voir encore pour la dernière fois leur fille jadis si chère, et de lui dire un dernier adieu. Le père avança jusqu'à la porte de la salle, en suivant l'inconsolable mère. Mais ni l'un ni l'autre n'eurent la force d'entrer. La mère dit: qu'il falloit pourtant qu'elle vît encore une fois l'enfant de son cœur,

ou que jamais elle ne pourroit jouir d'un moment de tranquillité. Mais ils convinrent tous deux de renvoyer leur triste curiosité au jour suivant, et se tenant par la main, tous deux inconsolables et sans voix, le visage empreint du plus profond chagrin, et la tête détournée l'un de l'autre, comme ne pouvant soutenir la vue de leur mutuelle douleur.

Lorsqu'ils furent tous sortis, je me retirai; j'envoyai chercher mon cousin James, et je lui fis connoître la requête de sa sœur, relativement au discours qui devoit être prononcé à ses funérailles; je lui dis qu'il étoit nécessaire d'instruire de bonne heure le ministre, quel qu'il fût, des détails que pouvoit comporter la circonstance. Il regretta la perte du respectable docteur Lewen, qui, dit-il, étoit grand admirateur de sa sœur, comme elle avoit pour lui la plus haute estime, et qui, de tous les hommes, eût été le plus propre à remplir cet office.

Il parla en termes fort amers de M. Brand, et chercha à rejeter sur lui et sur les informations superficielles qu'il avoit faites à Londres de la conduite de sa sœur, une partie du blâme qu'il méritoit lui-même.

Après M. Lewen, dit-il, c'est M. Mel-vill, son successeur, qu'il faut nécessairement choisir. Il vanta ses talens, son éloquence et ses mœurs irréprochables;

et il promit de l'engager le lendemain de bonne heure à se charger de l'éloge funèbre.

Il appela sa sœur, qu'il consulta, et qui fut de son avis. Ensorte que je leur ai laissé ce soin.

Tous deux, avec beaucoup de chaleur, me firent entendre qu'ils désapprouvoient fort que vous fussiez, Monsieur, l'exécuteur testamentaire de leur sœur, à cause de votre intime liaison avec l'auteur de sa ruine.

Vous ne devez vous offenser d'aucunes de leurs expressions à cette occasion, vous ne les aurez sues que par moi. Comptant sur cette assurance, j'en aurai plus de confiance pour ne vous rien déguiser.

Je leur dis combien ma chère cousine avoit d'obligations à votre amitié et à votre humanité ; les injonctions qu'elle vous avoit imposées, et votre propre inclination à y obéir. Je leur dis que vous étiez un homme d'honneur ; que vous étiez tout disposé à me consulter, afin d'éviter de leur donner volontairement aucun sujet d'offense ; et que pour moi, j'étois très-jaloux de cultiver votre estime et votre correspondance.

Ils répondirent qu'on n'avoit pas besoin d'aller chercher un exécuteur testamentaire hors de leur famille ; et qu'ils espéroient que vous consentiriez à aban-

donner un office *si peu nécessaire* ; ce fut leur expression. Mon cousin James déclara qu'il vous en écriroit aussitôt après les funérailles, pour vous prier de vous désister, en vous donnant les assurances les plus positives que tous les articles du testament seroient ponctuellement exécutés.

Je leur répondis, que vous étiez un homme d'un caractère ferme ; que je ne croyois pas que sa démarche réussît ; parce que vous vous faisiez un point d'honneur de cet emploi.

Alors je leur montrai la lettre posthume que leur sœur avoit écrite, dans laquelle elle reconnoît toutes les obligations qu'elle vous a, son estime pour vous et son tendre intérêt pour votre futur bonheur. (*) Vous pouvez croire, Monsieur, que sa lecture les a extrêmement affectés.

Ils ont été surpris que je vous eusse remis le produit de la terre de son grand-père depuis sa mort. Je leur dis tout franchement qu'ils devoient s'en prendre à eux-mêmes ; s'il leur arrivoit de trouver quelque article qui leur déplût dans les dispositions de leur sœur, abandonnée comme elle l'avoit été, et livrée à la discrétion d'étrangers. Ils dirent qu'ils informeroient leur père et leur mère de tout ce que je venois de

(*) Voyez Lettre CDLXXXVI.

leur apprendre : que toute grande qu'étoit leur peine, ils voyoient bien qu'ils devoient s'attendre à de plus grandes encore. Mais s'il falloit que M. Belford restât l'exécuteur du testament, ils me prioient de me charger de régler tout avec lui et de leur éviter la présence d'un ami de l'homme auquel ils devoient toutes leurs calamités.

Ils furent singulièrement touchés du texte que leur sœur avoit choisi pour sujet du discours funèbre. (*) J'avois extrait cet article du testament, préjugeant que je n'aurois pas sitôt l'occasion de leur montrer le testament même, comme on auroit été sans cela obligé de le faire, par rapport à l'enterrement qu'on ne peut pas différer.

Lundi matin, entre 8 et 9 heures.

La malheureuse famille se prépare pour la triste assemblée du déjeûner. M. James Harlowe, qui n'a pas mieux reposé que moi, a écrit à M. Melvill, qui a promis de composer un court éloge de la défunte. On attend au château d'un moment à l'autre Miss Howe, qui viendra voir pour la dernière fois sa chère amie.

Miss Howe a fait prier, par un de ses gens, qu'on ne fît aucune attention

(*) Voyez la fin du testament à la lettre CDVII.

à

à elle. Elle ne s'arrêtera pas, a-t-elle dit, plus de six minutes. — On lui accordera sans peine sa requête.

Son laquais, chargé du message, devoit, en cas d'un refus, retourner la joindre : elle étoit toute prête à monter en voiture, lorsqu'il est monté à cheval pour venir au château.

Si l'on ne faisoit pas difficulté de la recevoir, il devoit y rester et l'attendre.

Je suis, Monsieur, ect.

MORDEN. (b)

Fin du Tome onzième.

TABLE

DES SOMMAIRES

Du Tome onzième.

LETTRE CDLXVIII. M. Brand à M. Walton.
CDLXIX. M. Brand à M. Jules Harlowe.
} *Il s'excuse de sa crédulité et des faux rapports qui en avoient été les suites.*

CDLXX. Lovelace à Belford. *Il lui donne mille bénédictions pour la nouvelle que Clarisse est un peu mieux. Sa généreuse charité envers lui le touche jusqu'au cœur. Il ne peut en supporter l'idée. Reproches violens qu'il se fait à lui-même. Il maudit son génie inventif et l'incrédulité où il étoit, qu'il pût exister tant de vertu dans une femme. Le monde n'aura jamais vu un aussi bon mari que lui, si elle recouvre la santé et qu'elle veuille être à lui.*

CDLXXI. Belford à Lovelace. *Dispositions pieuses de Clarisse. Comment elle soutient les approches de la mort : ce qui les adoucit pour elle. Elle n'a, dit-elle, aucun sujet de chagrin que celui d'en avoir causé à ses parens.*

CDLXXII. Lovelace à Belford. *Il n'avoit jamais prié, dit-il, dans tout le cours de sa vie, autant qu'il a prié cette dernière nuit. Il se repent amèrement de toutes ses bassesses.* Quoi ! n'y a-t-il donc point de ressource ? *Il le conjure de lui envoyer de bonnes nouvelles dans sa prochaine lettre, s'il ne veut pas être responsable lui-même des conséquences.*

CDLXXIII. Belford à Lovelace. *Adieux solemnels du docteur et de l'apothicaire M. Goddard, après lui avoir déclaré qu'à peine verroit-elle la nuit suivante. Le plaisir qu'elle a ressenti de cette annonce.* Quelle différence de ses derniers momens à ceux du pauvre Belton ! *Lettre de Miss Howe. Copie de cette lettre. Elle ne voit plus assez clair pour la lire. Expressions sublimes qui sortent de sa bouche pendant qu'on lui lit cette lettre. Elle essaye d'y répondre, mais elle*


arlowe





